

initiation aux méthodes de
L'ANALYSE
DU DISCOURS
Problèmes et perspectives

par

Dominique MAINGUENEAU

Assistant à l'Université d'Amiens

CLASSIQUES HACHETTE

79, boulevard Saint-Germain, Paris 6^e

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	
Situation de l'analyse du discours	5
Polysémie du terme « discours »	11
Problèmes méthodologiques	16

LES APPROCHES DU DISCOURS

I. L'approche lexicologique	22
1. La lexicométrie	22
A. Les recherches lexicométriques du laboratoire de lexicologie politique de l'E.N.S. de Saint-Cloud	22
B. A propos de l'analyse factorielle des correspondances	36
2. Lexicologie non quantitative	46
II. L'approche « syntaxique »	65
1. L'analyse du discours de Z. S. Harris	65
2. L'analyse harrisienne au sens large	78
3. L'« analyse automatique du discours »	83
III. L'énonciation	99
1. L'aspect indiciel: problèmes de typologie	102
2. Les modalités	110
3. Les actes de langage	128
4. Les « places »	139
IV. A propos de la grammaire de texte	151
1. Une lacune grave pour l'analyse du discours	151
2. L'argumentation	163
3. Structures narratives	171
4. Sur la « grammaire de texte »: quelques remarques critiques	177
Conclusion	183
<i>Bibliographie</i>	186
<i>Index</i>	191

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1976 LIBRAIRIE HACHETTE ISBN 2-01-002407-9

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

INTRODUCTION

Écrire une *initiation* aux problèmes et aux méthodes de l'analyse du discours ne constitue nullement une entreprise dont il soit facile de tracer le contour: on peut même prétendre que cette discipline récemment annexée à la problématique linguistique n'a pas encore dépassé le stade des prolégomènes et cherche encore à constituer sa méthodologie et son objet. Il y a peut-être même plus grave: ce dont souffre l'analyse du discours, ce n'est pas seulement d'une difficulté à s'articuler sur le champ des sciences humaines, mais c'est aussi d'une difficulté à constituer son unité à l'intérieur de la théorie linguistique. En effet, elle apparaît souvent comme une sorte de parasite de cette théorie, lui empruntant concepts et méthodes sans s'astreindre à une rigueur suffisante. En outre, elle emprunte pour une grande part aux domaines de l'énonciation et de la sémantique qui constituent précisément ce qu'il y a de plus instable dans la réflexion linguistique contemporaine. Sur tous les plans, l'analyse du discours apparaît donc comme une sorte de parent pauvre, et bien des linguistes seraient tentés de renvoyer aux calendes sa constitution. Certes, la linguistique est fort loin de penser de manière satisfaisante son articulation sur les autres pratiques scientifiques, fort loin de présenter partout rigueur et unité, mais l'analyse du discours semble n'en être qu'un double dégradé et en aggraver les carences.

Dans ces conditions on est en droit de se demander quel intérêt peut présenter une introduction à une discipline encore si tâtonnante. On peut avancer plusieurs arguments pour justifier une telle entreprise: ce champ de recherche, pour être un des plus problématiques de la linguistique, n'en est pas moins un des plus actifs; paradoxe qui n'est qu'apparent, car l'analyse du discours possède le privilège de se situer au point de contact entre la réflexion linguistique et les autres sciences humaines, si bien que c'est le plus souvent par l'analyse du discours que beaucoup d'étudiants et de chercheurs sont confrontés à la théorie linguistique. Cela a une conséquence immédiate: il existe actuellement une sorte de «demande» théorique très forte de la part des sciences humaines, demande par rapport à laquelle l'«offre» de la linguistique apparaît ridiculement insuffisante. Cette situation doit amener le linguiste à ne pas se réfugier dans un quelconque mythe d'une «linguistique pure». Plutôt que de considérer avec amusement ou consternation la perversion des concepts linguistiques, mieux vaut essayer de contrôler dans la mesure du possible ce

phénomène inéluctable et de donner à ceux qui en ont besoin non tant les outils nécessaires pour disposer de procédures plus rigoureuses, que la possibilité de saisir les problèmes théoriques que pose leur pratique.

Beaucoup de non-linguistes souhaiteraient que l'analyse du discours leur fournisse une technique « scientifique » qui leur permette d'obtenir des résultats formalisés, directement utilisables pour leurs interprétations extra-linguistiques. A supposer même que la linguistique atteigne dans ce domaine un niveau de rigueur plus satisfaisant, elle exigera plus que jamais une réflexion critique de la part de l'utilisateur, si ce dernier ne veut pas être la victime des plus grandes naïvetés épistémologiques.

Notre projet est en fin de compte modeste: il ne s'agit ici nullement d'un ouvrage de recherche, mais, comme nous l'avons dit, d'un « état de la question », d'un panorama assez ouvert des principales orientations de la recherche linguistique dans ce domaine.

L'essentiel des matériaux se trouve dispersé dans diverses revues et quelques livres, mais il n'est pas toujours facile d'en dégager une vision d'ensemble, étant donné le caractère très tâtonnant de ces travaux ou les objets d'analyse très précis qu'ils se donnent. En raison du projet qui l'anime, une telle « introduction » devra bien souvent se contenter de schématiser, de simplifier des réalités que leur complexité, comme l'insuffisance des recherches linguistiques, laissent encore à l'état de nébuleuse; ainsi que nous le verrons, la rigueur des approches est ici souvent, malheureusement, corrélative de leur caractère réducteur. Nous espérons surtout provoquer une prise de conscience de la nécessité d'une élaboration théorique avant toute pratique; d'ailleurs, répétons-le encore, les choses ne sont pas suffisamment avancées dans ce domaine pour dispenser d'une telle élaboration, et chaque type de corpus exige un travail d'adaptation considérable des méthodes d'approche. Il se peut que certains lecteurs éprouvent une déception devant le caractère trivial et rudimentaire des procédures qui seront présentées: il est certain qu'en regard de la tâche à accomplir, la méthodologie est parfois très fruste, mais il faut bien comprendre aussi que l'on est la plupart du temps conduit à séparer ces travaux du contexte épistémologique dans lequel ils prennent leur pleine signification.

Quelques mots sur le plan de ce livre: le souci pédagogique qui a guidé sa rédaction se reflète dans son organisation. Nous commencerons par essayer de situer rapidement la problématique de l'analyse du discours dans l'histoire de la linguistique structurale; puis nous tâcherons d'éclairer la polysémie de la notion de *discours* que son usage significativement pléthorique rend difficilement maîtrisable.

La deuxième partie vise à apporter au lecteur une information sur les appareils méthodologiques que fournit la linguistique. Nous avons

regroupé ces appareils autour de trois approches principales : lexicologique, syntaxique, « énonciative ». Nous y ajouterons une quatrième partie sur des orientations qui ne sont encore guère développées, mais qui peuvent offrir dans l'avenir de grandes possibilités à l'analyse du discours : ce dernier volet visera essentiellement à apporter une information.

SITUATION DE L'ANALYSE DU DISCOURS

On définit souvent le *discours* comme un terme qui remplacerait celui de *parole* (Saussure) et s'opposerait donc à *langue* ; s'il en était ainsi, l'*analyse du discours* n'aurait aucun fondement. En effet, s'il est nécessaire de remonter au *Cours de linguistique générale* de Saussure, c'est précisément pour construire le concept de *discours* sur une remise en cause de celui de *parole* et non pour reconduire ce dernier. Si la célèbre dichotomie fondatrice *langue/parole* a décidé du sort de la linguistique structurale pour plusieurs dizaines d'années, demandons-nous comment le *Cours* pense une telle opposition.

La langue est une réalité *sociale* et la parole une réalité *individuelle*.

« En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup : 1°) ce qui est *social* de ce qui est *individuel* ; 2°) ce qui est *essentiel* de ce qui est *accessoire* et plus ou moins *accidentel* » (1).

En outre, « la langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est un produit que l'individu *enregistre passivement*, elle ne suppose jamais de préméditation, [...] La parole est au contraire un acte individuel de *volonté* et d'*intelligence* » (2).

Autrement dit, la langue relève de la mémoire, et l'image du *dictionnaire*, du *trésor* des signes s'ensuit logiquement :

« La langue existe dans la collectivité sous la forme d'une somme d'*empreintes déposées* dans chaque cerveau, à peu près comme un *dictionnaire* dont tous les exemplaires, identiques, seraient répartis entre les individus » (3).

Étant donné les caractères qui permettent d'opposer *langue* et *parole*, on comprend que la phrase ne relève pas de la *langue*, mais de la *parole*, lieu de l'activité et de l'intelligence.

On pourrait, à partir des sources manuscrites du *Cours*, montrer les hésitations de Saussure sur ce sujet, mais l'important, c'est que l'opposition langue/parole a fini par devenir l'opposition entre un code homogène, un système de règles universelles et une liberté, une spontanéité qui échappent à toute règle. Cette opposition était évidemment rendue

1. *Cours* (Payot), 1969, p. 30.

2. *Ibidem*.

3. P. 38.

encore plus nette dès lors que la *langue* n'incluait pas la phrase. L'opposition langue/parole risque en effet d'opposer le systématique (la langue) à l'individuel, au contingent (la parole), à l'autonomie d'un sujet parlant, sujet psychologique soumis à des passions, des besoins, etc. Dans cette perspective, il n'y a pas place pour le « discours », concept qui vise à déposséder le sujet parlant de son rôle central pour l'intégrer au fonctionnement d'énoncés, de textes dont les conditions de possibilité sont systématiquement articulées sur des formations idéologiques.

Ainsi, le couple langue/parole peut amener à considérer qu'il y a d'une part ce qui est systématique et rationnel, un objet homogène et autarcique, la langue, et, de l'autre, ce qui relève de l'usage contingent du système, du rhétorique, du politique, etc. D'un côté, il y aurait un ensemble de mots doués d'un sens fixe et transparent, de l'autre, leur usage. En réalité il s'agit de savoir si le lien entre le sens des phrases d'un texte et ses conditions socio-historiques est quelque chose de secondaire ou est constitutif de ce sens même, indépendamment de l'illusion que peut avoir le locuteur que la signification de son discours coïncide avec ce qu'il « veut dire ». Il n'est évidemment pas question d'adresser d'inutiles reproches à Saussure: l'occultation de ce qu'on définira par la suite comme le *discours* correspond à une sorte de nécessité, eu égard au contexte dans lequel a été définie la linguistique structurale.

On ne s'étonnera pas qu'un dépassement indirect de l'opposition langue/parole se soit accompli dans ce domaine privilégié que constituent les œuvres « littéraires ». En mettant, dans une perspective qualifiée plus tard de « structuraliste », le principe d'immanence au centre de leur étude des textes, c'est-à-dire en essayant d'étudier la structure du texte en lui-même et par lui-même, en rejetant toute considération extérieure à celui-ci, les travaux des formalistes russes (1) ont permis de dégager une logique des enchaînements transphrastiques, dans le domaine du conte folklorique en particulier. Les recherches de Propp (2) sont maintenant bien connues en France et elles ont permis de construire les premières esquisses de syntaxe narrative, de logique du récit... (3). Certes, ce type de corpus semble un domaine trop spécifique pour avoir une

1. C'est le nom que l'on donne au groupe de jeunes linguistes soviétiques qui, dans les années 1910-1920, ont jeté les fondements et entrepris les premières analyses concrètes dans le domaine de l'analyse structurale des formes littéraires. Citons les noms de V. Propp, R. Jakobson, J. Tynianov, B. V. Tomachevski. Consulter l'anthologie publiée par T. Todorov au Seuil (1965) sous le titre de *Théorie de la Littérature*.

2. Spécialiste du conte folklorique; son ouvrage essentiel, *Morphologie du conte* (trad. franç., Gallimard, 1970), a montré qu'il était possible de construire un modèle élémentaire duquel on dérivait une infinité de contes folkloriques superficiellement très différents.

3. Cf. en France par exemple, les travaux de T. Todorov (*Grammaire du Décaméron*, Mouton, 1969); Cl. Brémont (*Logique du récit*, Seuil, 1973); A. J. Greimas (*Sémantique structurale*, Larousse, 1966), (*Du sens*, Seuil, 1970).

incidence directe sur l'étude des langues naturelles ou d'énoncés apparemment moins structurés, mais on comprend facilement qu'en mettant en œuvre les principes fondamentaux de la linguistique structurale sur des contes populaires, des nouvelles..., l'école des formalistes russes préparait la prise en considération par la linguistique de ce qu'on allait appeler le *discours*. L'essentiel était d'appliquer la notion de « système » à des énoncés très vastes, car l'extension de ce type d'approches à des objets de moins en moins privilégiés n'était qu'une question de conjoncture épistémologique. Il va sans dire que l'analyse du discours ne pouvait, par définition, demeurer dans une perspective d'analyse immanente des textes. Les formalistes russes ont réussi à réaliser une rupture par rapport à l'approche impressionniste et philologique des œuvres littéraires, mais n'ont pas réussi à penser la relation de celles-ci à leurs conditions socio-historiques.

C'est dans les années 50 que s'exercent des actions beaucoup plus décisives sur la constitution de l'analyse du discours. Nous nous trouvons devant deux apports en un sens symétriques: l'extension des procédures de la linguistique distributionnelle américaine à des énoncés qui dépassent le cadre de la phrase (nommés *discours*) par Zellig S. Harris en 1952, et les travaux de Roman Jakobson et Emile Benveniste sur l'*énonciation*; d'un côté, comme on le verra, une problématique linguistique très américaine, et de l'autre très européenne.

Nous considérerons plus loin la conception de Harris, aussi suffit-il de dire qu'il est le premier linguiste à étendre directement les procédures utilisées pour l'analyse des unités de la *langue* à des énoncés dépassant le cadre de la phrase. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de cette analyse du discours que son initiateur direct ait travaillé en dehors de toute référence à la signification. Ce paradoxe n'en est peut-être un que parce que nous assimilons hâtivement le structuralisme européen post-saussurien et le distributionnalisme américain, dont le contexte idéologique, les postulats, les méthodes, sont différents; chez Harris, « il n'y a pas le choix entre deux objets, ni deux linguistiques: celle de la langue et celle de la parole. La description formelle des données—grammaire ou si l'on veut structure—est un concept opératoire qui permet l'étude du phénomène linguistique » (1).

A l'inverse, E. Benveniste ou R. Jakobson cherchent à dégager comment le sujet parlant s'inscrit dans les énoncés qu'il émet: autrement dit, à une langue conçue comme un répertoire de signes combinés systématiquement, on tend à substituer l'idée que « le locuteur s'approprie l'appareil formel de la langue et énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques » (2), selon les termes d'E. Benveniste; le locuteur pose

1. D. LEEMAN, *Langages* n° 29, p. 26.

2. *Langages* n° 17, p. 14.

de même un certain type de rapport à son propre énoncé et au monde. Cette perspective neuve a une très grande incidence sur la constitution d'une théorie du discours. (Il ne faudrait cependant pas se méprendre sur ce point : par le biais de l'énonciation, ce n'est pas la *parole* saussurienne qui est ainsi reconduite, mais il s'agit d'un ensemble de règles fondées sur un appareil formel ; sinon, la théorie de l'énonciation serait en contradiction avec les présupposés de l'analyse du discours, qui se fonde sur l'irréductibilité des intentions du sujet parlant aux mécanismes spécifiques des énoncés qu'il produit dans une situation déterminée.)

Jusqu'ici nous n'avons fait état que d'apports situés à l'intérieur même du champ de la linguistique, mais c'est un point de vue beaucoup trop restrictif, dans la mesure où les problématiques élaborées dans un domaine déterminé des sciences humaines interviennent dans d'autres disciplines (et cela est d'autant plus inéluctable dans le cas de l'analyse du discours). Le développement de l'analyse du discours nous semble ainsi pouvoir être abordé de deux points de vue différents : comme une tentative pour remédier aux insuffisances de la traditionnelle *analyse de contenu* (1), mais aussi comme symptôme et conséquence de ce contexte théorique souvent très diffus qu'est le « structuralisme ».

Schématiquement, on peut dire que l'analyse de contenu s'est développée dans l'espace que le structuralisme linguistique avait laissé vide, mais dont les sciences humaines ne pouvaient se passer, la sociologie surtout.

L'analyse de contenu se veut une méthode de traitement contrôlé de l'information contenue dans des textes, au moyen d'une « grille » de lecture objective, dont les résultats seront interprétés : en gros, cela revient à disposer au départ d'un répertoire structuré de « catégories » servant à normaliser la diversité superficielle des textes pour les rendre comparables : une fois les « qualités » homogénéisées, il est alors souvent possible de quantifier. Tout le problème réside précisément dans la construction de ces catégories : même en recourant à une statistique lexicale ou à une syntaxe élémentaire, l'analyse de contenu ne résout pas la question de la structuration du texte. Il serait présomptueux de penser que la linguistique, par l'analyse du discours, sera à même, dans l'immédiat, de se substituer purement et simplement à l'analyse de contenu : cette dernière a des visées nettement plus « empiriques » que la linguistique, car elle ne vise qu'à « caractériser le corpus... au moyen d'un agencement particulier de concepts tirés de la métalangue, de manière à *marquer ce que son contenu a de spécifique ou de singulier* par rapport à d'autres corpus ou à d'autres parties du même corpus du

1. L'analyse de contenu s'est développée aux Etats-Unis en particulier depuis la dernière guerre mondiale chez les sociologues et les historiens. — Citons deux classiques du genre : Bernard BERELSON, *Content Analysis in communication research* (Glencoe, The Free Press), 1952 ; LASSWELL (Harold J.) et alii, *Language of politics* (New York, G. Stewart), 1949. Pour une présentation et une critique, voir R. ROBIN, *Histoire et Linguistique* chap. 3 ; inversement, pour une défense de l'analyse de contenu et une critique de l'approche linguistique, consulter l'introduction de *Tracts en mai 1968* (Armand Colin), 1974.

point de vue de la sociologie ou de la psychosociologie » (1); ce n'est pas vraiment le fonctionnement d'un discours qui est ainsi pris pour objectif.

Travailler sur des textes ne constitue pourtant pas une pratique évidente et innocente, quels que soient les résultats souvent intéressants auxquels on parvient par l'analyse de contenu. Peut-on étudier le contenu d'un discours sans une théorie du discours?

A vrai dire, ces insuffisances ne sont apparues comme telles qu'en raison de la pénétration progressive (pour ne pas dire l'envahissement) du « structuralisme », essentiellement fondé sur les apports de la linguistique structurale taxée de « science pilote ». La linguistique elle-même a subi immédiatement le choc en retour de ce phénomène, se trouvant confrontée à des objets nouveaux et étant mise en demeure de produire de nouveaux concepts pour répondre à une demande considérable. Il est ainsi devenu impératif de considérer mythes, rêves, romans, films, tableaux, etc., comme des ensembles signifiants dont on cherche à établir les lois de la signification à l'aide de concepts empruntés à la linguistique, science de ce système de signification par excellence qu'est une langue naturelle. Dans ces conditions, la position d'une linguistique dont le domaine d'application s'arrêtait à la phrase devenait parfaitement intenable.

Plus généralement, l'apparition de l'analyse du discours n'est que le symptôme d'une mutation dans le statut accordé aux textes. La pratique des textes, jusqu'à la pénétration des analyses structurales, était dominée par le point de vue « philologique »; que ce soit en littérature, en histoire, en ethnologie, en philosophie, etc., il s'agissait de restituer les textes au vécu qui était censé les avoir produits. On cherchait sources, influences, allusions au contexte de l'époque, on voulait déchiffrer, reconstituer (au besoin) le texte original, repérer éventuellement les falsifications, évaluer leur intérêt... On aboutissait ainsi à entourer le texte d'un appareil de notes, de critiques qui devaient permettre sa lecture, c'est-à-dire, en fait, permettre de retrouver directement le passé dont ils émanent : la surface du langage était traversée, une fois éliminée l'opacité, et l'on atteignait son sens, celui de l'époque ou de l'auteur qu'il manifestait. Tout texte, par l'approche structurale, est maintenant devenu, de « document » qu'il était, « monument », selon l'expression heureuse de M. Foucault. On ne traverse plus le langage pour se saisir de son sens, le dépouiller des accidents historiques qui l'ont rendu opaque, mais on cherche à dégager ses conditions de possibilité pour expliquer son fonctionnement, à l'aide de théories de la langue, de l'inconscient, des discours, de l'idéologie... systématiquement articulées. On déploie un système de corrélations qui échappent à un contact immédiat avec le vécu. L'analyse du discours est

1. *Des tracts en Mai 1968*, Introduction.

le nom donné à un ensemble de réponses de la linguistique, très élémentaires pour le moment, à cette énorme pression. Du même coup, on le verra, se pose une grave question : qu'est-ce qui est du ressort de la linguistique dans un discours, et qu'est-ce qui n'en est pas ? Et ce qui n'en est pas, de quelle(s) discipline(s) relève-t-il ?

Entre-temps le distributionnalisme américain avait intégré la phrase dans la « langue » ; cet élargissement sera encore plus net par la suite, dans la théorie générative de Chomsky, qui pose comme symbole de départ P, c'est-à-dire la phrase. C'est ainsi que Chomsky affirme que, selon Saussure,

« la formation de la phrase n'est pas strictement un problème de *langue*, mais plutôt un problème de ce qu'il appelle la *parole* ; elle se trouve donc hors du champ de la linguistique proprement dite. C'est un processus de création libre, sans contrainte de la part de règles linguistiques sauf celles qui gouvernent la forme des mots et l'agencement des sons. La syntaxe est de ce point de vue un problème secondaire et il y a effectivement peu d'ouvrages de syntaxe pendant la période de la linguistique structurale » (1).

De fait, Chomsky se démarquait rigoureusement de Saussure en affirmant le caractère dominant de la syntaxe et en remplaçant la conception d'une langue-stock de signes par celle d'une « créativité » du sujet parlant conçue comme système de règles. Contrairement à Harris qui envisageait nettement la distinction entre phrase et discours, Chomsky maintient une certaine ambiguïté sur ce point, semblant admettre implicitement que les sujets parlants produisent des phrases. A vrai dire, la théorie chomskyenne ne se construit pas contre une problématique du discours, elle l'ignore presque complètement. La *compétence*, conçue comme le système abstrait de règles sous-tendant les phrases que produit le sujet parlant laisse dans l'ombre les variations dues aux conditions de production des énoncés comme aux locuteurs (2). On ne s'étonnera donc pas qu'un théoricien de la linguistique du discours puisse écrire que « le concept de compétence... ne parvient pas à donner la connaissance de la réalité du discours, puisque, fondement d'une théorie de la phrase pour un locuteur-auditeur fictif, il est incapable de révéler l'existence du discours » (3).

Encore faudrait-il s'entendre sur le terme de « discours » que l'on trouve aussi bien au centre de la réflexion d'un philosophe comme Michel Foucault que dans des définitions linguistiques très restrictives ; cette utilisation pléthorique doit être prise comme un symptôme de son statut théorique instable.

1. *Le langage et la pensée* (Payot) 1970, p. 37.

2. C'est la fameuse conception du « locuteur-auditeur idéal » de Chomsky. Voir l'introduction de *Aspects de la théorie syntaxique* (Seuil).

3. D. SLATKA, *Langages* n° 23, p. 109.

POLYSEMIE DU TERME «DISCOURS»

Contrairement à ce qui se passe dans d'autres domaines de la linguistique, l'analyse du discours maîtrise très difficilement son objet; linguistes et non-linguistes font du concept de « discours » un usage souvent incontrôlé, et quand certains en ont une conception très restrictive, d'autres en font un synonyme très lâche de « texte » ou d'« énoncé ».

En linguistique, moins qu'ailleurs peut-être, il n'y a pas d'évidences et il faut avoir clairement conscience de cette diversité d'emplois pour ne pas commettre de contresens. Nous nous contenterons de quelques remarques éclairantes, ne prétendant pas résoudre le moins du monde un problème terminologique aussi considérable.

Si nous considérons les divers emplois proprement linguistiques de *discours*, nous pouvons citer :

- 1°/ **discours** 1: synonyme de la *parole* saussurienne; c'est son sens courant dans la linguistique structurale.
- 2°/ **discours** 2: le discours n'est plus tant rapporté à un sujet que considéré comme une unité linguistique de dimension supérieure à la phrase (transphrastique), un message pris globalement, un énoncé.
- 3°/ **discours** 3: dans ce sens, le discours est proprement intégré à l'analyse linguistique puisqu'on considère l'ensemble des règles d'enchaînement des suites de phrases composant l'énoncé. Le linguiste américain Z. S. Harris est le premier à avoir proposé une procédure d'étude de ces enchaînements en 1952.
- 4°/ **discours** 4: dans ce qu'on pourrait appeler l'« école française » d'analyse du discours, on oppose *énoncé* et *discours* dans une définition très réaliste, nous semble-t-il :

« *L'énoncé*, c'est la suite des phrases émises entre deux blancs sémantiques, deux arrêts de la communication; *le discours*, c'est l'énoncé considéré du point de vue du mécanisme discursif qui le conditionne. Ainsi un regard jeté sur un texte du point de vue de sa structuration « en langue » en fait un énoncé; une étude linguistique des conditions de production de ce texte en fera un discours » (1).

- 5°/ **discours** 5: nous sommes obligés de signaler un usage de « discours » qui recoupe les précédents, mais avec quelque différence: ce serait sa reformulation dans le cadre des théories de l'énonciation. (Nous y reviendrons.) C'est en ce sens que pour E. Benveniste, « l'énonciation suppose la conversion individuelle de la langue en *discours* » (2); il donne par ailleurs la définition suivante: « Il faut entendre *discours* dans sa plus large extension :

1. L. GUESPIN, *Langages* 23, p. 10.

2. *Langages* 17, p. 13.

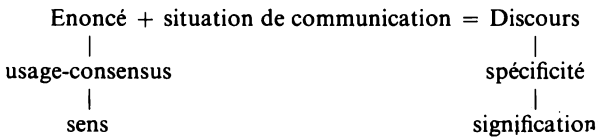
- toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière » (1).
- 6°/ **discours** 6: à peine séparable de ses autres usages, la notion de « discours » entre fréquemment dans une opposition langue/discours. La *langue* s'oppose alors comme ensemble fini, relativement stable d'éléments au *discours*, entendu comme lieu où s'exerce la créativité, lieu de la contextualisation imprévisible qui confère de nouvelles valeurs aux unités de la langue. C'est ainsi qu'on dira que la polysémisation d'une unité lexicale est un fait de discours qui se convertit progressivement en fait de langue.

Si la définition 4 nous semble très recevable, elle n'en pose pas moins un problème, dans la mesure où de nombreux auteurs parlent d'« analyse de discours » au sens d'étude linguistique des unités transphrastiques, d'un strict point de vue grammatical et sans aucune référence aux conditions de production du discours (ainsi étudient-ils par exemple le jeu des substituts pronominaux dans un énoncé suivi). L'opposition *énoncé/discours* risque donc de masquer cette opposition, importante, *phrase/discours*. Peut-être serait-il souhaitable d'utiliser le terme d'*énoncé* pour les énoncés dépassant les limites de la phrase si on les considère dans leur structuration strictement linguistique, et d'utiliser celui de *discours* quand on considère les conditions de production d'un énoncé (qu'il comporte une seule phrase ou plusieurs: bien qu'il soit fort rare qu'on ait à considérer des discours d'une seule phrase). Il est bien évident que les deux approches sont inextricablement liées: beaucoup de linguistes pensent qu'une étude purement interne de la langue, en dehors de toute prise en considération du discours, est impossible, surtout dans le domaine de la sémantique.

Une source de confusions non moins importante réside dans l'opposition *énoncé/discours* qu'autorise la perspective de l'énonciation. O. Ducrot dans son ouvrage *Dire et ne pas dire* distingue ainsi deux composants dans l'interprétation sémantique d'un énoncé linguistique: un *composant linguistique* proprement dit, et un *composant rhétorique*; le composant linguistique assigne un sens « littéral » aux énoncés, en dehors de tout contexte énonciatif déterminé, alors que le composant rhétorique interprète cet énoncé en l'intégrant à une situation de communication précise. O. Ducrot ne s'inscrit pas explicitement dans le cadre d'une opposition énoncé/discours mais c'est dans la logique de son propos. Chez d'autres, les choses sont plus nettes: considérons par exemple ce schéma de P. Charaudeau (2). Ce dernier met *sens* là où O. Ducrot (p. 111) met *signification*, et réciproquement.

1. *Problèmes de linguistique générale*, p. 242.

2. *Etudes de linguistique appliquée* n° 11, sept. 1973, p. 28: « Réflexion pour une typologie des discours ».



Autrement dit, le *sens* d'un énoncé est défini en dehors de tout cadre énonciatif, alors que sa *signification* est référée aux *circonstances de communication* qui en font un *discours*: « Si l'on considère l'énoncé dans son cadre énonciatif, alors cet énoncé devient *discours* avec, outre son sens-consensus [fondé sur le consensus linguistique des sujets parlants], une signification spécifique ».

Soit l'exemple suivant, emprunté à P. Charaudeau: « A la base des bonnes affaires en Irlande se trouve l'Allied Irish Investment Bank »; cet énoncé peut avoir, outre son « sens », des « significations » diverses, ainsi:

— *Je* peut être un anti-capitaliste qui veut convaincre un *tu* qui soutient que l'Irlande n'a pas une économie fondée sur le capitalisme; dans ce cas on dira que l'énoncé contient l'information: « vous voyez que l'Irlande est sous la domination des trusts financiers ».

— Il peut s'agir d'un slogan publicitaire de la forme « si vous achetez P, vous obtenez le résultat X ». On se doit alors de tirer de l'énoncé les informations suivantes, partie intégrante de son information: « si vous voulez que vos affaires marchent, IL FAUT mettre à leur base l'AIIB »; « OR vous voulez cela, DONC contactez l'AIIB ».

Ainsi, en changeant les relations *je-tu*, on change la totalité de la signification de cet énoncé.

Toute la difficulté de cette nouvelle opposition énoncé/discours tient dans la question de savoir quelles sont les relations entre les *conditions de production* (L. Guespin) et les *circonstances de communication* (P. Charaudeau), question d'autant plus délicate que les deux perspectives se réclament explicitement d'une analyse du discours. Il semble toutefois possible d'avancer que l'analyse du discours au sens de L. Guespin pré-suppose l'autre perspective. Le type de signification que permet de dégager l'insertion de l'énoncé dans son cadre énonciatif reste finalement relativement immédiat, même s'il s'agit d'une signification implicite: il existe un ensemble de règles, encore mal connues, dans la pratique habituelle de la langue, qui permettent à tout sujet parlant le français de décoder correctement l'interprétation de tels énoncés. En revanche, l'autre perspective vise essentiellement des significations construites à partir d'hypothèses et de méthodes fondées sur une théorie de l'articulation du discours sur les conditions socio-historiques. Alors que les premiers cherchent plutôt à élucider les mécanismes de la pratique usuelle du langage, les seconds s'intéressent surtout à des textes et à des types de

textes choisis en fonction de préoccupations dépassant le cadre d'une éventuelle théorie de la communication ordinaire. En outre, les problèmes d'interprétation d'énoncés hors contexte ne se posent guère dans les discours étudiés en tant qu'objets socio-historiques puisque les contraintes contextuelles éliminent des ambiguïtés de ce type (mais sont-ce des ambiguïtés réellement « linguistiques »?).

En conséquence, ces deux oppositions énoncé/discours se recoupent très nettement sans qu'il soit possible de définir ce qui en droit revient à chacune. Dans ces conditions, on ne peut évacuer ce flou conceptuel et il faut y voir le corrélat du statut très instable de l'« énonciation » (voir *infra*, III^e partie) et de la sémantique, du moins à l'heure actuelle. Pour notre part, dans cet ouvrage, nous nous attacherons essentiellement aux discours-objets socio-historiques et non à ce que O. Ducrot appelait « composant rhétorique ».

Il existe aussi des usages de la notion de *discours* qu'on pourrait qualifier de « paralinguistiques », plutôt que de non linguistiques. C'est le fait en particulier de Jacques Derrida et de Michel Foucault dont la réflexion s'articule très souvent sur la linguistique, mais sans jamais s'y fixer.

Dans un article intitulé « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines » (1), J. Derrida cherche à penser l'événement qui a fait qu'« on a dû sans doute commencer à penser qu'il n'y avait pas de centre, que le centre ne pouvait être pensé dans la forme d'un étant-présent, que le centre n'avait pas de lien naturel, qu'il n'était pas un lieu fixe mais une fonction, une sorte de non-lieu dans lequel se jouaient à l'infini des substitutions de signes. C'est alors le moment où le langage envahit le champ problématique universel; c'est alors le moment où, en l'absence de centre ou d'origine, *tout devient discours* [c'est nous qui soulignons], à condition de s'entendre sur ce mot—c'est-à-dire système dans lequel le signifié central, originaire ou transcendantal, n'est jamais absolument présent hors d'un système de différences. L'absence de signifié transcendantal étend à l'infini le champ et le jeu de la signification » (2).

La réflexion du philosophe déborde largement le cadre de la linguistique et son concept de « discours » vaut pour l'ensemble des systèmes de signes auxquels sont confrontées les sciences humaines. Cette extension d'un concept linguistique n'en est pas moins intéressante: à un niveau très général, on peut dire que la définition du discours comme rejet d'une instance centrale est assez satisfaisante; elle rend compte du double processus par lequel s'est constituée une linguistique du discours: rejet de la *parole* saussurienne, considérée comme « liberté du locuteur, signe de son unicité et de son incomparabilité » (3), refus corrélatif de s'en tenir aux limites de la phrase, qui libère la théorie du discours de la notion de

1. 1966 -- repris dans *L'écriture et la différence*, 1967, p. 409 sq.

2. P. 411.

3. M. PÊCHEUX et CL. HAROCHE, in *t.a. informations* 1972, 1, p. 13.

« jugement » rapportée à la subjectivité. Ce faisant, la théorie du discours se fonde comme une « analyse non subjective des effets de sens » contre l'illusion qu'a le sujet « d'être à la source du sens » (1).

Le « discours » semble aussi au centre de la réflexion de Michel Foucault, du moins si l'on en croit l'usage abondant qu'il en fait : « régularités discursives », « unités du discours », « formations discursives », « ordre du discours »... sont au nombre de ses concepts fondamentaux (on relèverait de même un emploi très particulier du terme « énoncé »). Nous nous contenterons d'une seule remarque : il semble que M. Foucault n'ait pu distinguer si nettement son projet de l'entreprise linguistique que parce que la linguistique à laquelle il renvoie est la linguistique proprement saussurienne, fondée sur le couple langue/parole, ignorant la problématique de l'analyse du discours comme les théories de l'énonciation. Ainsi trouve-t-on dans l'*Archéologie du savoir* :

« L'analyse des énoncés ne prétend pas être une description totale, exhaustive du « langage » ou de « ce qui a été dit »... Elle ne prend pas la place d'une analyse logique des propositions, d'une analyse grammaticale des phrases, d'une analyse psychologique ou contextuelle des formulations : elle constitue une autre manière d'attaquer les performances verbales, d'en dissocier la complexité, d'isoler les termes qui s'y entrecroisent et de respecter les diverses régularités auxquelles elles obéissent. En mettant en jeu *l'énoncé en face de la phrase ou de la proposition*, on n'essaie pas de retrouver une totalité perdue »... (2) (*c'est nous qui soulignons*).

Les travaux de M. Foucault entretiennent donc des relations quelque peu fausses avec la linguistique du discours.

Nous ne pouvons malheureusement, dans le cadre de cet ouvrage, développer les perspectives de J. Kristeva, qui cherche à réarticuler théorie des idéologies, psychanalyse, sémiologie dans une nouvelle formalisation des systèmes signifiants. Considérons seulement le concept de *texte* : s'il fonctionne souvent, dans la pratique linguistique, comme un simple doublet de « discours », au sens 3, il convient cependant de signaler que J. Kristeva a considérablement élaboré cette notion, dans des directions très enrichissantes pour l'analyse du discours. La sémiologie qu'elle envisage « se donne actuellement pour objet plusieurs pratiques sémiotiques qu'elle considère comme translinguistiques c'est-à-dire faites à travers la langue et irréductibles à ses catégories » (3). Autrement dit, le discours se construit aussi à travers des structurations qui lui sont propres, d'où cette définition du texte comme « un appareil translinguistique qui redistribue l'ordre de la langue [...], une productivité, ce qui veut dire : 1. son rapport à la langue dans laquelle il se situe est

1. « Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours », M. PÉCHEUX et C. FUCHS, *Langages* 37, p. 8.

2. *Archéologie du savoir*, p. 142.

3. *Le texte clos*, 1968.

redistributif (destructivo-constructif), par conséquent il est abordable à travers des catégories logiques plutôt que purement linguistiques. 2. Il est une permutation de textes, une intertextualité: dans l'espace d'un texte plusieurs énoncés, pris à d'autres textes, se croisent et se neutralisent » (1).

PROBLÈMES MÉTHODOLOGIQUES

Un discours n'est donc pas une réalité évidente, un objet concret offert à l'intuition, mais le résultat d'une construction. La conception d'un discours donné à l'intuition et qu'il suffirait de découper s'accompagne souvent du postulat implicite qu'il existe une structure unique qu'il suffirait de dégager pour connaître l'« essence » de ce discours. On aurait de même facilement tendance à opposer une langue dite « naturelle » qui serait sans règle, celle de la conversation courante par exemple, à des types de discours nettement définis (discours polémique, argumentation, etc.), livrant sans ambiguïté les signes évidents de leur existence en tant que discours; ce serait réintroduire subrepticement l'opposition langue-contrainte/parole-liberté. Il faut plutôt considérer que tous les énoncés, en droit, relèvent de typologies, de mécanismes transphrastiques d'un certain degré de généralité, mais de manière plus ou moins diffuse. Par exemple, la conversation courante obéit à des règles d'enchaînement, des contraintes qui, pour ne pas, à l'évidence, relever du même type de « rigueur » qu'un discours électoral n'en obéissent pas moins à un ordre propre. De même, au-delà de ces contraintes générales portant sur toute conversation, il existe des types de contrainte en fonction des types de condition de production (selon le statut social des locuteurs, l'environnement, les rôles joués...).

On n'opposera donc pas un hypothétique langage libre qui serait « naturel », hors de toute contrainte, et des énoncés soumis à différentes contraintes qui seraient des « discours »: on considérera plutôt le discours comme le résultat de l'articulation d'une pluralité plus ou moins grande de structurations transphrastiques, en fonction des conditions de production. Cela suppose néanmoins qu'on maintienne l'existence d'une « langue », d'une base linguistique commune; il ne peut être en effet question de prétendre qu'en raison de la diversité des idéologies des locuteurs, de la variation de l'environnement, la langue éclate en une pluralité hétérogène de « micro-langues ». Cette « base » à partir de laquelle se construisent les discours ne doit pas être considérée comme s'arrêtant à la phrase; un certain nombre de linguistes (2) tentent à l'heure actuelle de montrer qu'un texte quelconque constitue une totalité linguistique spécifique

1. *Ibidem*.

2. Citons en particulier un ensemble de linguistes allemands (Thümmel, Heidolph, Stempel, etc.); consulter à ce sujet le n° 26 de la revue *Langages* et sa bibliographie, p. 122.

au-delà de la simple somme des phrases qui le constituent. Il s'agit donc d'un niveau d'analyse supérieur qui fait partie de la « langue », c'est-à-dire des conditions nécessaires à l'existence d'un discours quelconque. Il convient de distinguer soigneusement cette problématique en « langue » des règles de structuration textuelles liées à des types discursifs particuliers. Ainsi ne faudrait-il pas mêler les considérations portant par exemple sur les substituts pronominaux, ou la désambiguïsation des phrases par le contexte et celles qui portent sur l'organisation des parties d'une dissertation philosophique!

Entre des structures discursives très fines et les structures de la langue, on peut construire plusieurs échelles de complexité: ainsi distinguerait-on des régulations transphrastiques d'un grand niveau de généralité (narratif, argumentatif, dialogue, etc.). A un niveau inférieur, on repèrerait des types de structuration plus spécifiés, pour parvenir finalement à des régulations fines très particulières.

Ces quelques remarques ne doivent pas donner à penser que les régulations s'emboîtent harmonieusement les unes dans les autres; il s'agit au contraire d'une interaction: ainsi, au niveau le plus élémentaire, un dialogue comprend très souvent des composantes narratives, et inversement, ou des composantes argumentatives; un discours didactique peut se donner la forme d'un dialogue, etc. Dès qu'on aborde des structures discursives complexes, ce phénomène est encore plus nettement marqué. En outre, dans les discours complexes auxquels nous faisons allusion, le poids de l'intertexte est considérable; l'« intertexte » désigne l'ensemble des relations avec d'autres textes se manifestant à l'intérieur d'un texte (citation, parodie, paraphrase, négation, etc.): dans ce cas la mise en relation avec cet intertexte s'avère souvent plus pertinente qu'une mise en relation immédiate et primaire avec les conditions de production.

L'analyse du discours a pour caractéristique d'opérer le plus souvent sur plusieurs discours mis en relation par la prise en considération de leurs conditions de production; c'est d'ailleurs dans ce sens que vont la plupart des recherches dans ce domaine.

« L'analyse du discours suppose la mise ensemble de plusieurs textes, étant donné que l'organisation interne du texte pris isolément ne peut renvoyer qu'à lui-même (structure close) ou à la langue (structure infinie, réitération des mêmes processus) [...]. Lorsque l'analyse est conduite sur un seul texte, on se réfère à une typologie existante » (1).

Il faut nécessairement poser un invariant pour mener à bien une analyse de discours. On retrouve ici le problème de la constitution du corpus; la comparabilité des discours suppose des invariants: le même

1. G. PROVOST-CHAUVEAU, *Langue Française* 9, p. 19.

locuteur dans des environnements différents, avec des rôles différents, différents locuteurs dans les mêmes conditions de production, etc. N'oublions surtout pas la diversité des relations que peuvent entretenir des discours entre eux : alliance, inclusion, antagonisme, etc., et la nécessité d'une réflexion théorique extérieure à la linguistique *stricto sensu*, pour déterminer si l'état des conditions de production présente suffisamment de stabilité et d'homogénéité.

Si l'on se tourne maintenant vers les corpus possibles, ils sont évidemment en nombre infini, mais les types de discours analysables ne le sont pas. A la réflexion, on s'aperçoit vite que bien des difficultés surgissent si l'on prétend considérer comme équivalents tous les corpus théoriquement possibles. L'analyse du discours a pour spécificité de chercher à construire des modèles de discours en articulant ces modèles sur des conditions de production ; il s'agit donc de mettre en relation ces deux instances grâce à une « théorie du discours » ; cela étant, on risque de se heurter à deux obstacles symétriques l'un de l'autre : être confronté à des discours très complexes dont la mise en relation avec des conditions de production est délicate, ou, inversement, se trouver en face de discours à structuration très diffuse dont la mise en relation avec les conditions de production est si immédiate que le déséquilibre se fait cette fois au profit des conditions de production. Cela ne signifie pas que ces deux types de discours n'aient pas d'intérêt pour la recherche, bien au contraire, mais seulement qu'à essayer de commencer par eux, l'analyse du discours risquerait fort d'adopter une mauvaise stratégie heuristique.

Soit par exemple un corpus de discours théologique : ces textes se définiraient essentiellement par les relations qu'ils entretiendraient avec une foule d'autres textes théologiques eux-mêmes soumis à la même règle, ce renvoi de texte à texte étant une des caractéristiques essentielles de ce type de discours. Etant donné le statut lui-même très complexe des ecclésiastiques et de l'ensemble des institutions religieuses dans une formation sociale, la mise en rapport directe et sans médiation des conditions de production et de tels types de discours constituerait une tâche très difficile à mener. A l'inverse, un corpus composé de discours « spontanés » et peu structurés serait, dans l'état des connaissances linguistiques, c'est-à-dire de nos ignorances, une mauvaise stratégie : les conditions de production prendraient beaucoup trop d'importance. Autrement dit, pour travailler avec le maximum d'efficacité, mieux vaut chercher à équilibrer discours et conditions de production pour que leur articulation soit la plus riche possible ; il nous semble que cela explique en partie le succès actuel de l'analyse de corpus de discours politiques.

Il convient de préciser ce point : ce choix n'est pas une exclusion des autres types de discours, mais un choix « stratégique » qui doit permettre un élargissement progressif des types de corpus pris en considération. L. Guespin parvient d'ailleurs à la même conclusion quant aux raisons

profondes de cette restriction du champ d'investigation: « si l'on ne veut pas introduire le laxisme dans ce domaine encore neuf qu'est l'analyse de discours, il s'impose de se spécialiser dans des textes dont les règles discursives soient le moins capricieuses possible. A ce titre l'énoncé politique est particulièrement satisfaisant » (1). Pour cet auteur, dans le discours politique, « il s'agit généralement d'énoncés sur énoncés; ainsi le problème de la situation est-il réduit au minimum, la situation étant un précédent discours, elle est déjà linguistique » (2).

Il semble cependant que le discours politique entretienne avec les conditions de production une relation moins médiate que beaucoup d'autres types de discours, et que si la situation est souvent déjà linguistique, toutefois, de par le statut de ses protagonistes (chefs de parti, députés, etc.) et de par sa fonction très remarquable dans la formation sociale, le discours politique constitue un domaine privilégié: discours très structuré, mais moins complexe (3) que bien d'autres, discours produit dans le cadre d'un ensemble d'institutions fixant et délimitant nettement ses conditions de production, discours le plus propre à une lecture en termes d'idéologie.

Il y a, pour la linguistique, deux manières de penser le discours; la première consiste à n'y voir qu'une simple extension de la linguistique; quant à la deuxième, elle fait du discours le symptôme d'une crise interne à la linguistique, dans le domaine de la sémantique en particulier. La situation n'est pas stabilisée pour le moment, et cette phase de transition laisse coexister des acceptions multiples, enchevêtrées, voire contradictoires.

Une question qu'il est impossible de ne pas poser et que nous avons déjà rencontrée, c'est donc celle qui consiste à se demander ce qui est proprement du domaine de la linguistique dans l'analyse du discours. A une telle question il est absolument impossible d'apporter une réponse satisfaisante, pour le moment du moins. Une chose est sûre: ce n'est pas à la linguistique seule de tracer une telle ligne de partage, mais plutôt à une théorie du discours. On peut avoir une idée de la complexité du problème en considérant la solution qu'a essayé d'y apporter E. Benveniste. En 1962, il proposait l'opposition suivante: « Il y a d'un côté la *langue*, ensemble de signes formels, dégagés par des procédures rigoureuses, étagés en classe, combinés en structures et en systèmes, de l'autre, la manifestation de la langue dans la communication vivante. » La phrase n'est pas unité de la langue, mais du discours: « Avec la phrase on quitte

1. *Langages* 23, p. 23.

2. *Ibidem*.

3. L'utilisation du qualificatif de « complexe » est extrêmement approximative; nous ne prétendons pas qu'il existe des discours « simples » et d'autres « complexes », mais nous renvoyons ainsi au type de régulations transphrastiques qui sont articulées dans l'unité du discours.

le domaine de la langue comme système de signes et l'on entre dans un autre univers, celui de la langue comme instrument de communication, dont l'expression est le *discours* » (1). Mais un flou conceptuel subsiste : l'étude du discours relève-t-elle de la linguistique seulement ? Quel statut donner aux discours dépassant le cadre de la phrase ? Prend-on en considération les conditions de production du discours ? E. Benveniste reprend cette question sept ans plus tard : « Il faut dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique, dont dépendraient à la fois la structure et le fonctionnement de la langue. Ce dépassement se fera par deux voies : dans l'analyse *intralinguistique*, par l'ouverture d'une nouvelle dimension de signifiante, celle du *discours*, que nous appelons *sémantique*, désormais distincte de celle qui est liée au signe, et qui sera *sémiotique* ; dans l'analyse *translinguistique* des textes œuvres, par l'élaboration d'une métasémantique qui se construira sur la sémantique de l'énonciation » (2).

L'équivoque n'est que déplacée : comment séparer ce qui relève de l'« intralinguistique » et du « translinguistique », en dehors de cas extrêmes ? C'est précisément le statut très obscur de l'énonciation qui se trouve au nœud de la difficulté. De même, une des questions essentielles que se pose à l'heure actuelle la linguistique a trait à la sémantique : peut-on affirmer qu'elle relève uniquement de la linguistique ? Les linguistes préfèrent éviter les positions tranchées, que ce soit pour exclure l'étude du sens de la linguistique ou pour l'y inclure totalement et préfèrent parler d'interaction entre langue et discours ou, simplement, comme E. Benveniste, en faire deux univers différents. Si l'énonciation est à la source de bien des équivoques, c'est qu'en s'en servant comme d'une caution, beaucoup de travaux prétendent rester dans un cadre intralinguistique tout en développant des perspectives que d'autres jugent « translinguistiques » (relever de l'analyse du discours), au nom d'une conception moins laxiste, ou différente, de l'énonciation.

Après une phase d'expansion « structuraliste », au sens strict, dominée par l'analyse distributionnelle, après une phase d'expansion de la grammaire générative et transformationnelle qui a amené un remarquable développement de la syntaxe, la linguistique se heurte de plein front aux problèmes d'une sémantique non lexicologique. La notion de *discours* vient alors combler un manque, mais sans qu'il soit encore possible de lui assigner un statut théorique rigoureux. D'un point de vue tout à fait pragmatique, dans ce livre nous entendrons par « discours » essentiellement des organisations transphrastiques relevant d'une typologie articulée sur des conditions de production socio-historiques.

1. *Problèmes de linguistique générale* (Gallimard), 1966, p. 130.

2. *Problèmes de linguistique générale* II, 1974, p. 66. C'est nous qui soulignons.

LES APPROCHES DU DISCOURS

AVERTISSEMENT

Les « méthodes » que nous allons présenter ont été rangées sous différentes rubriques (l'approche lexicologique, l'approche syntaxique, l'énonciation); cette division n'est nullement fondée sur une théorie, mais n'est que le symptôme des difficultés auxquelles est confrontée l'analyse du discours: elle ne constitue donc qu'un classement pragmatique en vue d'une présentation claire.

En effet, ces tendances (plutôt que ces *approches*) n'ont pas d'autre fondement qu'un certain morcellement de fait du champ de l'analyse du discours, morcellement dont les chercheurs souhaitent voir la fin de façon à préparer la construction d'une théorie capable d'intégrer ces diverses voies.

Nous ne dissimulerons pas que cette présentation est trop sélective et que bien d'autres travaux auraient pu être commentés dans ce même cadre. L'analyse du discours, on le sait, a le dangereux privilège de se trouver à l'intersection de disciplines elles-mêmes en voie de constitution et dont l'articulation sur la linguistique est malheureusement aussi nécessaire qu'encore balbutiante.

En conséquence, on ne s'étonnera pas que des « méthodes » (au sens rigoureux du terme) comme celles de M. Pêcheux, de Harris, ou les approches statistiques, coexistent avec des hypothèses souvent rudimentaires dont les éléments ne présentent pas encore d'unité, comme l'énonciation; sans sombrer dans un pessimisme trop grand, il n'en faut pas moins faire les plus grandes réserves quant à la stabilité des composants de ce qui a pris le nom d'« analyse du discours ». Pour reprendre la métaphore trop célèbre de Claude Levi-Strauss, on dira que l'analyse du discours se constitue par un travail de « bricolage » et qu'elle n'en est encore qu'au stade où elle essaie un peu tous les outils méthodologiques disponibles.

I. L'APPROCHE LEXICOLOGIQUE

1. LA LEXICOMÉTRIE

A. LES RECHERCHES LEXICOMÉTRIQUES (1) DU LABORATOIRE DE LEXICOLOGIE POLITIQUE DE L'E.N.S. DE SAINT-CLOUD (2)

En nous intéressant aux travaux de cette équipe de recherche, nous n'entendons pas pour autant signifier que ce sont là les seules études réalisées dans ce domaine; par exemple, nous nous intéresserons aussi, mais plus rapidement, aux recherches réalisées dans le cadre de l'« analyse factorielle des correspondances », dont les préoccupations sont très voisines. Il nous a semblé qu'il s'agissait là d'une tentative d'approche du discours systématiquement menée, très représentative des possibilités, comme des limites, de l'utilisation des instruments statistiques. La statistique, hors contexte et en contexte, offre un appareil méthodologique très diversifié dont nous voudrions éclairer, si possible, quelques aspects. L'utilisation de la statistique pour étudier le lexique d'un texte a été en France illustrée par les travaux de P. Guiraud (3) et de Ch. Muller (4); c'est de leurs recherches que l'ERA 56 est partie, en leur donnant des prolongements nouveaux.

Principes d'analyse

La lexicométrie refuse de privilégier quelque élément que ce soit dans un discours; elle se fonde sur l'exhaustivité des relevés, l'uniformité du dépouillement, l'unicité du critère de dépouillement.

Trois choix primordiaux guident cette recherche:

- a) choix de l'*item formel*
- b) choix du *réseau statistique*
- c) choix de la *norme intrinsèque* (5)

-
1. Terme que l'équipe de Saint-Cloud a préféré à celui de « statistique lexicale ».
 2. Ce laboratoire est une équipe de recherche associée au C.N.R.S. (E.R.A. 56).
 3. *Problèmes et méthodes de la statistique linguistique* (Paris, P.U.F.), 1960. — *Les caractères statistiques du vocabulaire* (P.U.F.), 1954.
 4. *Essai de statistique lexicale: le vocabulaire du théâtre de P. Corneille* (Larousse). — *La statistique linguistique* (Hachette), 1974, coll. « Langue-Linguistique-Communication ».
 5. *Des tracts en Mai 1968* (Armand Colin), 1974, p. 19.

- a) De la totalité du texte on ne conserve, en tant qu'objets d'analyse, que les items formels (les mots graphiques), à l'exclusion de toute *lemmatisation*, c'est-à-dire de tout regroupement d'items sur des bases lexicographiques (ramener les verbes à l'infinitif, les pluriels au singulier, etc.). Pour l'équipe, en effet, la non-lemmatisation « s'efforce de demeurer à la surface du discours, afin de mettre en relief ses performances habituelles ou exceptionnelles », alors que « la lemmatisation impose une problématique de langue » (1).
- b) En recourant à la statistique mathématique, on cherche à dégager des lois, à construire des « réseaux », tant sur l'axe paradigmatique (« hiérarchies de proportions ») que sur l'axe syntagmatique (« arrangement de positions »), et sur l'axe « situationnel » (2) (rapports de détermination entre les conditions de production et les formes lexicales). Tous ces « réseaux » visent à définir « le sens comme le résultat global d'un ensemble de relations d'efficacité » (3).
- c) Cela signifie que la norme sera définie à l'intérieur des corpus et non, par exemple, en se référant à la « langue »; il s'agit là d'une nécessité inéluctable, à moins de remettre en cause le concept de « discours ».

Le recours à la statistique n'est pas sans imposer des contraintes et susciter des difficultés; nous ne nous attarderons pas sur les problèmes linguistiques que pose le seul fait de parier que, ne s'occupant que des items formels dans un discours, les métrages et les réseaux dégagés forment une image valable des discours et, au-delà d'eux, de leurs émetteurs. Venons-en plutôt aux questions liées à la statistique, questions qui doivent être bien comprises si on veut avoir une idée juste de ce type d'approche. Trois niveaux doivent absolument être distingués:

- 1 **Un constat de fréquence:** le constat d'une fréquence de certains caractères quantifiables plus élevée dans un corpus que dans un autre. Un tel constat ne signifie pas grand-chose par lui-même.
- 2 **Niveau d'inférence statistique:** on démontre que tel corpus possède *significativement* plus de caractères quantifiables d'un type déterminé que tel autre. Ici intervient la notion d'*hypothèse nulle* (4): si l'on prend pour norme le corpus lui-même et si on suppose que le caractère concerné obéit au hasard seulement (situation évidemment idéale), on peut calculer l'« écart » entre le modèle théorique ainsi obtenu (« hypothèse nulle ») et la répartition réelle; on détermine un « seuil de probabilité » permettant de décider d'un intervalle

1. *L'indexation minimale* (ronéoté), mai 1973, p. 24.

2. *Des tracts en Mai 1968*, p. 23.

3. *Ibid.*

4. Sur « l'hypothèse nulle », consulter MULLER, 1974, pp. 48, 91.

entre les limites duquel l'« hypothèse nulle » ne pourrait pas être rejetée. On prend en général un seuil de 95% ou 99% : si le caractère quantifiable est à l'extérieur de ces 95% ou 99%, il est jugé significatif et l'« hypothèse nulle » est repoussée. Dans ce cas, c'est au chercheur qu'il revient de définir l'hypothèse qu'il fonde sur cette « signification ».

- 3 **Niveau d'inférence socio-linguistique :** on décide alors que tel émetteur a écrit significativement avec plus de ce caractère quantifiable que tel autre. Grâce au « seuil » défini, on peut évaluer le degré d'assurance avec lequel on donne une conclusion.

Traitement des textes

On commence par frapper le corpus intégral sur cartes perforées, suivant un code convenu ; un programme d'indexation fonctionnant sur ordinateur sépare du corpus les mots « fonctionnels » (les outils grammaticaux qui forment une liste fermée, déterminée à l'avance). Ne restent donc que les formes réellement « lexicales » ; c'est la seule manipulation du discours ou départ. Les chercheurs de Saint-Cloud s'en tiennent au matériau écrit, aux « items » (unités graphiques séparées par deux blancs), aux phrases. Ainsi sont construits des index (alphabétiques, hiérarchiques).

Nous diviserons cette présentation en deux parties : la lexicométrie « paradigmatic » qui exécute ses calculs sans prendre en considération les contextes des items, et la lexicométrie des « co-occurrences » qui cherche à quantifier les environnements des items ; deux perspectives évidemment complémentaires. Nous nous arrêterons moins sur les indices statistiques des items « hors contexte », qui sont des choses relativement mieux connues en statistique lexicale (1) que sur les indices liés à la statistique des contextes, l'étude des *co-occurrences*.

Pour rendre cette rapide présentation plus concrète, nous prendrons pour fil directeur l'étude la plus importante réalisée dans ce cadre, qui porte sur le vocabulaire des tracts émis par des groupes politiques étudiants dans la région parisienne au cours des événements de mai 1968. Cette étude a fait l'objet d'un copieux ouvrage (2).

Pour la bonne intelligence de ce qui va suivre, précisons deux points : les auteurs divisent les événements de mai en trois périodes =

$$\begin{cases} P1 = 1-13 \text{ mai (étudiants)} \\ P2 = 14-30 \text{ mai (grève ouvrière)} \\ P3 = 31 \text{ mai}-16 \text{ juin (reflux)} \end{cases}$$

1. Par les travaux de P. GUIRAUD et C. MULLER en particulier.

2. *Des tracts en Mai 1968 : mesures de vocabulaire et de contenu* (Armand Colin, 1974. Ce livre est le résultat de la collaboration de l'E.R.A. 56 (M. TOURNIER, A. GEFFROY, P. LAFON) et d'« analystes du contenu » de Lyon II (MOUILLAUD, GOUAZÉ, DEMONET).

et utilisent les abréviations suivantes pour les groupes concernés = CA (Comité d'action), il y en a plusieurs; GP (groupes politiques); Anars (Anarchistes); FER (Fédération des étudiants révolutionnaires; trotskyste); JCR (Jeunesse communiste révolutionnaire; trotskyste); 22 M (Mouvement du 22 mars); PCF (Parti communiste français); PSU (Parti socialiste unifié); Situs (Situationnistes); UJCM (Union des jeunesses communistes marxistes-léninistes); VO (Voix ouvrière; trotskyste).

I. LEXICOMÉTRIE HORS CONTEXTE (PARADIGMATIQUE)

Il existe quelques indices statistiques visant à mesurer la longueur de diverses unités (tract, phrase, segment, item); un autre indice étudie le coefficient de lexicalité des divers émetteurs, c'est-à-dire la proportion de formes lexicales dans un texte, par opposition aux formes fonctionnelles. Des indices portent aussi sur l'étendue et la structure du vocabulaire.

- Coefficient de répétition générale (RG) = $\frac{\text{Nombre d'items}}{\text{Nombre de formes}}$
- Coefficient de répétition fonctionnelle (RF)

$$= \frac{\text{Nombre d'items fonctionnels}}{\text{Nombre de formes fonctionnelles}}$$
- Coefficient de répétition lexicale (RL) = $\frac{\text{Nombre d'items lexicaux}}{\text{Nombre de formes lexicales.}}$

Ces coefficients sont affinés par :

a) *le calcul d'un effectif théorique du vocabulaire*: on compare les émetteurs en calculant pour chacun d'eux un vocabulaire « théorique », celui qu'ils auraient si on réduisait, par tirage au sort de leur surplus en items, leur longueur au plus court d'entre eux. Ainsi est perfectionnée la notion de « richesse lexicale ».

b) *structure « lexicale » du vocabulaire*: calcul destiné à distinguer les groupes selon le critère suivant: deux groupes peuvent avoir le même nombre d'items lexicaux et utiliser très différemment les fréquences des formes (exemple absurde = 100 items pour 50 formes peuvent correspondre respectivement à 45 formes de fréquence 1, et 1 forme de fréquence 5, ou à une répartition plus régulière). On repère ainsi une répétition plus ou moins grande dans les formes les plus fréquentes (*mots-thèmes* selon P. Guiraud). L'interprétation en est difficile: la diversité est-elle indice de pensée inconsistante ou de profondeur? Ces indices sont en fait insuffisants, et il faut recourir à l'étude des formes spécifiques de chaque émetteur.

Les vocabulaires

Nous nous fixerons davantage sur ces indices-ci, qui constituent une recherche assez originale dans ce domaine; la question centrale est la suivante: quelles formes lexicales permettent de caractériser l'originalité du discours d'un émetteur et quelles formes appartiennent au fonds commun, au « discours banal » de Mai 1968?

La fréquence n'est pas une notion simple et univoque, « la fréquence est la résultante de deux types d'emploi: *généralité* d'un terme, si celui-ci est puisé dans le répertoire fondamental des utilisateurs de l'époque (état de langue), ou dans celui d'une situation de communication (état de discours); *particularité* s'il caractérise un moment, un thème ou un genre précis (registre), ou bien s'il est le fait d'un locuteur individuel ou collectif qu'il contribue à caractériser (idiolecte)... Toute fréquence est donc une grandeur mixte, qui résulte d'une relation et d'un cumul » (1).

Le vocabulaire original

C'est le recensement des formes qu'on ne trouve que chez un émetteur déterminé; l'important, c'est l'accumulation ou la rareté des formes originales dans le texte: on calcule donc les pourcentages permettant de regrouper les émetteurs par familles selon leur degré d'originalité (on cherche évidemment à compenser le facteur longueur des différents corpus pour ne pas fausser le classement).

Inversement, on dresse la liste des formes lexicales communes aux locuteurs; il s'agit de définir un vocabulaire « banal » qui tienne compte aussi bien de la répartition que de la fréquence. On part de la fréquence relative (ou probabilité) de la forme lexicale dans l'ensemble du corpus, et on en déduit pour chaque partie une sous-fréquence théorique; en regardant l'écart entre la sous-fréquence réellement observée dans cette partie et la sous-fréquence théorique, écart mesuré par la procédure dite des *écarts réduits*, on peut alors définir comme *spécifique* une forme qui dépasse un seuil déterminé de ces écarts réduits; à l'inverse, les formes *banales* n'ont aucun écart anormal. On peut ainsi mettre à jour le vocabulaire spécifique d'une période, d'un groupe, d'un groupe pendant une période déterminée. Pour que cette spécificité ait un sens, il faut n'opérer que sur les formes lexicales suffisamment fréquentes. A chaque groupe, ou période, on peut attribuer un *indice de particularité*, en fonction du pourcentage de formes originales et de formes spécifiques, en éliminant le paramètre de l'étendue du vocabulaire; par exemple, le classement de particularité s'établit ainsi (2) pour les groupes de Mai 68:

1. *Op. cit.*, p. 131.

2. *Ibid.*, p. 160.

indice de particularité

PSU	25,1%	CCA	34,4%
JCR	27%	CAU	36,4%
{ CAQ	28,7%	ML	37,2%
{ 22 M	28,7%	ANARS	37,7%
CAOE	30,1%	FER	40,4%
VO	30,4%	SITUS	42,0%
PCF	30,9%	CAL	42,4%
CAE	33,2%		

Le *noyau non spécifique* se définit comme le vocabulaire formé par les unités qui ne sont marquées ni par les périodes, ni par les groupes = 72 formes des GP et 137 des CA; dans cette liste, il faut faire la part du « français fondamental » du premier degré (1) et la part du vocabulaire politique fondamental des tracts de Mai. Il apparaît finalement que ce noyau banal ne représente que 5% du corpus. Le noyau non spécifique permet de nouvelles recherches: quelle part d'utilisation du noyau revient à chaque période, quelle utilisation en fait chaque groupe? etc.

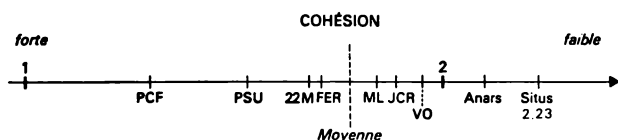
En recourant à l'*analyse factorielle des correspondances* (voir *infra*), les auteurs ont voulu également étudier les *parentances* lexicaux et font intervenir trois variables: les émetteurs, les périodes, les *fragments* (c'est-à-dire un émetteur dans une période déterminée); autrement dit, par exemple, quelles relations de proximité entretiennent entre eux les divers émetteurs quant à la spécificité de leur vocabulaire, et en fonction de chaque période?

On a affaire à deux usages discursifs différents: les groupes trotskystes en particulier donnent la priorité au vocabulaire commun de Mai sur leurs vocabulaires spécifiques; aux deux antipodes, on trouve le PCF (vocabulaire de parti) et ML, 22 M, SITUS, ANARS.

Le calcul des distances entre *fragments* amène à fixer successivement l'une des deux variables (émetteur, période); on parle d'*affinité* (ou inversement d'*antagonisme lexical*) entre un émetteur et son plus proche voisin pour une période donnée. On constate qu'en première période, les Situationnistes sont l'antagoniste de tous les groupes, alors que ce sont les Anarchistes en deuxième période (émetteurs les plus marginaux?).

Un dernier indice, l'indice de *cohésion* permet d'étudier la permanence, la stabilité des émetteurs pendant les trois périodes (de P₁ à P₂, de P₂ à P₃, de P₁ à P₃), grâce à la moyenne de ces trois distances. L'interprétation en est difficile: sclérose? cohérence? ou, à l'inverse, spontanéité? incohérence?

1. Liste de mots ayant servi à élaborer le « français fondamental » au C.R.E.D.I.F. (*L'élaboration du français fondamental*, Paris, Didier, 1956).



-Figure 1 (1)-

Il faut quand même signaler que cette « cohésion » dépend étroitement du caractère plus ou moins répétitif du vocabulaire, mais pas seulement : c'est ainsi que le PSU est en seconde position pour la cohésion malgré un vocabulaire assez varié (5^e position).

II. LEXICOMÉTRIE EN CONTEXTE: LES CO-OCCURRENCES

« La lexicométrie de l'indice, de la liste et du mot doit se compléter d'une description statistique de la séquence, de la distribution » (2).

La co-occurrence n'est pas définie au départ comme une relation sémantique, mais relève de la position matérielle des réseaux d'attraction statistique des formes du corpus plusieurs fois répétées.

L'ordinateur comptabilise les unités lexicales des expansions gauches et droites d'une forme lexicale choisie comme *pôle* dans les limites des ponctuations fortes, c'est-à-dire de la phrase. On appelle *cofréquence observée* (cfo) le nombre d'apparitions d'une forme lexicale observées dans l'entourage d'un « pôle ». Mais cet indice s'avère notoirement insuffisant, car c'est donner la même valeur à un item immédiatement proche du pôle et à un item plus éloigné; on fera donc intervenir un indice de *proximité*.

On donne la valeur $\frac{1}{1}$ à l'item immédiatement contigu, $\frac{1}{2}$ au deuxième, et ainsi de suite, jusqu'à épuisement de l'expansion; mais une nouvelle difficulté apparaît: tel item voisin qui ne se rencontre que rarement, mais serait chaque fois immédiatement contigu au pôle, passerait avant tout autre voisin très souvent répété dans les voisinages du pôle, mais à une place plus éloignée. Le *coefficient de voisinage* v est alors défini pour privilégier la fréquence tout en évitant cet inconvénient.

$$v = \frac{\text{cofréquence observée} \times \sqrt{\sum 1/d}}{10} \quad \text{ou} \quad \frac{1}{d} = \text{indice de proximité}$$

Ce coefficient est lui-même affiné, transformé en un coefficient C , qui ramène tous les pôles à un coefficient moyen :

$$C = \frac{V \times 100}{\text{fréquence du pôle}}$$

1. *Des tracts en Mai 1968*, p. 182.

2. *Ibid.*, p. 184.

Nouvelle difficulté: les co-occurents majeurs correspondraient-ils aux formes les plus fréquentes du corpus? Intervient alors la *cofréquence théorique* (cft), qui est le produit de la longueur de l'expansion en items par la fréquence relative de la forme dans le corpus. Trois cas se présentent alors:

- 1) $cfo \simeq cft$ (cfo sensiblement égale à cft); on dit alors que le voisinage est « normal »;
- 2) $cfo < cft$ (cfo plus petite que cft); on peut alors considérer que le pôle « repousse » cette forme de son voisinage. Une structuration des graphes de « répulsion » des tabous est peut-être envisageable;
- 3) $cft < cfo$ (cft plus petite que cfo); on parle d'*attraction* par le pôle. Dans ce cas, on parlera de *co-occurents*.

Pour affiner ces notions, on a recours au test de « l'écart réduit » (1); il se définit par la mesure faite entre la valeur observée d'une variable et sa valeur théorique (ce test se fonde sur le postulat statistique que chaque forme lexicale possède à chaque étape du texte une chance égale d'être le terme recherché, chance correspondant à sa fréquence relative dans le corpus). Au terme de toutes ces manipulations, on isole un résidu de formes significatives dans les deux expansions de la forme-pôle. En ordonnant ces co-occurents hiérarchiquement, par rapport à un sommet, on obtient ainsi un *lexicogramme*.

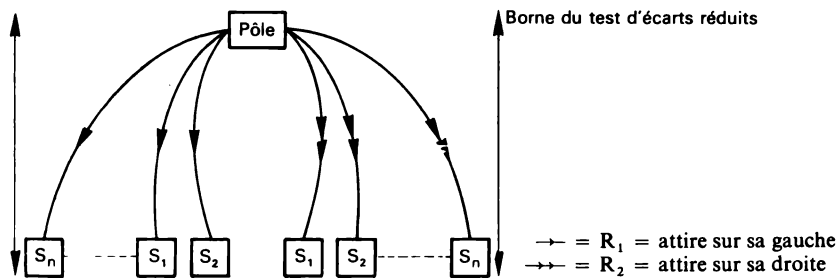
Les lexicogrammes

Deux types de lexicogrammes sont envisageables:

- 1) à un seul palier, *plats*;
- 2) à plusieurs paliers, *étagés*.

1) Lexicogramme à un seul palier:

On représente par un graphe connexe les relations des sommets au pôle (cf. *Des tracts en Mai 1968*, p. 192):

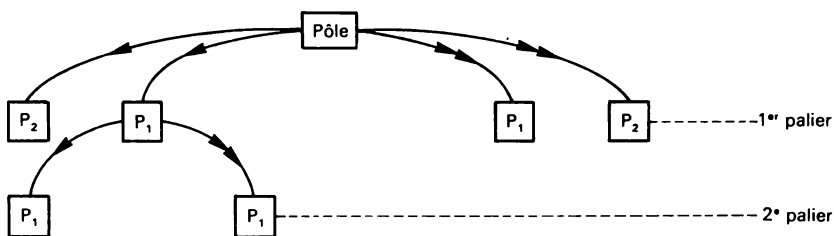


-Figure 2-

1. Voir MULLER, 1974, p. 69.

2) Lexicogramme à plusieurs paliers:

Cette procédure est récursive: en prenant pour «pôle» un des co-occurents de ce premier palier, on détermine un nouveau palier, et ainsi de suite.



—Figure 3 (1)—

On dit que P_2 joue le rôle de *point de connexion* entre deux lexicogrammes de paliers différents.

Un sommet du palier 2 peut, à son tour, avec le test d'écart réduit, avoir des co-occurents gauches et droits; si certains de ces co-occurents coïncident avec des formes lexicales du palier 2 ou 1, il y a fermeture par *impasse*, par opposition à l'«arborisation» qu'implique l'ouverture; mais cette arborisation doit obéir à des «règles de cheminement» rigoureuses, pour ne pas autoriser des ouvertures non pertinentes. Si le sommet atteint se révèle insuffisamment représenté en fréquence dans le corpus, on l'empêche de faire repartir le graphe, c'est un *sommet pendant*. Quand c'est le coefficient de co-occurrence d'un pôle qui est insuffisant, ou quand il n'y a pas de co-occurrence du tout, on parle de *puits*. On parle de *cyclage* quand les co-occurents d'un pôle sont déjà apparus à un palier précédent. Si l'un des co-occurents est le pôle lui-même, il y a *bouclage*. On peut calculer pour chaque pôle le nombre moyen de voisins qu'il engendre dans toutes ses expansions: c'est l'*amplitude* d'un voisinage. En comparant l'amplitude du voisinage gauche du pôle et celle du voisinage droit, on peut considérer quelle position moyenne occupe le pôle dans la phrase. Certaines formes sont situées à gauche dans tous les corpus, ou à droite, mais d'autres peuvent être à gauche dans certains corpus et à droite dans les autres. «Le linguiste, interprétant les places ainsi déterminées, pourrait en retirer l'indication de fonctionnements syntaxiques majeurs» (2). L'*amplitude générale* se définit comme la somme de l'amplitude gauche et de l'amplitude droite: cette amplitude permet d'isoler deux groupes de formes «extrêmes», caractéristiques de deux types de «micro-discours»: les formes lexicales fonctionnant de

1. *Des tracts en Mai 1968*, p. 192.

2. *Des tracts en Mai 1968*, p. 202.

préférence en séquences courtes, et celles fonctionnant dans les séquences longues. Nous ne nous attarderons pas sur les réflexions multiples que cet indice peut provoquer, tant dans le domaine syntaxique que dans le domaine d'une typologie du discours du tract.

L'étude des co-occurents d'un pôle permet de comparer l'entourage lexical d'une forme identique dans le corpus de deux émetteurs différents, ou, inversement, de comparer l'entourage de deux termes différents fonctionnant à l'intérieur du même corpus (on débouche ainsi sur une approche intéressante de la notion de «synonymie»). Comparons par exemple les lexicogrammes du pôle *étudiants* dans le corpus des CA et dans celui des GP (1).

CA		GP	
← Étudiants →		← Étudiants →	
* travailleurs	* paysans	* travailleurs	* travailleurs
* ouvriers	* facultés	* lutte	* ouvriers
* action	veulent	* ouvriers	* lutte
comité	Sorbonne	* Mai	* jeunes
usines	C.R.S.	* enseignants	* enseignants
* lycéens	côté	* combat	* progressistes
* hier	nouvelle	* jeunes	* lycéens
* jeunes	médecine	* action	* révolutionnaire
* face	occupent	* vive	* répression
* luttes	* enseignants	* fédération	* université
* solidaire	Censier	* trois	* professeurs
* coude	* syndicales	* union	* quartier
* exploitation	* refusent	* centaines	* doivent
* intentions	* savent	* masse	* rue
* accepte	* C.G.T.	* F.E.R.	* Nanterre
* Charléty	* manifester	* révolte	* facultés
* rejoignez	* directions	* vendredi	* latin
* C.G.T.	* victimes	* barricades	* peuvent
	* comprendre	* jour	* paysans
	* Citroën	* hier	* ensemble
	* refusé	* face	* socialiste
	* unis	* isoler	* apprentis
	* coude	* 10	* participer
	* seul	* opposer	* battre
	* nature	* colère	* droit
	* résister	* nuit	* organiser
	* fascistes	* riposte	* refusent

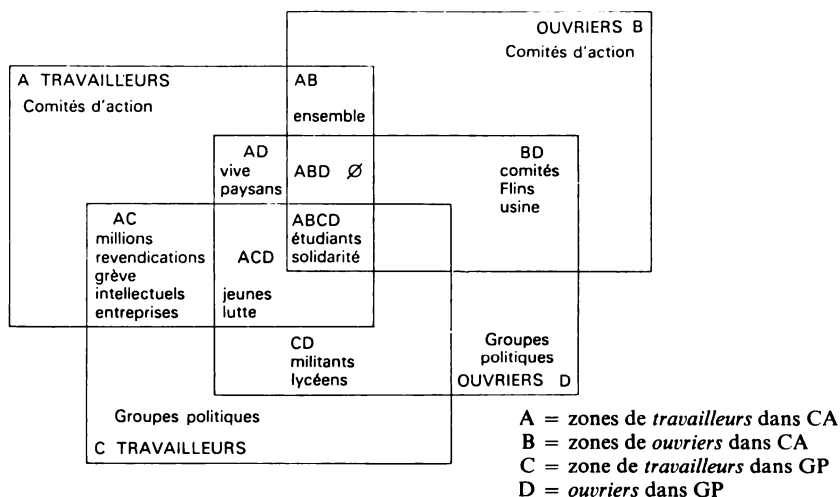
Les termes précédés d'un astérisque définissent l'*intersection co-occurrence*, soit 26% des termes du graphique.

L'étude des lexicogrammes du pôle *étudiants* peut aussi se faire pour chaque émetteur pris isolément, pour voir quelle est la contribution de chacun au lexicogramme global : on s'aperçoit par exemple que l'UJCML

1. *Ibid.*, p. 217.

se caractérise par une proximité importante au lexicogramme des GP, alors que le PCF y contribue très faiblement, bien que le mot y soit presque aussi souvent employé que dans les tracts de l'UJCML.

Inversement, on peut étudier des presque synonymes, *travailleurs* et *ouvriers* par exemple, de manière à voir si leur fonctionnement diverge, et dans quelle mesure. Une foule d'analyses sont possibles dans ce domaine; ainsi, après avoir construit le lexicogramme à un seul palier de ces deux lexèmes dans leur corpus CA et GP, on peut tracer le schéma des intersections de leurs co-occurents.



—Figure 4 (1)—

ABCD constitue une sorte de « noyau » fondamental d'attraction majeure : volonté d'assurer la jonction entre luttes ouvrières et étudiantes?

Si l'« union » caractérise l'intersection de ces deux lexèmes, en quoi consistent leurs différences? *Ouvriers* a tendance à fonctionner, surtout dans les tracts des comités d'action, au sein d'un contexte immédiat, localisé... A l'inverse, la forme *travailleurs*, moins incarnée, surtout dans son emploi par les groupes politiques, trouve ailleurs ses caractéristiques de fonctionnement, dans le réseau de termes abstraits » (2).

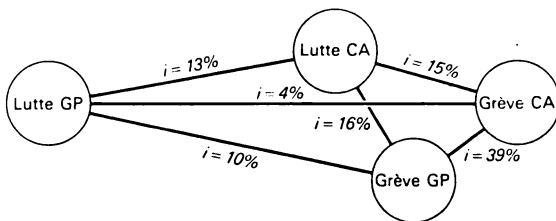
La comparaison des spectres renseigne peu sur le « sens » de ce pôle, mais beaucoup sur sa *contextualisation*, c'est-à-dire ses liaisons, imprévisibles dans la « langue ».

D'autres paires de mots peuvent être étudiées; *grève/lutte*, *étudiants/*

1. *Ibid.*, p. 226.

2. *Des tracts en Mai 1968*, p. 230.

travailleurs: par exemple, l'intersection de *lutte* GP et de *lutte* CA est de 13%, alors qu'entre *grève* CA et *grève* GP, elle est de 39%.



-Figure 5 (1)-

Ce schéma doit être immédiatement corrigé : seuls le PCF et le ML facilitent ce « parentage », car, pour les autres groupes, l'intersection est presque vide. De véritables réseaux peuvent être ainsi construits en considérant *ouvriers* \cap *étudiants*, *travailleurs* \cap *étudiants*, réseaux qui sont ensuite rapportés aux différents émetteurs politiques.

Il existe également des indices statistiques permettant d'étudier les degrés de figement des co-occurents d'un pôle, en particulier, grâce au rapport :

NFL (nombre de formes lexicales)

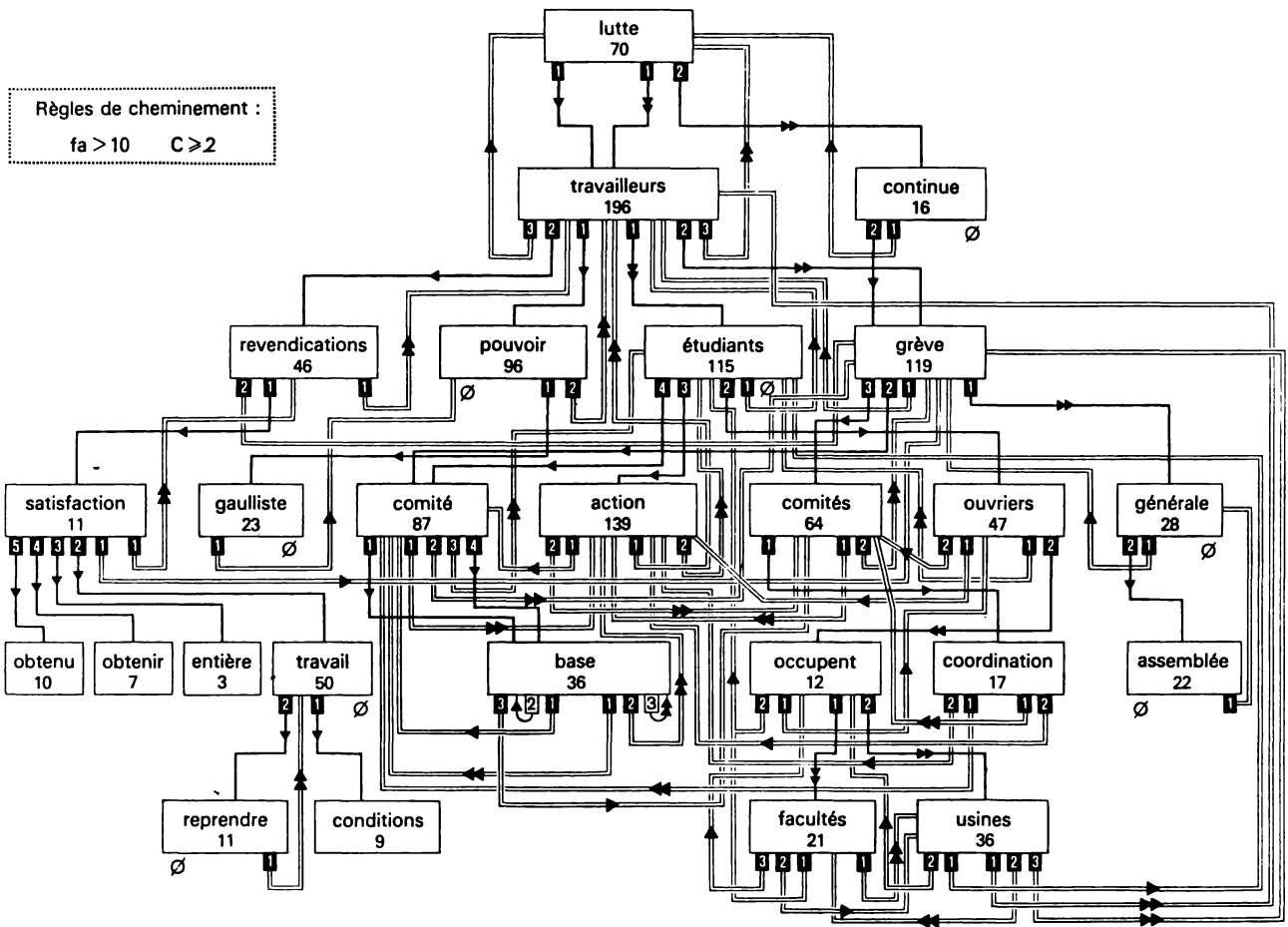
NIL (nombre d'items lexicaux)

On parle ainsi de *disponibilité contextuelle*. Si on calcule l'écart entre la valeur réelle du rapport d'entourage, et sa valeur théorique (en fonction de la fréquence), on peut comparer des mots apparentés, ou le même mot chez des locuteurs différents. Soit le mot *pouvoir*, il est « disponible pour une contextualisation diversifiée » (2) chez la JCR et la VO, mais « se comporte comme un terme contraint au PSU, au 22 M et chez les ML ». C'est un des mots les plus fréquents du PSU, mais s'il est encore plus fréquent au PCF, cela n'a pas la même importance que pour le PSU, puisque l'écart valeur réelle/valeur théorique est nul (on voit ici que la fréquence ne signifie rien par elle-même). On dira que *pouvoir* fonctionne comme *pôle d'agglutination* au PSU et seulement comme *forme-thème* au PCF : il s'agit en fait de lexèmes différents, le *pouvoir* à combattre, le *pouvoir* à conquérir. A chaque émetteur, on peut attribuer un ensemble de « pôles d'agglutination », les classer en fonction de ces contraintes contextuelles sur leurs mots les plus fréquents.

Les leçons du lexicogramme à plusieurs paliers ne sont pas moins intéressantes : si on prend pour terme de départ le mot le plus fréquent et le mieux réparti du corpus, *lutte*, on s'aperçoit que le corpus des GP permet de construire 11 paliers (105 sommets), alors que celui des CA est saturé à 5 paliers (26 sommets).

1. *Ibid.*, p. 235.

2. *Ibid.*, p. 244.



—Figure 6 (1)—

I. Des tracts de Mai 1968, p. 251.

Alors que le graphe amplifié des CA se sature vite lui-même, son graphe simplifié montre une structuration variée, forte jusqu'au palier 5; en revanche, le graphe des GP atteint une complexité énorme qui le rend difficilement représentable (272 sommets), mais à partir d'un noyau de départ très corrélié et très réduit. D'où une hypothèse:

« Les groupes politiques opèrent sur un schéma profond de très haute fréquence (lutte-étudiants-travailleurs), avec priorité accordée à *étudiants*, puis à *travailleurs*; sur ce réseau fondamental, ils ont su créer un lacs extrêmement diversifié et dispersé... Signe d'un accord lexical de fond de la majorité des émetteurs politiques d'une part; signe d'une hétéro-généité lexicale énorme dans les fonctionnements adjacents d'autre part [] (les CA), d'origine spontanée, essaient au hasard d'impacts militants, partent d'un schéma de base beaucoup plus diversifié et moins homogène dont rend compte ici la structure fortement séquentielle, inégalement soudée et moins close sur elle-même de *lutte-travailleurs-étudiants-ouvriers comité(s) action-grève*. En revanche, leur vocabulaire d'ensemble, qui paraît plus réduit, se révèle aussi plus homogène, ramassé autour de nœuds secondaires importants tels que *grève* et *action* (1).

La manipulation des lexicogrammes est très délicate: l'espoir des auteurs serait, en suivant le réseau des « chaînes d'attirance, de mettre à jour au-delà du textuel et du dit, d'autres messages, moins immédiats, moins évidents ». Il ne s'agit là que des prémisses d'un approfondissement méthodologique et théorique à poursuivre; la plus grande prudence s'impose: « description lexicométrique signifie uniquement décrire un système lexical à l'aide d'une métrique appuyée par des tests » (2); il s'agit de techniques au service de la sémantique et de l'histoire, et non d'un édifice autosuffisant.

Quelques conclusions: Des indices synthétiques (3)

Pour synthétiser ces différents modèles et permettre un classement lexicométrique des divers émetteurs, trois critères sont retenus: *longueur*, *conformité*, *répétitivité*. La « longueur » regroupe les calculs portant sur la longueur des tracts, items, segments, phrases; la « conformité » repose sur la conformité aux modèles d'étendue du vocabulaire, de banalité du vocabulaire, conformité co-occurentielle (conformité aux lexicogrammes généraux des termes majeurs, agglutination moyenne), et enfin « centralité lexicale » (parentage moyen d'un émetteur avec les autres groupes, et avec l'ensemble des groupes, lui-même y étant inclus). Quant à la « répétitivité », elle joue sur une foule d'indices, depuis la « contrainte contextuelle » jusqu'à la répétitivité lexicale.

1. *Ibid.*, p. 255.

2. *Ibid.*, p. 278.

3. Cf. *Des tracts en Mai 1968*, p. 280 sq.

La répétitivité permet d'opposer deux « politiques de l'écriture » : répétitif, très sloganisé, rapidement accroché autour de quelques formes essentielles ; « Politique de simplification et de dirigisme linguistiques, à formulation close : écriture de chaîne », qui caractérise le PCF et la FER, ou, inversement, discours fluide, varié, « écriture de trame » (JCR, Situationnistes), mais l'interprétation en est extrêmement délicate. L'UJCML, le 22 Mars et le P.S.U. participent des deux écritures sans se fixer sur l'une ou l'autre. Il est fort intéressant de constater que la stéréotypie n'est pas de même nature quand elle se cristallise autour des mots les plus fréquents ou autour de formes secondaires (cas de l'UJCML en particulier). Le P.S.U. a une position très remarquable puisqu'il compense ses absences de répétitivité par une absence d'originalité lexicale : cohésion très forte d'un vocabulaire à la fois banal et varié. Dira-t-on que l'écriture *de chaîne* est une écriture « de protection » et « d'investissement », alors que l'écriture *de trame* serait une « écriture désacralisante », de « divertissement » ?

B. A PROPOS DE L'ANALYSE FACTORIELLE DES CORRESPONDANCES

Il s'agit d'une méthode mathématique de traitement des données, élaborée par J. P. Benzécri et ses collaborateurs à l'Institut des Statistiques de l'Université de Paris, méthode qui a déjà fait l'objet d'applications diverses dans les sciences humaines, la sociologie en particulier. Son utilisation à des fins lexicologiques est à l'œuvre depuis plusieurs années, et l'historien A. Prost vient de publier une étude sur le *Vocabulaire des proclamations électorales de 1881, 1885 et 1889* (1) qui s'inspire en grande partie de ces procédures : c'est de cet ouvrage qu'il sera question ici.

L'analyse factorielle, précisons-le bien, n'est qu'une méthode de traitement des données, et nullement de constitution des données : autrement dit, elle est passible des mêmes critiques que toute entreprise opérant sur les mots à la surface du discours ; en outre, c'est d'une statistique « hors contexte » qu'il s'agit, avec les inconvénients que cela implique. Mais, on le verra, une telle méthode présente pour l'interprétation de nombreux discours un grand intérêt.

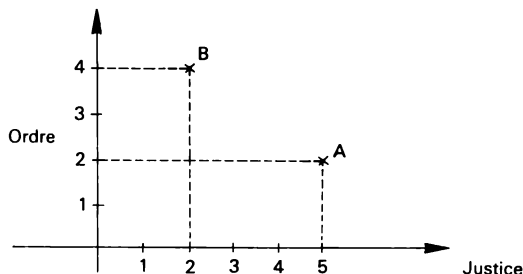
Dans le cadre de cet ouvrage, il ne peut être question d'expliquer en détail cette analyse factorielle, ni même d'en faire un résumé succinct, aussi nous contenterons-nous de quelques indications.

Prenons un exemple simple : supposons que nous ayons à étudier la position respective de plusieurs députés en fonction de la fréquence de l'usage qu'ils font de deux termes, par exemple *justice* et *ordre*. On peut fort bien représenter ces données à l'aide d'un système d'axes orthogonaux ; si on affecte l'abscisse à

1. P.U.F. (1974), Publications de la Sorbonne.

justice et l'ordonnée à *ordre*, on fera de chaque député un point à l'intersection de parallèles aux axes, selon sa fréquence d'emploi des deux termes.

Soit un député A qui utilise *justice* cinq fois et *ordre* deux fois et un député B qui utilise deux fois *justice* et quatre fois *ordre*.



— Figure 7 —

Pour l'ensemble des députés, nous obtenons une sorte de « nuage » de points. On peut construire mathématiquement une droite passant le plus possible au milieu de ce nuage, c'est-à-dire une droite telle que la distance des points du nuage à cette droite soit la plus faible possible; en fait on ne prend pas la distance, mais le carré de la distance; ce sera donc « la droite des moindres carrés » ou « axe factoriel »: cet axe passe par le « point moyen », c'est-à-dire le point dont les coordonnées correspondent à la moyenne des emplois des deux termes chez tous les députés.

Ici, de deux choses l'une, ou bien la forme du nuage est telle que ce premier axe factoriel, ou premier *facteur* résume bien le nuage de points, son « information », ou bien il est nécessaire d'« extraire » un deuxième facteur pour mieux résumer l'information restante. Dans la mesure où notre nuage n'a que deux dimensions dans notre exemple (deux termes *justice* et *ordre*), on ne peut extraire que deux facteurs, et il serait possible de retrouver les données initiales à partir de ces deux facteurs. La différence entre le premier nuage et le deuxième (celui obtenu après extraction des facteurs), c'est que la construction du deuxième interdit toute relation dite de « corrélation »: il y a « corrélation » entre deux séries quand l'une varie en fonction de l'autre (par exemple si les députés employant beaucoup *justice* emploient peu *ordre*, et inversement). Mathématiquement, on dira qu'il y a corrélation si la somme du produit des coordonnées de chaque point est non nulle, l'origine des deux axes étant le point moyen des deux séries.

Sur une espace à deux dimensions, une telle méthode ne présente pas grand intérêt: mais quand on a affaire à 50, 100, 200... mots, les choses seraient totalement irréprésentables. Le but, c'est de comparer systématiquement entre elles toutes les paires que forment un député et sa fréquence d'emploi de chaque terme: se ressemblent-elles? Dans quelle mesure? Varient-elles en sens contraire, etc.? En effet, de manière analogue, dans des espaces pluridimensionnels, on démontre l'existence d'êtres mathématiques appelés aussi « facteurs » qui prennent une valeur sur l'ensemble des députés aussi bien que sur l'ensemble des termes.

Pour ce faire, on extrait ces « facteurs », selon un ordre strict: le premier facteur extrait est celui qui résume la plus importante proportion d'information

contenue dans le nuage. D'après les données, on peut calculer le pourcentage d'information que chaque facteur devrait résumer s'il n'y avait aucune correspondance pertinente entre les données: on peut donc évaluer le degré de significativité des facteurs. Avec 50 facteurs, chacun, dans l'hypothèse nulle » (voir *supra*), résumerait 2% de l'information. Un facteur est une fonction mathématique qui permet d'assigner une valeur réelle à tous les éléments (chaque député et chaque terme): le premier facteur prend telle valeur pour chacun de ces éléments, le deuxième facteur telle autre, et ainsi de suite. Si on inscrit ces valeurs sur une suite d'axes (les facteurs extraits), avec une origine, on obtient une répartition significative des députés et des termes.

Signalons que l'ensemble des députés et l'ensemble des mots sont solidaires, la place des députés sur l'axe étant liée à des mots: ainsi deux termes proches sur l'axe sont employés par les mêmes députés souvent l'un avec l'autre. Mais on est souvent amené à représenter députés et termes séparément, ce qui ne doit pas donner l'impression que les députés sont indépendants des termes.

Nous ne pouvons donner en détail les procédures qui, en particulier, permettent de compenser les distorsions entre les fréquences absolues d'usage des termes. Il convient de retenir que l'analyse factorielle vise essentiellement à restituer graphiquement les données de départ dans leur complexité, et en rendant visibles les liaisons cohérentes qu'elles impliquent: l'interprétation se fonde alors sur une étude de ses correspondances.

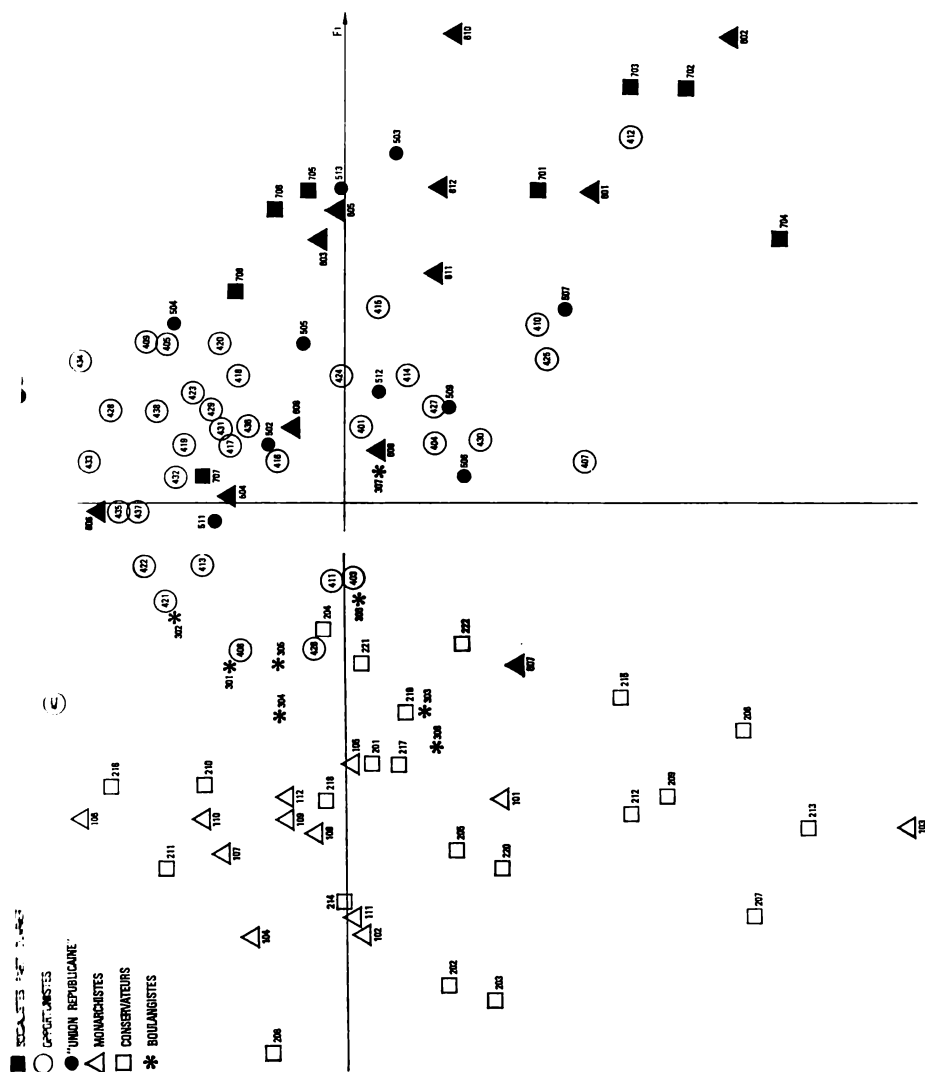
Le travail d'A. Prost a porté sur un corpus remarquable à bien des égards: il s'agit des professions de foi et engagements électoraux des candidats à la députation que le député Barodet avait demandé de rassembler et de publier en annexe au *Journal Officiel*, à partir de 1881: c'est là un corpus très homogène, offrant de grandes facilités pour une analyse comparative.

Sur les proclamations de 1881, l'analyse factorielle avait porté sur 53 mots choisis par l'auteur en raison de leur caractère significatif: pour ne pas encourir les critiques qu'un tel choix ne manque pas de susciter, A. Prost a changé ses données pour les élections de 1889: un échantillon de 113 députés a été défini (les 1/5 de la Chambre) en fonction de leur tendance politique et de la région qu'ils représentaient. En ce qui concerne les termes, ont été retenus ceux qui avaient une fréquence absolue supérieure à 10, soit 240 termes. L'auteur se refuse à séparer des termes qu'on jugerait *a priori* sans intérêt politique, car il considère « comme politique tout le vocabulaire utilisé dans des situations généralement reconnues comme politiques » (1) et se refuse donc à préjuger du résultat de l'étude.

Le premier facteur croisé avec le deuxième donne des résultats intéressants (voir tableau page suivante):

Le premier facteur (F_1) oppose nettement gauche/droite (il est négatif pour la droite et positif pour la gauche). Les exceptions ne sont

1. A. PROST, *Le vocabulaire des proclamations électorales de 1881, 1885 et 1889* (P.U.F.), p. 111.



—Figure 8 (1)—

I. A. PROST, *op. cit.*, pp. 114–115.

N.B. Les chiffres renvoient aux députés. Ce graphique doit être lu d'abord de gauche à droite (F_1) puis de bas en haut (F_2), sans mêler ces deux lectures pour ne pas mêler les deux facteurs.

qu'apparentes : ainsi le député radical 607 est à droite parce qu'il cherche à reprendre une circonscription aux bonapartistes. Ce graphique localise les boulangistes au centre-droit, à la charnière des conservateurs et des opportunistes. Le deuxième facteur a tendance à opposer les extrêmes au centre.

Il faut nécessairement compléter ce diagramme par l'étude de celui des mots (que nous ne reproduisons pas) ; on trouve, grâce au premier facteur, à droite, la dénonciation des *scandales*, *milliards*..., l'évocation des *honnêtes gens*, le lexique de la lutte scolaire (*enseignement*, *école*, *enfant*, *père*, *famille*), etc. En revanche, à gauche, on trouve *travailleur*, *ouvrier*, *démocratie*, *réforme*, *comité*, *radical*, *social*, etc. On s'aperçoit de polarisations difficilement prévisibles : *France*, *Nation*, *pays*, *peuple*, *patrie* sont à droite, de même que *paix-guerre-armée* ; à l'inverse, le vocabulaire juridique est plutôt à gauche (*Etat*, *loi*...). Nous n'entendons pas donner le détail des commentaires d'A. Prost : précisons qu'après avoir croisé F_1 et F_2 , il croise F_1 et F_3 , mais que ce dernier croisement pose d'énormes difficultés en raison de l'incohérence apparente des positions des députés et des termes. L'auteur est amené à formuler l'hypothèse selon laquelle le troisième facteur permettrait d'opposer révisionnisme et antirévisionnisme, mais s'aperçoit que la seule logique du graphique, c'est que les députés qui ne traitent pas de ce problème sont groupés en haut. C'est alors que l'on bute sur une difficulté, inhérente à l'approche statistique :

L'« analyse factorielle porte sur des textes, et non sur des positions [...]. Si nous avons seulement trois textes à analyser, l'un disant : *je suis partisan de la révision de la constitution*, le second : *je suis adversaire de la révision de la constitution* et le troisième ne soufflant mot du problème, l'analyse factorielle dirait, avec raison, que les deux premiers textes ont en commun *révision* et *constitution*, et qu'ils s'opposent ensemble au troisième » (1).

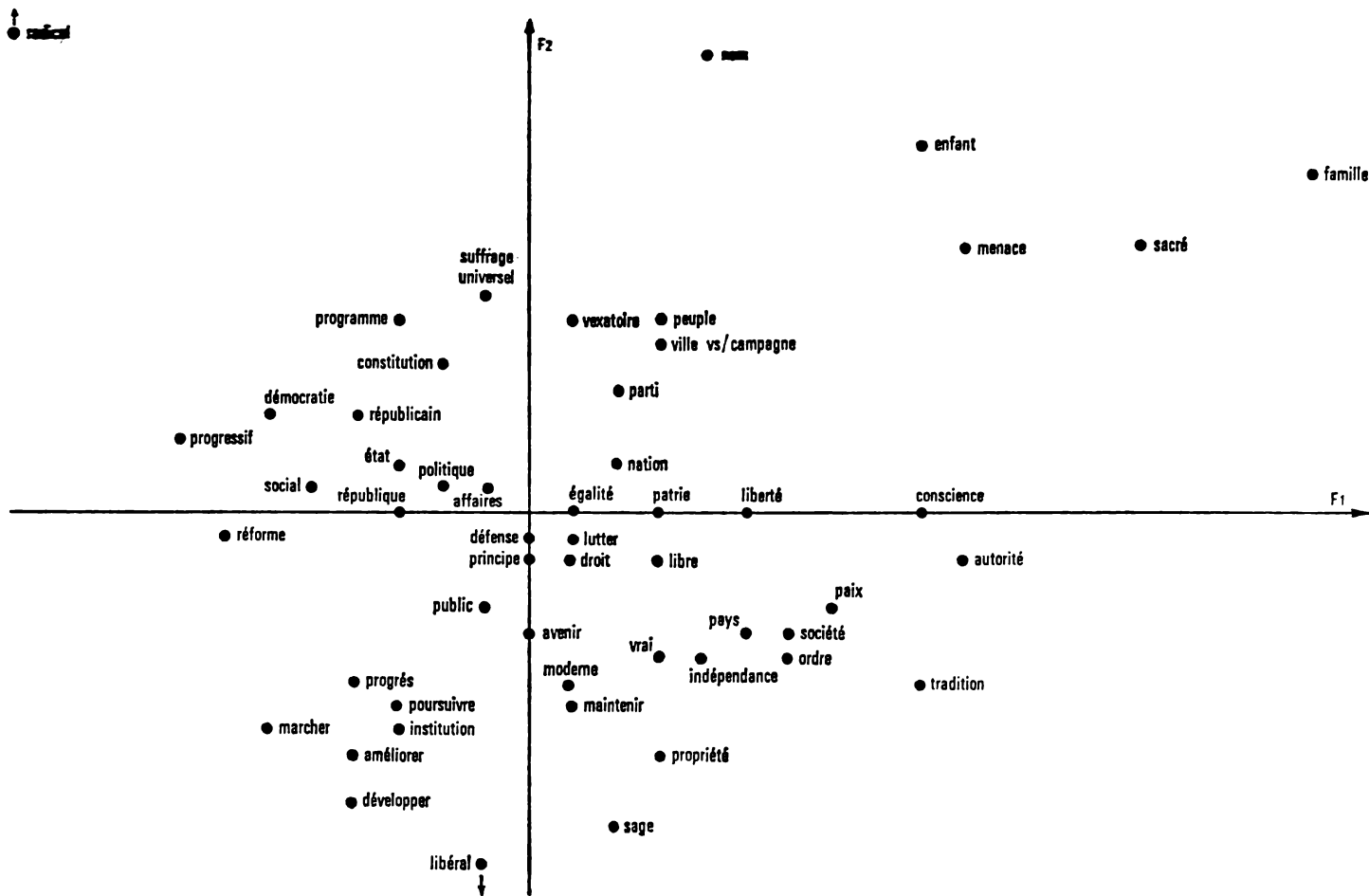
Une nouvelle hypothèse se fait jour : qu'ont en commun ceux qui ne parlent pas de révision ? Un refus des questions de politique, la présence du vocabulaire des affaires est un trait commun à certains républicains, à certains conservateurs et boulangistes. La conclusion qu'en tire l'historien, c'est que l'analyse factorielle ne donne pas des résultats « immédiatement parlants », mais n'est qu'« une sorte de microscope obligeant à une lecture plus rigoureuse des textes d'une part, et de l'autre contribuant à valider les interprétations que cette lecture suggère » (2).

A. Prost a finalement cherché à étudier l'évolution lexicale de 1881 à 1889 en mélangeant les députés de 1881 et 1889. Après quelques manipulations nécessaires, on obtient le graphique suivant, en croisant F_1 et F_2 pour termes et députés (*op. cit.*, p. 142) :

1. *Ibid.*, p. 129.

2. *Ibid.*, p. 133.

-Figure 9-



En ce qui concerne les députés, les droites de 1881 et 1889, les gauches de 1881 et 1889 se mêlent étroitement, au-delà des compétitions électorales différentes. Pour le vocabulaire, comme on le voit, on a deux pôles antagonistes (*radical, progressif, réforme, marche, démocratie, etc./ enfant, famille, sacré, autorité, etc.*). Tout un jeu de comparaisons de détail est maintenant possible: ainsi le mot *constitution*, marqué à gauche en 1881, a glissé au centre: il existe une couche de vocabulaire fluide qui évolue au fil des événements; pratiquement, seul le troisième facteur permet de marquer l'opposition entre 1881 et 1889. On peut essayer d'étudier la répartition de la masse des députés par rapport aux axes en 1881 et 1889: on constate ainsi qu'il y a des déplacements globaux sur la carte. Il est également possible d'étudier les glissements lexicaux des députés figurant dans les deux Assemblées.

Nous ne développerons pas les conclusions qu'une telle étude peut suggérer aux historiens (problèmes de périodisation, opposition structure/événement, etc.). Il faut peut-être se méfier de l'engouement qu'une approche aussi séduisante risque de susciter: elle rencontre les mêmes difficultés que n'importe quelle approche de statistique lexicale et ne peut y apporter de véritable amélioration théorique. Il est facile de noter que les préoccupations linguistiques de tels travaux sont extrêmement réduites (cela n'est nullement une déficience pour une recherche historique, mais ne doit pas faire illusion). On ne débouche jamais sur une quelconque structuration des discours, ce qui différencie une telle recherche de celles menées à Saint-Cloud par exemple. Les résultats remarquables ainsi obtenus doivent beaucoup au type de corpus choisi, comme le reconnaît A. Prost: « L'étude de Barodet était de loin la plus facile et la plus simple... Aucune autre situation politique ne nous fournit des données lexicales qui se prêtent aussi bien à l'analyse » (1). L'analyse du discours peut tirer grand profit de telles approches, si elle ne s'y tient pas et retourne au texte: il est impossible de se satisfaire d'un simple décompte de la surface qui ne prend pas en considération l'engendrement syntaxique. Enrichissement indéniable de l'appareil statistique, l'analyse factorielle des correspondances appliquée au lexique de discours en a tous les avantages, mais aussi toutes les limites.

1. *Op. cit.*, p. 158.

CRITIQUE DE LA LEXICOMÉTRIE

La lexicométrie se présente, par définition, comme un appareil formel rigoureux, qui, de ce fait, ne peut que séduire ou susciter la méfiance de ceux qui en attendent trop, ou la méconnaissance. Il existe un type de critiques à l'égard de la lexicométrie que l'on pourrait qualifier de « primaire », revenant à considérer la lexicométrie comme un pur comptage de mots. On notera d'abord que cette critique ne porte que sur la statistique hors contexte, mais surtout que ce type d'argumentation va souvent de pair avec le postulat implicite que le texte ne constitue que marginalement un objet de connaissance, et que son essence ultime est indicible, inapprochable par d'autres voies qu'intuitives. La pratique de l'outil statistique enseigne nécessairement qu'il s'agit d'une méthodologie éprouvée, fine, ou plutôt s'affinant perpétuellement au cours de l'analyse : loin d'être une méthode, un algorithme parfaitement infaillible, l'outil statistique suscite constamment l'initiative du chercheur, son esprit critique et lui permet de construire un édifice de modèles rigoureusement articulés les uns sur les autres et se contestant mutuellement jusqu'à ce qu'une hypothèse satisfaisante pour le discours soit élaborée ; comme l'écrivent M. Tournier *et alii* : « Rien de plus évident que l'insignifiance des fréquences relevées, que telle forme apparaisse tant ou tant de fois n'a « en soi » aucun intérêt. L'intérêt commence quand la fréquence devient relative, spécifique, quand elle se conjugue ou qu'elle contrevient à la répartition, quand elle mène au calcul d'une fréquence théorique », etc. (1).

Le deuxième type de critique va beaucoup plus loin et constitue une mise en cause radicale ; c'est ainsi que M. Pêcheux adresse à ce qu'il nomme le « décompte fréquentiel » deux reproches :

1) La statistique linguistique appartient à une problématique non linguistique, relevant d'un « champ théorique présaussurien », où le seul concept emprunté à la linguistique est « celui de la biunivocité du rapport Sa/Sé, ce qui autorise à noter la présence du même contenu de pensée à chaque fois que le même signe apparaît » (2) ; ainsi serait gommée la polysémie irréductible des lexèmes.

2) Ces décomptes « ne rendent pas compte de l'organisation du texte, des réseaux de relations entre ses éléments [...]. Certes on obtient bien une description aussi fine qu'on le désire, mais les effets de sens qui constituent le contenu du texte sont négligés » (3).

On notera tout d'abord que M. Pêcheux ne s'occupe ici que de la statistique hors contexte (ajoutant dans une note : « on peut remarquer

1. *Des tracts en Mai 1968*, p. 24.

2. *Analyse automatique du discours*, p. 3.

3. *Ibid.*, p. 4.

toutefois que la méthode d'analyse des co-occurrences permet de repérer un type particulier de relation entre les éléments » (1); certes, des précautions méthodologiques rigoureuses peuvent permettre de compenser en partie ces lacunes; n'oublions pas que l'analyse lexicométrique est résolument comparative et confronte donc des systèmes de modèles, et non des signes isolés. L'objection de M. Pêcheux n'en garde pas moins une pleine validité, dans la mesure où l'analyse lexicométrique est obligée d'annuler en quelque sorte de nombreux « effets de sens ». La mise en relation d'une étude en contexte, et d'une étude hors contexte peut toutefois être très féconde, les deux approches se corrigeant réciproquement.

Il est une fonction de l'outil statistique qu'il est difficile de lui refuser : aider à construire des hypothèses de travail, repérer des faits significatifs. De toute manière, il est absurde de disqualifier globalement l'approche statistique, surtout dans ses développements les plus récents : la lexicométrie ne se veut pas une approche exclusive et son grand intérêt est de constituer un ensemble de modèles cohérent, dont on peut discuter la validité avec précision, ensemble qui doit être confronté aux conclusions d'autres approches et ne peut jamais suffire à fonder à lui seul la pertinence de conclusions. Comme le dit M. Tournier, « elle n'est qu'un outil parmi l'ensemble des autres outils possibles en science humaine, dont l'intérêt et la pertinence commencent avec la convergence des résultats » (2).

Une autre série d'objections concerne ce que R. Robin appelle l'« isomorphisme entre groupes socio-politiques et lexique. Chaque groupe politique serait-il repérable à l'emploi spécifique qu'il ferait de certains mots? » (3); ce qui est dit des groupes politiques est valable pour tous les émetteurs : le vocabulaire serait-il une sorte d'étiquette placée sur chaque type de producteur de discours? J.-B. Marcellesi, après A. Prost, fait remarquer qu'« on a constaté que dans des circonscriptions de droite, un candidat de gauche employait des mots utilisés généralement par des candidats de droite [...]; le candidat est capable de tenir des discours différents » (4). Ce serait faire bon marché de l'idéologie que de faire coïncider naïvement ce que sont les locuteurs et ce qu'ils disent d'eux-mêmes; nous n'insisterons pas sur ce problème, qui suffit par lui-même à nier la possibilité d'un usage « sauvage » de la statistique. Il est essentiel qu'une réflexion théorique très fine précède tout usage de l'outil statistique.

En un sens, il est beaucoup plus grave de constater qu'un texte est loin d'être parfaitement homogène : il arrive fréquemment que soit mis

1. *Ibidem*.

2. *Répétitivité et réseau lexicométrique...*, p. 16.

3. *Op. cit.*, p. 38.

4. *Langages* 23, p. 55.

en scène le discours d'un adversaire, que le locuteur mêle diverses sources d'énonciation, ou qu'il reprenne sur le mode de la négation le discours opposé; dans ce cas, note J.-B. Marcellesi, «on assiste d'une manière curieuse à une véritable inversion des fréquences attendues... l'une des règles du discours polémique est qu'on y dit ce que sont ou ne sont pas les autres, et non ce qu'on est soi-même... La conséquence méthodologique est la suivante: il est difficile de prendre en considération l'occurrence d'une unité sans étudier le contexte» (1). On peut souhaiter qu'il existe des programmes suffisamment fins pour rendre compte de ces registres de discours, mais il est bon de faire remarquer qu'outre la négation pure et simple des énoncés d'autrui, il y a un autre moyen, beaucoup plus difficile à repérer, de nier, c'est le silence, la lacune (le laboratoire de l'ENS de Saint-Cloud se heurte à beaucoup de difficultés pour cerner, à la lumière des co-occurrences, les tabous lexicaux des divers locuteurs). L'absence porte sens comme la présence, mais il faut une table de comparaison pour la faire apparaître.

En conclusion, on peut dire que la statistique est un outil aussi efficace que dangereux à manipuler. La limitation actuelle de la statistique lexicale à la surface formelle du discours n'est pas fondée en droit: c'est ainsi que M. Pêcheux envisage d'utiliser l'instrument statistique *à l'intérieur d'une méthodologie qui destructure la surface* (voir *infra* II^e partie); plusieurs améliorations sont donc possibles: affinement de la théorie des co-occurrences, de manière à construire des réseaux rendant mieux compte de l'engendrement des discours, prise de conscience plus grande de la non-homogénéité d'un texte. En fait l'intervention de la lexicométrie au sein de méthodologies opérant un traitement de la surface et faisant intervenir la syntaxe ainsi que des hypothèses d'ordre sémantique sur le corpus, constitue un prolongement inéluctable de ces recherches. Le traitement exhaustif de la surface donne des résultats intéressants et présente des avantages méthodologiques, mais il n'est qu'une des approches lexicométriques possibles, et la plus élémentaire. La mise en relation par des moyens statistiques, du lexique, de la syntaxe et même de phénomènes d'énonciation est parfaitement envisageable; cela est évidemment lié aux progrès de la théorie linguistique. De toute façon, l'ère des «décomptes fréquentiels» est une ère révolue pour la lexicométrie. Il faut aussi souhaiter une articulation plus systématique des approches quantitatives et non quantitatives, qui sont encore trop disjointes, pour leur malheur respectif.

1. *Langages* 23, p. 46.

2. LEXICOLOGIE NON QUANTITATIVE

La lexicométrie nous a déjà introduits à un certain nombre de réflexions sur la sémantique discursive; toutefois, même si la lexicométrie opère sur les contextes, elle n'en travaille pas moins au seul niveau superficiel, et maints effets de sens lui échappent. Elle exige une confrontation avec d'autres pratiques lexicologiques.

Opérer une analyse lexicologique « en langue » est une tâche différente de celle qui consiste à étudier les lexèmes d'un discours, d'un corpus de discours définis. Si la sémantique « discursive » partage bien des difficultés rencontrées aussi bien par la sémantique de la langue, elle offre pourtant des facilités beaucoup plus grandes. On sait que le domaine de la sémantique a résisté, et continue de résister, aux tentatives de structuration rigide; le structuralisme linguistique s'est essentiellement fondé sur la phonologie et la morphologie et a cherché à retrouver dans le lexique les mêmes possibilités; cependant la complexité, l'enchevêtrement, la fluidité des structurations lexicales ont découragé bien des chercheurs.

La conséquence en est bien connue: les sémanticiens structuralistes se sont attachés avec prédilection à certaines parties du lexique qui présentaient de grandes facilités pour une éventuelle structuration, étant déjà pré-structurés: gamme de couleurs, termes de parenté, grades militaires, taxinomies populaires, etc.

LA NOTION DE VALEUR ET CELLE D'EMPLOI

Le noyau de la sémantique structurale se situe autour de la notion de *valeur* chez Saussure, qui conduit à renoncer à identifier le sens d'un mot avec ce qu'il signifie. Saussure nomme « signification » la relation unissant le signifiant et le signifié d'un signe et pose que la *valeur* domine la signification; autrement dit, lorsqu'on étudie des signifiés, on ne rencontre pas des « idées » données à l'avance, indépendantes des systèmes dans lesquels ils ont place. Les signifiés de la langue se délimitent les uns les autres, sont à considérer comme un système de différences. La notion de *valeur* permet donc de définir le « sens » d'un mot par la place qu'il occupe dans le système de relations syntagmatiques et paradigmatiques qu'il entretient avec d'autres mots du vocabulaire, l'essentiel étant d'éviter de croire qu'il existe des propriétés sémantiques associées aux mots en dehors du système lexical de la langue. Si l'on considère par exemple le « champ sémantique » que constituent l'ensemble des verbes de crainte en français (*craindre, redouter, avoir peur...*), dans la mesure où, à l'intérieur d'une même langue, « tous les mots qui expriment des idées

voisines se limitent réciproquement [...], si *redouter* n'existait pas, tout son contenu irait à ses concurrents » (1).

La notion d'*emploi*, de même, mais sous une forme essentiellement polémique, a permis de détourner la sémantique de sa préoccupation traditionnelle qui consistait à définir le sens en termes de signification; le philosophe L. Wittgenstein a prêté son nom à la conception qui identifie le sens d'un mot à son utilisation: « Ne cherchez pas le sens d'un mot, cherchez quel emploi on en fait » est resté une boutade fameuse, reprise ailleurs de manière plus nuancée: « On peut, pour une large classe de cas d'utilisation du mot sens — même s'il ne s'agit pas de tous les cas — expliquer ce mot ainsi: *le sens d'un mot, c'est son utilisation dans la langue* » (2). Cette perspective s'est révélée extrêmement féconde pour l'analyse sémantique car elle a renversé la problématique habituelle et permis d'étudier le fonctionnement effectif des unités lexicales; malheureusement, elle a posé également des problèmes: aussi a-t-on pu écrire que si « le sens est la régularité que l'on trouve dans les emplois d'un signe... cette régularité est elle-même un phénomène qui doit être expliqué [...] » (3).

Le troisième concept essentiel de la sémantique structurale est celui de *champ sémantique*, conséquence directe du concept de « valeur », très contesté sous la forme caricaturale qu'il a parfois pu prendre, mais qui s'est révélé fécond: l'idée de sémanticiens allemands comme J. Trier (4) en particulier était que les concepts recouvrent le réel, le découpent comme une sorte de gigantesque puzzle, sans aucun vide, si bien qu'un quelconque déplacement d'un des éléments provoque une restructuration de tout le système. Malheureusement, ce type d'études tourne court quand on sort de certains domaines sémantiques privilégiés (et encore!): des lacunes apparaissent, des chevauchements; en outre, il faut tenir compte des niveaux de langue, de la fréquence d'usage, etc.

A vrai dire, la notion de « champ sémantique » n'est pas sans ambiguïté: les champs sémantiques sont le plus souvent des « champs conceptuels », destinés à retrouver les schémas conceptuels d'une société à travers sa langue; ainsi, on part d'une idée *a priori* (le lexique de l'habitation, le lexique de la parenté, etc.), sans se préoccuper directement du fonctionnement effectif des structures linguistiques (polysémie, homo-

1. C.L.G., p. 160.

2. *Philosophische Untersuchungen*, §43.

3. L. Antal, cité par H. E. BREKLE (*Sémantique*), p. 48.

4. TRIER s'est fait connaître en 1931 par une mise en œuvre du concept de « champ sémantique » sur l'évolution du vocabulaire de l'entendement en allemand: chaque fois qu'apparaît un mot nouveau, l'ensemble du système est restructuré: « ce qu'est l'image de l'homme, le mot isolé ne peut pas le dire; seuls le peuvent, dans leur coexistence structurée, les mots qui tous ensemble constituent la langue dans le secteur de la connaissance » (*Über die Erforschung des menschenkundlichen Wortschatzes*).

nymie, suffixation, locutions, possibilités syntaxiques, etc.). Même si, en fait, « champ sémantique conceptuel » et « champ sémantique linguistique » interfèrent constamment dans les analyses concrètes, les deux perspectives sont à distinguer nettement. Il y a donc, schématiquement, deux types de champs sémantiques dans la pratique linguistique habituelle, si l'on définit ces champs de manière très générale, comme les relations sémantiques entre plusieurs termes définissant un domaine circonscriptible du lexique : on peut soit se donner au départ un groupe d'unités découpant un domaine homogène du référent (champ conceptuel), soit partir d'une seule unité polysémique, ou de plusieurs, regroupées selon un critère purement linguistique (affixes, étymologie communs, etc.), on parle alors de *champ linguistique*. Dans le deuxième cas, on déploie par exemple la multiplicité des usages, des possibilités syntaxiques d'une unité (s'il s'agit d'étudier une forme lexicale polysémique), pour lui assigner un espace de fonctionnement. Les deux aspects sont évidemment complémentaires. En règle générale, on peut dire qu'un « champ sémantique conceptuel » peut se définir par les traits suivants :

- a) Les termes mis en relation entrent dans un même paradigme et relèvent de la même catégorie syntaxique ;
- b) Ces termes ont un « point commun » sémantique, autrement dit sont en intersection sémantique ;
- c) Se définissent les uns par rapport aux autres, forment un domaine circonscriptible où chacun tire sa « valeur » de sa délimitation par les autres éléments du microsystème.

Il est bien évident que beaucoup d'éléments peuvent être ainsi intégrés dans un microsystème : un choix s'impose le plus souvent si on est strict sur la condition c) ; en fait, un discours restreint considérablement les possibilités de la langue, et les microsystèmes qu'on dégagera comporteront nécessairement des unités fortement corrélées sémantiquement. Car à un niveau beaucoup plus modeste que celui de l'analyse « en langue », l'analyse du discours peut construire des microsystèmes à partir d'une étude des relations structurales entre plusieurs éléments convenablement choisis dans un corpus. Malheureusement, pour structurer de manière satisfaisante de tels « champs », des hypothèses sur le fonctionnement « en langue » des unités de ces champs interviennent toujours, plus ou moins explicitement : le problème n'est que déplacé, et non totalement résolu.

Si ces notions essentielles posent donc de graves problèmes dans le cadre de l'étude de la langue, la lexicologie appliquée à l'étude du discours peut cependant se fonder sur elles de manière moins hasardeuse.

En effet, chercher à dégager le fonctionnement du mot *Bonheur* dans tel discours, ce n'est pas autre chose qu'étudier ses relations syntagmatiques et paradigmatiques avec d'autres unités linguistiques dans les

strictes limites du discours considéré: la notion d'« emploi » devient alors plus opératoire, puisque opérant sur un domaine fini. Cependant, comme nous l'avons dit, il n'est pas question pour autant de clore sur lui-même le discours étudié, sans référer ses unités lexicales à leur fonctionnement dans la langue et dans tels ou tels autres discours (intertexte), dont la prise en considération se révèle indispensable.

UN CONCEPT UTILE: LA CONNOTATION

Encore faudrait-il préciser le statut lexical des unités d'un discours: la notion de « connotation » doit nous y aider, en permettant de mieux penser les relations entre langue et discours.

Nous ne nous occuperons pas du sens courant de *connotation*: cette notion définie dès les débuts de la linguistique structurale a été extrêmement vulgarisée dans toutes les sciences humaines et a longtemps servi de « fourre-tout » pour la sémantique; cela explique la méfiance qu'on a maintenant à l'égard des « connotations », censées nommer la difficulté pour mieux l'occulter.

Très schématiquement, le couple dénotation/connotation permet habituellement d'opposer signification essentielle/significations accessoires, secondes, la dénotation étant pensée comme un état « neutre » de la langue. Par exemple, on dira que *gueule* a le sens en dénotation de « figure », mais possède en plus des connotations vulgaires, grossières, etc. (1). De tels phénomènes sont parfaitement indéniables, mais il ne suffit pas de le constater ou de le décrire de manière informelle dans un discours, encore faut-il montrer comment ces « connotations » s'intègrent au texte, sont un des éléments qui convergent en vue d'une explication. Autrement dit, il ne faut pas en faire un halo facultatif qui entourerait certains mots, mais des éléments signifiants dans une structure explicative cohérente. Ce que la sémantique strictement contemporaine reproche à juste titre à la notion de connotation, c'est de rester liée au mot, au lieu de s'intégrer dans les différentes théories en voie de constitution dont cette notion relève: théorie des niveaux de langue, analyse du discours, énonciation, etc.

La connotation, telle qu'elle se trouve définie dans les *Prolégomènes à une théorie du langage* de Louis Hjelmslev, (chap. 22), pose de délicats problèmes d'interprétation; le linguiste danois définit un *langage* comme une fonction reliant un *plan d'expression* (le signifiant) et un *plan de contenu* (le signifié), et une *sémiotique dénotative* (langage de dénotation) comme « une sémiotique dont aucun des plans n'est une sémiotique »;

1. C'est d'ailleurs une décision théorique importante que d'intégrer ou non ces connotations dans la définition « sémique » (voir *infra*) des lexèmes: en cas d'intégration pure et simple, la notion de connotation disparaît, ou plutôt perd son statut équivoque.

c'est ainsi que, dans la langue naturelle, signifiant et signifié sont parfaitement indissociables. Or il existe un type de sémiotique dit *sémiotique connotative* qui a pour particularité de constituer un langage dont le plan d'expression est déjà une sémiotique, à savoir une langue naturelle : il n'y a plus dès lors « connotations », mais « langage de connotation » (1). Il faut dire que le texte de Hjelmslev est loin d'être clair et que sa perspective semble viser à accorder un statut aux valeurs sociolinguistiques qui accompagnent inéluctablement tout énoncé. Cependant, du strict point de vue du discours (et non de la langue), cette conceptualisation nous permettra de dire que le discours n'est pas à considérer comme un objet parfaitement homogène, qu'il est à la fois soumis aux règles de la langue naturelle, et à celles d'un système autre qui lui est spécifique. On ne peut donc pas dire que le discours crée des mots au sens nouveau, une nouvelle langue, ce qui serait évidemment absurde, mais qu'il utilise la langue en fonction de ses visées propres : le discours tisse donc des réseaux originaux à travers les virtualités de la langue.

Surgit une difficulté, liée directement à l'absence d'une typologie fine des discours : les modalités de cette imbrication de deux systèmes distincts l'un dans l'autre sont extrêmement différentes selon qu'il s'agit de discours qui se construisent à travers un jeu de contraintes qui les rangerait presque parmi les textes « littéraires », ou de discours dont la structuration est très diffuse et se rapproche de la langue « usuelle » (avec toutes les réserves qu'on peut faire sur ce caractère « usuel », que nous n'assimilons pas à « neutre », objectif...).

Le signifié apparaît alors comme le résultat d'un *travail* sur la langue ; de ce point de vue, on pourrait retrouver dans toute structure discursive « l'invention de réseaux connotatifs originaux, qui peuvent bien relier les uns aux autres des mots banals, mais qui donnent à l'œuvre ces sur-significations dont elle tire sa pertinence » ; autrement dit, « les éléments et les relations qui constituent le vocabulaire de l'œuvre ne sont pas homologues à ceux qui constituent le vocabulaire général ; ils dessinent une structure originale » (2). La connotation serait le résultat du travail de « sélection » qu'opérerait le processus discursif dans le jeu des virtualités de la « langue », elle apparaîtrait donc comme « corrélation immanente au texte », « sens qui ne sont ni dans le dictionnaire ni dans la grammaire de la langue dont est écrit un texte », selon les termes de

1. Une tentative d'application systématique du concept de « langage de connotation » à des textes littéraires a été réalisée par M. ARRIVÉ dans *Les Langages de Jarry* (Klincksieck, 1972) ; un élargissement important de l'usage de ce concept fait l'objet d'un article de 1973, « Pour une théorie des textes poly-isotopiques », où est développée la notion d'isotopie connotée ». (*Langages* 31, pp. 53, sq.)

2. H. MITTERAND, *Le vocabulaire du visage dans « Thérèse Raquin »*. Colloque de Cluny I ; « Linguistique et littérature », p. 21.

R. Barthes (1). Encore ne faut-il pas avoir une vision statique et simpliste des relations entre langue et discours : en réalité, il y a de multiples médiations entre la langue et tel discours, interaction de l'un et de l'autre et souvent, dans la polémique, combat pour les signes avec, en particulier, création de signes nouveaux, ou de sens nouveaux qui peuvent s'établir dans la langue, ou dans tel type de discours.

Considérons par exemple le cas d'une campagne électorale; B. Gardin (3), d'un point de vue lexicologique, la compare à l'établissement d'un dictionnaire. Il existe au départ un vocabulaire politique commun (*démocratie, justice...*) que tous les partis sont obligés d'employer; ils essaient néanmoins d'accorder à ces mots une signification spécifique, tout en déniaient à leurs adversaires le droit d'utiliser ces lexèmes. En outre si l'un des partis veut se constituer un lexique qui lui soit propre, il s'agira pour lui de montrer que ces mots ne correspondent en fait pas au signifié que l'adversaire prétend leur associer. Finalement, chacun cherche à imposer ses propres signes, à les installer en langue. Il y a une véritable bataille pour les signes; chaque groupe élabore, au fil de la polémique, deux dictionnaires: celui de l'adversaire, qui doit disparaître, et le sien propre, qu'il espère faire devenir le dictionnaire de la langue. Il faut rendre acceptables par tous ses propres signes, et inacceptables ceux de l'adversaire. On peut ainsi étudier comment un syntagme, néologique au départ (« le programme commun », « la nouvelle société », « le changement sans le risque », etc.), s'installe dans le vocabulaire politique, explicité chez les uns, rejeté chez les autres (« le programme dit commun », « Ce changement sans le risque qui n'est que l'immobilisme »...); l'usage des guillemets en particulier, permet de rejeter, de maintenir à distance (à ce sujet, voir III^e partie).

UNE PLURALITÉ DE CODES

Soit le cas d'un lexème figurant dans un ouvrage de controverse janséniste du XVII^e siècle (nous prenons ici un exemple particulièrement riche, pour ne pas dire caricatural, afin de mieux éclairer notre propos). Supposons qu'un chercheur juge que ce terme est capital dans l'économie du discours et veuille étudier son « sens ». Il mettra à profit l'aphorisme de Wittgenstein, et à l'aide de diverses procédures, construira un réseau structuré des relations qu'entretient ce lexème avec d'autres lexèmes du texte, réseau qui lui restituera une sorte d'espace de fonctionnement sémantique de ce lexème dans le discours. Va-t-il recourir à la « langue » (par le biais en particulier d'un dictionnaire de la « langue du XVII^e siècle ») pour étudier ce réseau? Les choses sont singulièrement plus complexes,

1. S/Z (Seuil) 1970, p. 15.

2. *Langages* 36, p. 71.

car ce lexème n'est pas un élément neutre, purement informatif dans une langue conçue comme un vaste système de « valeurs » : ce lexème appartient au vocabulaire théologique, et constitue donc déjà un usage particulier de la langue. A ce titre, il entre dans un certain nombre de micro-systèmes sémantiques codés dans le discours théologique : étudier le « sens » de ce lexème, c'est l'étudier en relation avec cette « langue » plus restreinte qui l'a déjà préstructuré, dans laquelle il fonctionne. Une nouvelle difficulté surgit alors : ce n'est pas le vocabulaire théologique contemporain « en soi » qui est concerné, mais aussi ce « sous-langage » que constitue la querelle théologique entre jansénistes et molinistes. Cette controverse a dessiné de nouveaux réseaux à travers le langage théologique en usage. Ce n'est pas tout : pour étudier l'usage de ce lexème, il faut considérer ce à quoi il s'oppose ; ne croyons pas naïvement que chaque discours (janséniste et moliniste) dessine à travers les réseaux du discours théologique des réseaux qui lui sont propres et que, dans un deuxième temps, ces deux discours pleins s'affrontent. En réalité, ces deux discours ont construit leurs catégories l'un en regard de l'autre, ils n'ont pas « choisi » leurs lexèmes dans le stock indifférent des possibles de la langue et du langage théologique, mais dans un espace de délimitation réciproque très serré, où il fallait en même temps maintenir la cohérence avec la « langue », le discours théologique, le discours janséniste (ou moliniste, selon le cas).

Une alternative doit alors être prise en considération ; rien ne prouve que le lexème ainsi utilisé répète purement et simplement les contraintes que lui imposent ces diverses « structurations antérieures » : il peut y avoir du « nouveau » (affaiblissement d'une opposition, constitution de nouvelles relations avec d'autres termes, etc.) ; il faudrait ainsi pouvoir apprécier si le sens du lexème est reconduit avec des variantes, ou si un sens « nouveau » est produit, de manière à ne pas investir ce lexème dans un système de relations, dont en fait il se démarquerait.

Toutes ces remarques sont très allusives, mais ne visent qu'à faire prendre conscience des difficultés considérables auxquelles on se heurte dès lors qu'on veut définir le domaine de validité des conclusions qu'on peut tirer d'une étude de ce genre. Un lexème n'est pas une unité pleine, mais le résultat d'un travail et le point de rencontre entre une pluralité de processus de structurations. Un discours ne prélève pas ses éléments dans un espace neutre de possibles sémantiques, mais occupe une position contradictoire dans un champ de discours.

Concrétisons ce que nous venons d'esquisser, à l'aide d'un exemple fictif et beaucoup trop artificiel (on n'étudie d'ailleurs pas des unités isolées) :

Supposons que nous rencontrions dans le discours janséniste un certain nombre d'occurrences du lexème *pluie* pour désigner l'action de la grâce divine et supposons (chose fort improbable) que, pour diverses

raisons, on soit amené à faire de cette métaphorisation un élément essentiel de l'analyse. On recourt alors implicitement à une sorte de grille de questions, dont nous allons pousser un peu les implications.

a) Le lexème *pluie* possède en langue un ensemble de virtualités sémiques (1) diverses qui sont exploitables par un discours dans des directions très différentes: le lexème *pluie* peut être utilisé essentiellement en raison du sème /abondance/ (cf. *une pluie de cadeaux*) ou encore du sème /verticalité/ (la pluie assimilée par exemple à des barreaux de prison...) ou du sème /liquidité/, etc. Autrement dit, la présence de ce lexème ne peut être que le fait d'un discours qui n'exploite qu'une partie de ses possibilités, reléguant dans l'ombre les autres.

b) Le discours théologique inscrit son écriture dans celle de la Bible et y puise ainsi un abondant répertoire métaphorique: *la pluie qui arrose les cèdres* par exemple, est un syntagme figé très maniable, que les écrits théologiques (de tous types) exploitent très souvent pour signifier l'action de Dieu sur l'univers créé; il s'agit d'un matériau discursif déjà signifiant, codé dans la Bible et qui impose donc un sens. Cela ne veut pas dire cependant que le sens fourni par la Bible fasse disparaître complètement le sémantisme linguistique de *pluie*: bien au contraire, il peut arriver que le discours détourne de son sens habituel un cliché et fasse passer au premier plan les possibilités ouvertes par la langue. De toute manière, il est d'aussi mauvaise politique d'ignorer l'intertexte théologique que de la privilégier au détriment de la langue. En insérant des éléments signifiants pris à la Bible dans son texte, le texte fait coup double et même triple:

1) il manifeste son appartenance au discours théologique, livre les signes de sa conformité à la Parole divine;

2) il bénéficie de l'impact sur le lecteur d'un cliché éprouvé, puisqu'il manipule une unité signifiante déjà efficiente dans la culture;

3) il intègre à son texte un lexème porteur, en langue, d'une charge sémantique exploitable.

c) A l'intérieur de cet immense intertexte que constitue le discours théologique, la controverse janséniste définit un domaine caractéristique, centré autour de la problématique de la grâce divine; ce nouvel intertexte a ses lois propres: on se rend ainsi compte que l'assimilation de l'action bénéfique de Dieu à la pluie est un stéréotype très redondant à l'époque. (Il conviendrait en outre de savoir s'il est redondant dans les discours jansénistes ou molinistes...).

d) Considérons maintenant le texte concret dans lequel fonctionne une telle métaphore:

1. Pour l'explication de ce terme, voir *infra*.

1) Il se peut que la structuration sémantique de ce texte soit en contradiction avec l'exploitation qui est faite de ce cliché: Est-ce une concession? Un discours rapporté? Une manœuvre destinée à conquérir un certain public?

2) Le poids de l'intertexte polémique dans lequel se situe cet ouvrage a son importance: il existe des tabous, des clichés propres au discours adverse qu'il convient d'éviter...

3) Mais surtout, le contexte linguistique immédiat a son importance: les contraintes dont nous venons de considérer l'importance peuvent se trouver totalement neutralisées par l'engendrement du contexte.

4) On ne peut ignorer les contraintes liées au type de discours: selon qu'il s'agit d'aphorismes, de mémoires autobiographiques, d'une lettre ouverte, etc., un certain nombre d'options globales sont prises pour le vocabulaire. Comme l'écrit très justement J. Dubois, « Toute analyse d'énoncé, dont dépend l'étude lexicale, implique qu'au préalable soit définie une typologie des discours. Car le type de discours dans lequel s'insère l'énoncé détermine les règles rhétoriques qui conditionnent les formes du vocabulaire. Il s'agit là d'une rhétorique implicite, qui définit à un certain niveau l'homogénéité du texte, et non d'une rhétorique savante et consciemment mise en œuvre. »

e) Ce problème de typologies est étroitement lié à celui de la situation de communication (elle-même impliquée à tous les niveaux que nous avons dégagés): quel est le statut discursif que se donne l'auteur, sa figure dans le texte? Est-ce un théologien s'adressant à d'autres théologiens? Un théologien s'adressant à des non-théologiens? Un non-théologien s'adressant à des non-théologiens? etc. Quelle culture l'auteur suppose-t-il chez le récepteur? Cela conditionne l'intertexte (1) que le discours va définir (emprunts à un lexique spécialisé, etc.), mais également la lecture. Le théologien a un vocabulaire technique: qu'en reste-t-il dans la « vulgarisation »? Dans le cas d'une vulgarisation, le discours est obligé de se fonder sur la langue usuelle pour y intégrer un lexique technique, si bien qu'il naît une sorte de tension entre les deux lexiques. Inversement, un spécialiste s'adressant à des spécialistes ne se fondera que très peu sur la langue et beaucoup sur l'intertexte.

Ceci vise seulement à mettre en cause l'idée, spontanée, selon laquelle il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour connaître le sens d'un mot. Il faut tirer les conséquences du fait que la surface d'un discours est l'aboutissement d'une production, le résultat d'une interaction entre un certain nombre de filtres, de contraintes. Les mots ne sont pas innocents et leur présence dans tel discours ne provient pas d'un choix libre réalisé dans une masse de possibles indifférents. Le nombre d'instances qu'il faut

1. Rappelons que l'« intertextualité » se définit comme l'ensemble des relations avec d'autres textes qui se manifestent à l'intérieur d'un texte.

prendre en considération pour l'analyse d'un discours est plus ou moins grand selon le type de discours concerné : dans des discours aussi particuliers que le discours philosophique ou le discours théologique, le poids de l'intertexte est évidemment considérable.

L'exemple que nous avons détaillé était particulièrement complexe ; la structuration des discours est souvent plus simple ; pourtant nous n'avons même pas fait intervenir tous les éléments à prendre en considération. C'est ainsi que nous avons trop schématiquement considéré le discours théologique comme un bloc homogène, trop simplement considéré la « langue usuelle » comme une donnée évidente (alors qu'elle renvoie en fait à plusieurs types de langue usuelle, à plusieurs niveaux de langue, etc.) ; nous avons négligé les relations entre le discours considéré et les régions diverses de son intertexte, etc.

Toutes ces considérations se meuvent dans un espace de textes idéal : comment articuler l'événement, la nouveauté sur cet espace clos ? Il faut chaque fois être conscient de la synchronie dans laquelle on raisonne : ne met-on pas en relation des discours qui relèvent de régimes discursifs différents ? Quels événements historiques peuvent motiver la prise en considération de cassures, de discours nouveaux ? Ces questions, parmi une foule d'autres, sont un leitmotiv de la réflexion contemporaine. L'analyse du discours est malheureusement impuissante à y répondre par ses seules forces : en l'absence d'une théorie de l'articulation du discursif sur le non-discursif, elle en est réduite à un empirisme, qui, pour être lucide, ne donne jamais entière satisfaction.

LES PROCÉDURES

Il n'existe manifestement pas de cadre méthodologique totalement rigoureux et universellement reconnu pour tenter une approche du sens des unités lexicales d'un discours ; tout ce que l'on peut affirmer, c'est que toute approche de ce type est fondamentalement une analyse distributionnelle. Les reproches qu'on peut adresser à l'analyse distributionnelle en matière de lexicologie de la langue sont atténués au niveau du discours : le caractère fini, redondant de la structuration d'un discours, impose des contraintes fortes qui donnent une grande efficacité à la méthode distributionnelle. L'hypothèse implicite est évidemment celle-ci : la répartition des co-occurrences dans un discours n'obéit pas au hasard mais permet d'induire un modèle du discours.

La *méthode harrisienne au sens large* (que nous décrivons dans la deuxième partie de cet ouvrage) constitue le modèle des approches distributionnelles en lexicologie appliquée à l'analyse d'énoncés, mais il est bien évident que rien n'oblige à s'en tenir à ce strict cadre (l'approche statistique, par exemple, fournit déjà une représentation des co-occurrences de certains lexèmes, choisis à partir d'une hypothèse explicite, liée à la connaissance des conditions de production du discours).

Quelles relations permettent-elles de structurer les réseaux qu'amène à dégager l'analyse distributionnelle? Ces relations restent en nombre limité, en particulier dans un discours fini. Dans ce domaine, l'étude exemplaire demeure celle de J. Dubois sur *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872* (1), mais qui ne constitue pas une analyse du discours et n'obéit donc pas aux mêmes impératifs. Dans ce travail, J. Dubois définit quelques concepts intéressants :

1) Les oppositions :

— *antonymie* :

Les antonymes vont par couples complémentaires, et chaque discours a pour propriété de constituer des paires originales d'antonymes, qu'une analyse contrastive doit mettre en valeur ; il peut se faire qu'un terme soit l'antonyme d'un paradigme de termes, alors que le même dans un autre discours n'aura pas d'antonyme du tout, ou d'autres. [Il ne faudrait pas confondre l'antonymie et la « complémentarité » ; il y a « complémentarité » pour une paire d'unités donnée, quand affirmer l'un est nier l'autre (*Jean est marié/Jean n'est pas célibataire*), alors que pour les vrais antonymes ce n'est pas possible : *Jean n'est pas beau* \neq *Jean est laid*. De même, on ne doit pas considérer comme « antonymes » des relations de « réciprocité » (*acheter/vendre, mari/femme, etc.*)]

— *constellations autour d'un terme (liaisons négatives)* :

Il ne s'agit pas d'antonymie stricte mais de paradigmes d'oppositions spécifiques du discours ; la différence n'est pas toujours aisément perceptible, et c'est à l'étude des contextes d'opérer ces différenciations. Ainsi J. Dubois donne-t-il pour exemple de couple antonyme :

Révolution/Réaction, et pour « constellation » : *Révolution/Réformes*, mais
/ *Aristocrate*
/ *Ordre*

un discours peut fort bien élever *Réformes* au rang d'antonyme strict, ou encore *Aristocrate* ; il n'y a pas de mesure imposée *a priori* au texte. On peut considérer que, dans bien des cas, les termes faisant partie de la constellation d'oppositions constituent des *hyponymes* de l'antonyme ; l'hyponyme est l'équivalent en linguistique de l'« inclusion » ensembliste : ainsi *tulipe* constitue un hyponyme de *fleur* (dite alors *hyperonyme*). Il est bien évident qu'on doit, dans la mesure du possible, chercher à préciser davantage, quand c'est possible, cette notion de « constellation » qui ne peut jamais être qu'un pis-aller.

1. Larousse, 1962.

2) Les identités:

Il s'agit cette fois d'un travail sur la « synonymie »; chaque discours institue des paradigmes de « substituts sémantiques », de « variantes combinatoires » qui lui sont propres. Ce sont des termes qui lui sont substituables dans des contextes déterminés. Encore faut-il structurer ces possibilités de substitution: la fréquence dans le texte peut intervenir, mais aussi l'étude de qualifications et le caractère plus ou moins stéréotypé de la substitution. Supposons que dans un discours, le terme *beauté* se substitue à *grâce* dans dix contextes et *jeunesse* à *grâce* dans un seul, on sera tenté de négliger la substitution *jeunesse/grâce* au profit de *beauté/grâce*; mais il peut se faire que *beauté* n'ait que très peu de qualifications identiques à celles de *grâce*, alors que la quasi-totalité de celles de *grâce* et *jeunesse* sont identiques: dans ce cas, la structuration ne serait pas aisée, car il faudrait également comparer les zones de substitution de *beauté* et *jeunesse*, comparer leurs qualifications. Autrement dit, l'étude de la synonymie passe par la prise en considération de *la totalité du réseau sémantique* que permet de constituer le texte. Le troisième facteur qui intervient est la mise en rapport de ces substitutions sémantiques avec celles que prédétermine le champ de discours dans lequel fonctionne le texte étudié; la stéréotypie est ici très relative: ainsi certaines substitutions peuvent être pratiquement commandées par des séries appartenant à la langue (exemple: *famille/maison/foyer...*) et d'autres s'en démarquer (*famille/laideur/esclavage...*). Mais cela ne signifie rien en soi, car il se peut que le discours étudié appartienne à un ensemble de discours où la synonymie contextuelle *famille/esclavage* soit courante: dans ce cas, ce serait *famille/foyer* qui serait novateur: la langue et l'intertexte doivent être pris simultanément en considération, de manière à déterminer leur poids respectif dans tel ou tel cas. Certaines structurations sémantiques sont stables et d'autres, d'une fluidité considérable, liées à des systèmes de croyance, et de connaissances d'une civilisation, d'une époque, d'une classe sociale, etc.

La *synonymie discursive* a son corrélat nécessaire dans l'*homonymie discursive*: il est aussi intéressant d'étudier les réseaux d'identité originaux qui se tissent dans un discours que d'étudier comment des lexèmes apparemment identiques obéissent en réalité à des règles de fonctionnement différentes. Cette notion d'« homonymie » est à prendre avec la réserve qui s'impose: il s'agit d'une homonymie dans un corpus donné et nullement d'une homonymie dans la langue; le discours s'inscrit dans le double jeu du discours et de la langue, et sous-estimer les contraintes de la langue est aussi périlleux que méconnaître celles qu'impose le discours. Ainsi, dans deux discours différents, on pourra voir comment le même lexème appelle des prédicats opposés, des variantes combinatoires opposées, etc. — *associations autour d'un terme (liaisons positives)* :

Ce sont des relations beaucoup moins aisées à définir: il s'agit de relations

syntagmatiques, beaucoup plus lâches; ici l'approche la plus efficace serait peut-être celle que la lexicométrie met en œuvre en constituant, sur des critères statistiques, des graphes de co-occurents. La lexicométrie a cependant l'inconvénient de mélanger toutes les catégories grammaticales (verbe, nom, etc.), de rencontrer des syntagmes figés, et de mêler les qualifications du terme avec ses « associations ». On pourrait par exemple, dans un discours déterminé, associer à *peuple* des lexèmes comme *travail*, *vie*, *avenir*, etc. On voit que les associations sont le pendant syntagmatique des « constellations d'oppositions »: elles n'accèdent pas au statut de synonymes (totaux ou partiels). Il faut avouer qu'une telle catégorie est particulièrement instable, difficile à définir et risque souvent de jouer un rôle de « fourre-tout ». On peut très bien imaginer que plusieurs mots aient les mêmes « oppositions », ou les mêmes « associations », ou les deux, sans pour autant être parfaitement interchangeables dans le discours: on doit donc envisager divers degrés d'équivalence entre lexèmes. Il ne faut pas s'attendre dans des discours à rencontrer des synonymies totales, ou des homonymies totales; les phénomènes d'intersections sont la loi générale, comme l'ambiguïté, la contradiction, la polysémie. Les brouillages, l'instabilité structurale sont aussi significatifs que les oppositions nettement tranchées. Il en va de même pour les silences, les lacunes: il ne faut pas structurer seulement les éléments présents, mais aussi chercher à mettre en valeur les tabous lexicaux, les manques significatifs que l'étude contrastive permet de repérer.

De telles analyses restent une étape transitoire: il est probable que l'affinement de l'analyse du discours permettra de leur donner une place dans une méthodologie plus générale et, en particulier, les fera opérer sur un texte déjà travaillé (importance de la rhétorique, de la narrativité...), à un niveau sémantique moins immédiat; en outre, le recours à l'intertexte est inéluctable pour structurer de tels champs sémantiques.

Dans un étude parue en 1971, et qui porte sur les *Cahiers de Doléances* du bailliage de Semur-en-Auxois (1), divisés en cahiers paysans et cahiers urbains pour les besoins de la comparaison, R. Robin se propose d'étudier les mots *peuple* et *nation*, mots qu'une intuition superficielle jugerait synonymes, dans les deux types de cahiers. Les phrases de base des cahiers paysans sont les suivantes:

les habitants	pauvres malheureux	des campagnes	sont	écrasés d'impôts victimes de la milice victimes des corvées chargés de droits seigneuriaux
---------------	-----------------------	---------------	------	--

or le mot *peuple* a les mêmes environnements que *habitants des campagnes*.

1. *Langue française* 9, pp. 47-59.

le peuple	misérable pauvre malheureux	est vexé par gémît sous paie	le prix du bois la milice les impôts les commis les corvées les droits seigneuriaux
-----------	-----------------------------------	------------------------------------	--

Peuple et habitants des campagnes sont donc des variantes combinatoires. On s'aperçoit que *peuple* a ici le sens de « catégories rurales », et jamais ne désigne la communauté nationale, ou même le Tiers-État. L'opposition passe par le couple rural/urbain; la ville est lieu du luxe, de l'oisiveté, de la corruption; il y a quand même une certaine ambiguïté de la ville, puisqu'elle est également le lieu où vivent les *citoyens éclairés du Tiers-État*.

Chose curieuse, le lexème *peuple* dans les cahiers urbains est aussi le plus souvent une variante combinatoire de *habitants des campagnes*; cela vient du fait que les cahiers urbains n'utilisent pas *peuple*, mais *nation* pour désigner la communauté nationale.

la nation la nation la nation	dans ses assemblées assemblée assemblée et le roi	promulguera réglera consentira régleront garantira	les lois générales le retour des États généraux les impôts le problème des non- catholiques la propriété de trois ordres
-------------------------------------	--	--	---

Les *citoyens* sont la *nation* considérée dans les individualités égales qui la composent. (R. Robin note d'ailleurs le caractère ambigu du syntagme *les citoyens des trois ordres* qui signifie aussi bien *tous les citoyens du royaume* que *les citoyens tels que les distinguent les ordres*.)

L'identité de fonctionnement du lexème *peuple* dans les deux discours n'est donc qu'apparente: les cahiers urbains font porter ailleurs leur idéologie.

L'ANALYSE SÉMIQUE

Une fois dégagées un certain nombre de relations paradigmatiques et syntagmatiques permettant de construire des classes d'équivalence, substituts, associations, antonymes, constellations d'opposés, il reste à structurer de tels regroupements, de manière à percevoir sur quelles oppositions sémantiques fonctionne le discours. Mais il n'est guère facile de manipuler des signes « pleins » pour étudier un réseau de différences: aussi cherche-t-on à manipuler des unités sémantiques plus petites, dites « sèmes », en recourant à l'« analyse sémique », ou « analyse componentielle ». Il s'agit d'une approche analytique du sens, qui se fonde sur le principe d'une comparaison systématique d'un ensemble de signes

corrélés, dans le but de dégager les traits différenciateurs pertinents dans le champ considéré.

Soit l'exemple suivant, particulièrement simple: deux paires opposées,

homme/femme vs *taureau/vache*.

Ces deux paires peuvent être comparées parce que toutes deux sont fondées sur l'opposition des sèmes /mâle/ vs /femelle/; mais ces paires se différencient par les sèmes /humain/ vs /bovin/, *homme* et *femme* ayant en commun le sème /humain/, et *taureau-vache* le sème /bovin/. Si maintenant je remplace l'opposition *taureau/vache* par les oppositions *taureau/vache/veau* et l'opposition *homme/femme* par les oppositions *homme/femme/enfant*, je suis alors obligé de construire un nouveau sème, à savoir /adulte/, pour rendre compte de cette restructuration du réseau de différences.

Il s'agit d'un décalque de la méthode d'analyse phonologique: dans les deux cas, on cherche à dégager les « traits pertinents » de la comparaison entre plusieurs termes; si le *phonème* est une somme de traits pertinents phonologiques, le *sémème* est la somme des sèmes d'une unité lexicale, sèmes qui suffisent à sa définition par « compréhension » (c'est-à-dire par énumération de ses propriétés distinctives).

L'analyse sémique peut être considérée de deux points de vue divergents, selon les espoirs qu'elle a suscités chez ses utilisateurs. Pour certains, l'analyse sémique doit permettre de décomposer le lexique de toute langue naturelle en un ensemble fini de composants sémantiques ultimes et universels, parfaitement indépendants de la structure sémantique propre à chaque langue: selon les diverses façons dont on recombinerait ces composants dans les diverses langues, on obtiendrait des unités lexicales spécifiques de ces langues. La tentation est alors très forte de lier cette universalité des composants sémantiques à la structure cognitive de l'esprit humain. A l'inverse, certains lui accordent une place beaucoup plus modeste: les sèmes n'auraient qu'une valeur classificatoire et ne diraient rien sur la structure effective du lexique; ce ne serait qu'une grille destinée à mieux repérer un ensemble de différences pertinentes.

Pour la perspective d'analyse du discours, on se contentera de dire que la question se pose plus simplement, puisque l'analyse sémique opère sur un matériau bien circonscrit et entre en convergence avec d'autres approches. Il est aussi difficile de se passer de l'analyse sémique que de lui conférer un statut linguistique rigoureux pour le moment. Dans la lexicologie appliquée à l'analyse du discours, il ne s'agit heureusement pas d'organiser la totalité de l'univers des significations. On peut remarquer que, si l'analyse sémique s'exerce avec prédilection sur des lexèmes appartenant à des champs conceptuels bien découpés, comme celui de l'habitat ou des relations de parenté, elle bute sur des lexèmes comme *l'histoire*, *la liberté*, etc., qui n'ont de sens que dans un discours

concret, à partir d'une position idéologique déterminée. L'analyse du discours ne cherche évidemment pas à analyser en sèmes « le »(?) sens de telles unités, mais se sert à l'occasion de sèmes pour rendre compte de manière économique d'un réseau de différences à l'intérieur du discours ou du groupe de discours considérés, et non pour assigner aux lexèmes une signification fixe, indépendante de tout discours, c'est-à-dire de ses conditions de production.

Il s'agit donc en fait de construire simplement une grille permettant la lecture de relations qu'une intuition superficielle ne permet pas de dégager. Dans ce cas, la référence à la sémantique linguistique est réduite au minimum. On ne peut évidemment pas critiquer ce point de vue puisqu'il est une tentative pour remédier aux carences de la linguistique, pour occuper un terrain encore vide, mais ce n'est pas là un idéal que la linguistique, l'analyse du discours, plus précisément, cautionnent sans réserves. R. Robin, qui pratique l'analyse sémique, convient lucidement de ses insuffisances :

« On dira que nos sèmes ne correspondent pas à des unités minimales de signification, qu'ils sont complexes et susceptibles encore de réduction. Nous n'en disconvenons pas... Ce que nous avons de la sorte cherché à faire, c'est à décomposer les définitions en unités réduites portant en un minimum d'unités lexicales le maximum d'information. Ces unités réduites nous les appelons *sèmes* ou *traits sémantiques* en ayant bien conscience que nous ne pouvons atteindre le niveau de l'unité minimale de signification » (1).

Le même auteur parle de « bricolage » permettant de clarifier les comparaisons. Entendant par exemple établir les différences éventuelles entre *fief* et *seigneurie* au XVIII^e siècle dans les manuels de droit féodal, elle opère sur des concepts abstraits, et au niveau des définitions si bien qu'il lui est relativement aisé de dégager des « traits » différenciateurs :

fief: 1) *noyau sémique* : propriété + relation juridique de dépendance.

- 2) *sèmes contextuels*: a) acteurs de cette relation : seigneur/vassal,
b) législation de cette relation,
c) catégories supérieures de la société.

seigneurie : le contenu de *fief* est inclus dans *seigneurie*, plus un sème spécifique, /supériorité/(autorité, puissance, privilège, etc.).

Précisons quelques définitions; (ces termes sont empruntés en particulier à la *Sémantique structurale* de A. J. Greimas) (2).

Le noyau sémique : l'invariant sémantique, le minimum sémique qui demeure stable à travers tous les effets de sens possibles d'un lexème.

1. *Op. cit.*, p. 206.

2. Larousse, 1966.

Le sème contextuel : sème qui accompagne le noyau sémique pour provoquer les effets de sens dans le discours.

Le sémème : Noyau sémique + sème(s) contextuel(s).

Par exemple pour rendre compte des effets de sens liés au lexème *tête*, Greimas construit le Ns (noyau sémique) formé de deux sèmes = (/extrémité/ + /supérativité/); cet invariant est commun aussi bien à *la tête d'un arbre*, qu'à *la tête d'un cortège*, *la tête de ligne*, alors que le sème /antériorité/ n'est pas présent dans *la tête d'un arbre*, mais présent dans les deux autres, constituant donc un « sème contextuel ».

Greimas distingue soigneusement *lexème* et *sémème* (1); le *lexème* est d'un modèle virtuel, antérieur à la manifestation dans le discours, alors que le *sémème* représente une « acception » d'un terme polysémique, relève de la surface du discours, des effets de sens liés à un contexte concret.

Quelques précisions conceptuelles encore: on appelle *axe sémantique* ou *catégorie sémique* le dénominateur commun d'une opposition sémique: ainsi l'axe sémantique de l'opposition :

grand vs petit

peut être dénommé « taille », dans une métalangue approximative.

A la suite du Danois Brøndal, Greimas définit différents modes d'articulation entre sèmes :

1) terme positif vs terme négatif

(noté) *s* vs *non s*

exemple: *chaud* vs *froid*

2) terme positif vs terme neutre vs terme négatif

Ce terme neutre est défini comme n'étant ni *s* ni *non s*.

3) terme positif vs terme complexe vs terme négatif

s vs *s* + *non s* vs *non s*

Il s'agit ici de la présence du terme positif et du terme négatif. Certains linguistes appellent *archiséme* l'intersection de plusieurs sémèmes (en appelant ici sémème la totalité des sèmes d'une unité lexicale dégagés à l'intérieur d'un champ sémantique). Par exemple *meuble* est l'archiséme de *table*, *lit*, *buffet*, etc. Car il est constitué de tous les sèmes communs aux unités ainsi comparées.

La problématique du mot comme unité du discours fait intervenir en permanence la notion de *virtualité*, et, plus précisément, de « sème virtuel ». En effet, le discours a pour propriété d'actualiser tels ou tels sèmes qui ne peuvent jamais qu'être virtuels si l'on considère le lexème comme unité de la langue; il y a nécessairement restriction des possibilités sémantiques du lexème par son utilisation dans un discours particulier. On peut même dire que les réseaux sémantiques propres au texte permettent de conférer aux mots des sèmes « nouveaux » ou de faire passer

1. *Ibid.*, p. 51.

au premier plan des sèmes apparemment très marginaux. Ce phénomène est loin d'être le privilège des métaphorisations dites « poétiques » et n'est que la loi du fonctionnement de tout discours.

Prenons un exemple simple : dans *Les Provinciales*, l'ami du provincial rétorque au jésuite qui lui vante les avantages d'une religion accommodante : « il y a de grands saints dont la vie a été extrêmement **austère** » ; et son interlocuteur lui répond qu'« il s'est toujours vu des saints **polis** et des dévots **civilisés** » (1). Le mot *austère* « en langue » pourrait être qualifié par un sème comme /refus des plaisirs/ et sur cet axe sémantique de l'acceptation du plaisir, on l'opposerait à *relâché*, *dissolu*, etc. Pourtant, le texte impose un autre axe sémantique, imprévisible, celui de la « sociabilité » (commun à *poli* et *civilisé*), qui confère en retour un sème /non sociabilité/ à *austère* ; *austère* acquiert donc rétroactivement le sème opposé au sème commun à *poli* et *civilisé*, en particulier un sème /barbarie/ ; à ce stade du texte, ce dernier sème n'est qu'à demi actualisé et il l'est tout à fait explicitement un peu plus loin quand le jésuite ajoute : « ces mœurs austères dont vous parlez sont proprement le caractère d'un **sauvage** et d'un **farouche** ». En réalité, nous simplifions quelque peu la complexité de ces lexèmes, mais ce qui importe ici, c'est de noter que la négation polémique du jésuite a pour effet d'associer à /austère/ une constellation sémique originale, fondée sur les virtualités de la langue, et cependant parfaitement imprévisible *a priori*.

Conclusion

La sémantique lexicale est dans une phase de transition. La critique de fond qu'on adresse à de telles approches, c'est qu'elles n'atteignent qu'un aspect limité du fonctionnement d'un discours. Bien affinées, elles sont cependant productives. Certes leur échappent l'énonciation, la rhétorique, etc. Plus profondément, le vocabulaire d'un discours est conditionné par son type, le niveau de langue auquel il se situe, son destinataire, les conditions de production. Une chose est sûre : il faut inscrire les lexèmes dans un tissu complexe de relations, relations aux autres unités du même paradigme, identités, oppositions, relations à l'intertexte, à la langue, aux conditions de production.

L'avenir va inéluctablement vers une intégration du lexique à la syntaxe et à l'énonciation dans le cadre d'une théorie des discours qui saisisse un fonctionnement global ; malheureusement, les choses n'en sont pas là pour le moment. On peut dire que la sémantique est encore essentiellement une sémantique du mot, encore incapable de penser les relations entre syntaxe et sémantique, surtout préoccupée de lier entre

1. Edit. Garnier, p. 159.

elles des unités isolées, dans la perspective structuraliste des « champs sémantiques ». La notion de « phrase de base » constitue déjà une avancée intéressante : « le point essentiel ici est qu'il ne s'agit pas seulement de la nature des mots employés, mais aussi (et surtout) des constructions dans lesquelles ces mots se combinent, dans la mesure où elles déterminent la signification que prennent ces mots » (1).

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que D. Slatka, par exemple, dans une perspective d'analyse du discours, ait récemment critiqué l'approche lexicologique et cherché à y substituer une « théorie lexico-sémantique » qui prenne pour unité de base le *texte*, et non plus le mot ou la phrase ; pour ce faire, il propose de recourir à une grammaire syntactico-sémantique, la « grammaire des cas » de Ch. J. Fillmore (voir *infra*, III^e partie).

« Le but n'est pas la structuration d'un champ morpho-sémantique, découpé à partir de l'expérience immédiate et fondé sur les mots ou les morphèmes définis en fonction d'une « théorie » des niveaux. Le champ de la recherche n'est pas non plus orienté sur la phrase en tant que telle. Le *texte* est un ensemble de phrases, mais qui entretient des rapports implicites avec ce qu'on appelle encore l'extra-linguistique » (2).

Son projet constitue précisément une tentative de « description des items lexicaux » qui soit faite : 1) « par référence aux propriétés des plus hautes propositions qui les contiennent ; 2) par référence aux traits et aux participants de l'acte qui est le texte » (3). Autrement dit, le lexique est intégré à une structure globale, celle de l'acte discursif que constitue le texte ; malheureusement ces perspectives demeurent dans l'ensemble assez vagues. Quoi qu'il en soit, il est très probable que dans un avenir plus ou moins proche, on sera amené à faire entrer le lexique et les procédures lexicologiques dans un cadre explicatif global, tenant compte du type de discours en particulier, des potentialités illocutionnaires (voir III^e partie), etc. Il ne semble pourtant pas que l'on puisse pour le moment donner de cadre méthodologique suffisamment large et opératoire.

1. M. PÊCHEUX ; *Langages* 21 : La sémantique et la coupure saussurienne.

2. *Langages* 23, p. 111.

3. *Langages* 23, p. 114.

II. L'APPROCHE « SYNTAXIQUE »

1. L'ANALYSE DU DISCOURS DE Z. S. HARRIS

En 1952, le linguiste américain Z. S. Harris publiait, sous le titre de *Discourse Analysis* (1), une tentative d'analyse linguistique du discours, c'est-à-dire d'un énoncé suivi, au-delà de la limite de la phrase. Il peut sembler surprenant que ce soit précisément dans le contexte de la linguistique américaine des années 50 qu'une telle tentative ait vu le jour : notre étonnement est peut-être lié à une confusion entre *distributionnalisme* et *structuralisme* (2), c'est-à-dire entre la tradition européenne post-sausurienne et les écoles américaines.

UN PRÉLIMINAIRE : L'ANALYSE DISTRIBUTIONNELLE

Pour comprendre le sens de la démarche de Harris dans le domaine de l'analyse du discours, il convient de le rapporter à la méthodologie générale du distributionnalisme, faute de quoi la méthode harrisienne apparaîtrait quelque peu gratuite. Chez Harris, qui est dans le prolongement de la linguistique « asémantique » de L. Bloomfield, il n'y a ni l'opposition langue/parole ni le recours au sens, et nul choix entre une linguistique de la langue et une linguistique de la parole. Le système envisagé est un produit de la description et n'est pas lié à un soubassement mental.

Les postulats de l'analyse distributionnelle selon Harris, sont les suivants :

— « On peut décrire toute langue par une structure distributionnelle, c'est-à-dire par l'occurrence des parties (et, en dernière analyse, des sons), relativement les unes aux autres, et cette description n'exige pas qu'on fasse appel à d'autres caractéristiques, telles que l'histoire ou le sens » (3).

— « La distribution d'un élément sera définie comme la somme de tous les environnements de cet élément. L'environnement d'un élément A est la disposition effective de ses co-occurents, c'est-à-dire des autres éléments, chacun dans une position déterminée, avec lesquels il figure pour produire un énoncé. Les co-occurents de A, dans une position déterminée, sont appelés la sélection de A pour cette position (4).

1. *Discourse Analysis*, *Language* vol. 28, 1952, 1-30. trad. française par F. Dubois-Charlier, in *Langages* 13, p. 8 sq.

2. Cf. D. LEEMAN, *Langages* 29, mars 1973, « Distributionnalisme et structuralisme ».

3. *La structure distributionnelle*, 1954, trad. française 1970, p. 14 in *Langages* 20.

4. *Ibidem*.

L'analyse distributionnelle proprement dite se fonde sur la possibilité de segmenter la chaîne parlée pour dégager les régularités d'occurrence des parties par rapport à d'autres parties de la chaîne; on aboutit ainsi à des éléments discrets; on regroupe deux éléments dans un même *ensemble de substitutions* quand ces éléments ont chacun les mêmes (ou en partie les mêmes) environnements à l'intérieur d'un domaine définissable de la chaîne parlée.

Le *discours* constitue précisément un « domaine » plus vaste que la phrase dans lequel on va essayer de construire ces « ensembles de substitution ». Il est à craindre, malheureusement, que les régularités dans le cadre du discours soient beaucoup moins fortes que dans le cadre strict d'une phrase: ces ensembles ne sont pas les grands ensembles de substitution de la langue (comme les catégories syntaxiques), mais de nouveaux groupements qui ne sont pertinents que pour tel ou tel discours.

THÉORIE DE L'ANALYSE DE DISCOURS

Ces remarques visaient seulement à rappeler que l'analyse du discours chez Harris n'est qu'une extension à un domaine plus étendu que la phrase d'une méthodologie très générale d'analyse linguistique. *A priori*, la linguistique descriptive a pour but de « décrire les occurrences d'éléments dans tout énoncé *quelle qu'en soit la longueur* » (1), et, selon Harris, ce n'est que pour des raisons stratégiques qu'on se limite en général à la phrase.

Bien que l'analyse du discours renvoie nécessairement à des facteurs extra-linguistiques, elle ne s'occupera pourtant pas du sens des morphèmes, car « la linguistique descriptive n'est pas armée pour tenir compte de la situation sociale: elle peut seulement définir l'occurrence d'un élément linguistique en fonction de l'occurrence d'autres éléments linguistiques » (2). Ce qui constitue un discours, c'est la récurrence de certaines classes de segments, sinon aucune étude distributionnelle n'est possible. En dégageant une structure du discours par la méthode distributionnelle, on pourra éventuellement établir des relations cohérentes entre tel type de discours et d'autres formes de comportement, mais Harris reste prudent sur ce point: « Cela ne signifie pas que les discours produits dans des situations semblables doivent nécessairement avoir certaines caractéristiques formelles en commun, ni que les discours produits dans des situations différentes doivent présenter certaines différences formelles » (3).

1. *A.D.*, p. 9.

2. *Ibid.*, p. 10.

3. *Ibid.*, p. 11.

Cette méthode se veut donc purement formelle, indépendante de toute recherche sur le contenu du texte ou sur des mots privilégiés à l'avance: «il se peut que nous ne sachions pas exactement *ce que* le texte dit, mais nous pouvons déterminer *comment* il le dit » (1). L'analyste n'est censé connaître que la limite des morphèmes du texte et les règles de la grammaire de la langue dans laquelle il est écrit.

LA MÉTHODE

Il s'agit de déterminer dans le texte quelques classes de segments dont la récurrence est caractérisable: on va regrouper les éléments possédant des distributions semblables dans une même classe. Supposons que les distributions soient exactement identiques: dans ce cas, il n'y a aucune difficulté:

Dans $\begin{cases} \text{les chats aiment les gâteaux} \\ \text{les femmes aiment les gâteaux} \end{cases}$

on dira que *les chats* et *les femmes* sont membres de la même *classe d'équivalence*.

Malheureusement, il arrive le plus souvent que l'identité des distributions ne permette pas une réduction poussée du texte, ou qu'elle soit même impossible. On constitue alors une *chaîne d'équivalences*: « Deux parties de l'énoncé qui ont le même environnement en un endroit du texte sont équivalentes en un autre endroit, où elles n'ont pas le même environnement ».

Si, plus généralement, on a des séquences AM et AN dans un texte, on dira que M est équivalent à N (= sont dans le même environnement), ce qui est noté $M = N$. Si on trouve ensuite dans le même discours BM et CN, on dira que B est équivalent à C puisqu'on a établi $M = N$, et ainsi de suite.

Donnons un exemple simple, emprunté à Harris lui-même :

A M
Ici les feuilles tombent vers/le milieu de l'automne

A N
Ici les feuilles tombent vers/la fin du mois d'octobre

B **M**
Les premiers froids arrivent après/le milieu de l'automne

C N

Nous commençons à chauffer après/la fin du mois d'octobre.

Il est bien évident que la relation d'équivalence notée par le signe « = » n'a

1. *Ibid.*, p. 8.

aucune valeur d'ordre sémantique. Le seul but de ces chaînes d'équivalence est de construire une représentation de la structure du discours.

À la différence de l'analyse distributionnelle habituelle, l'analyse du discours opère sur « une structure à deux dimensions » puisqu'il faut aussi considérer l'ordre des phrases. Il convient donc de présenter le texte comme un tableau à double entrée, dont l'axe horizontal représente les éléments composant les phrases (c'est-à-dire dans chaque phrase les relations entre classes d'équivalence) et l'axe vertical les phrases successives dans leur ordre d'apparition dans le discours. On verra que bien des libertés pourront être prises avec l'ordre des éléments sur l'axe horizontal; en revanche, Harris s'interdit toute intervention dans l'ordre des éléments de l'axe vertical, étant donné les insuffisances de la recherche linguistique dans ce domaine. Le tableau auquel on aboutit correspond donc à une « grammaire du discours » et non à une description structurale en fonction des catégories de la grammaire (nom, adjectif...).

PROCÉDURE DÉTAILLÉE

Si la méthode générale semble aisée à comprendre, il n'est pas si facile de l'appliquer. Un problème « stratégique » se pose rapidement : la détermination des classes d'équivalence est loin d'être univoque, car il y a très souvent plusieurs manières de construire des chaînes d'équivalence, selon les parties qu'on choisit de découper comme équivalentes.

En réalité, il n'y a là rien d'automatique : une classe d'équivalence peut sembler très aisée à construire, mais s'avérer rapidement une impasse, alors que telle autre classe, apparemment moins évidente, permettra de construire une chaîne d'équivalences plus opératoire. Ainsi, quand plusieurs chaînes sont possibles, « il ne s'agit pas de considérer des critères externes, comme la longueur de la chaîne; il s'agit plutôt de chercher une distribution systématique des classes, c'est-à-dire d'essayer d'établir en termes de ces classes un certain fait structurel sur le texte » (1). Autrement dit, il faut prévoir quel type de tableau final chaque option permettra de construire.

Techniques auxiliaires

—*Occurrences liées :*

Toutes les occurrences des éléments ne sont pas indépendantes, car la présence d'un élément dans un environnement déterminé peut être le fait de sa dépendance d'un autre élément; dans ce cas, on dira que l'occurrence des deux éléments liés n'en fait qu'une seule dans le texte.

1. *Ibid.*, p. 22.

Soit le couple de phrases :

A	B
<i>il dit/qu'il lui faut partir</i>	
M	B'
<i>vous dites/qu'il vous faut partir</i>	

B et B' ne constituent pas, au premier abord, des environnements identiques pour A et M, mais en réalité *lui* est lié à *il* et *vous* au *vous* qui le précède. Harris propose alors de réduire ces phrases à leurs éléments indépendants en substituant à *lui* et au deuxième *il* un symbole unique vide, qui transforme donc B et B' en environnements identiques et rangent A et M dans la même classe d'équivalence.

Les pronoms offrent l'exemple le plus remarquable d'occurrence liée, puisqu'ils ont pour fonction de se substituer à un morphème déjà utilisé dans le discours. Dans ce cas, on les considérera comme appartenant à la même classe d'équivalence que les éléments auxquels ils sont liés dans le discours étudié (et non dans l'absolu).

-Les transformations grammaticales:

Malgré tout, il n'y a que peu d'environnements identiques dans un discours; comme « la variété grammaticale n'est pas pertinente quant au contenu du discours » (1), Harris va introduire une procédure beaucoup plus efficace pour augmenter le rendement des classes d'équivalence, en manipulant les relations grammaticales entre morphèmes. Soit un discours D_i donné; on appelle transformé de D_i un discours TD_i obtenu à partir de D_i par le moyen de « transformations ». C'est ainsi qu'analysant un extrait de discours scientifique de 27 phrases, Harris en fait un TD_i de 82 phrases. Les transformations serviront à comparer des phrases différentes pour montrer « que deux phrases contiennent la même combinaison de classes d'équivalence, même si elles contiennent des combinaisons différentes de morphèmes » (2).

Autrement dit, on recourt à un certain nombre d'informations, d'ordre grammatical, extérieures au texte pour trouver des segments semblables supplémentaires. On use alors de ce que Harris nomme « la variation expérimentale »: « Supposons que nous ayons une phrase d'une forme donnée A et que nous voulions une forme B; nous essayons de modifier A, le changement consistant uniquement en la différence formelle qui existe entre A et B, pour voir ce qui se passe alors en A » (3).

Le recours aux transformations d'équivalence grammaticale ne peut se faire qu'à partir du texte, en fonction des nécessités de la constitution

1. *Ibid.*, p. 31.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 32.

des classes et non pour d'autres motifs. Pour repérer les environnements, seule la connaissance des limites des morphèmes était requise, mais pour opérer ces transformations, il faut savoir à quelle classe morpho-phonologique appartiennent ces morphèmes pour être à même d'appliquer les règles de la grammaire. Les équivalences grammaticales sont censées conserver intacts 1) les morphèmes, 2) leurs rapports grammaticaux fondamentaux. C'est précisément que le sens n'en est théoriquement que très peu affecté, de manière négligeable. Toute transformation doit être totalement explicitée: on doit pouvoir reproduire le texte original en partant du résultat, c'est-à-dire le tableau final à double entrée. Prenons un exemple:

Soit le message publicitaire suivant:

« Charles of the Ritz a créé Ritz Overnight, une crème de nuit non grasse, super-pénétrante, revitalisante et riche en éléments naturels. (...) Ritz Overnight permet à la peau de conserver son élasticité et régularise le taux d'hydratation cutanée » (*Jours de France*).

Pour que les classes d'équivalence aient un rendement maximal, on choisit *Ritz Overnight* pour principe de construction de la chaîne d'équivalences et on recourt à une série de transformations grammaticales pour régulariser le corpus.

a) On place *Ritz Overnight* et son apposition *une crème de nuit* dans la même classe; puis on remplace la série des épithètes par autant de propositions complètes:

	<i>Ritz Overnight</i>		
	<i>Une crème de nuit</i>		<i>n'est pas grasse</i>
	<i>R.O.</i>		<i>est super-pénétrante</i>
	<i>R.O.</i>		<i>est revitalisante</i>
(et)	<i>R.O.</i>		<i>est riche en éléments naturels</i>

b) Une difficulté apparaît pour poursuivre plus avant: la première occurrence de *R.O.* est un SN₂ (complément d'objet direct), alors que la deuxième occurrence est un SN₁ (position de sujet); nous allons recourir à la transformation passive pour lever cet obstacle.

<i>Charles of the Ritz a créé R.O.</i>	→	<i>R.O.</i>	<i>a été créé par Charles of the Ritz</i>
		<i>R.O.</i>	
		<i>une</i>	
		<i>crème de</i>	<i>n'est pas grasse</i>
		<i>nuit</i>	
		<i>etc.</i>	
		<i>R.O.</i>	<i>permet...</i>
(et)		<i>R.O.</i>	<i>régularise</i>

Les relations syntaxiques ont été conservées entre les morphèmes, mais la procédure transformationnelle a considérablement accru la densité des équivalences.

INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS

Dans le tableau final, chaque élément a deux coordonnées, verticale et horizontale, qui peuvent permettre le repérage d'un certain nombre de corrélations imperceptibles avant le travail d'analyse. L'autre possibilité d'interprétation est purement formelle, visant à une étude de la structure distributionnelle pour elle-même. Le but de ce travail sur le tableau consiste à tenter une réduction de la diversité à des éléments les plus généraux possibles sur les deux axes: il s'agit d'établir quelques structures fondamentales dont on dériverait un ensemble de structures particulières. En examinant les divers types de structure de discours, on peut aussi étudier leur faiblesse, leurs avantages structuraux. On voit ainsi quelles additions il est possible de faire sans altérer la structure du tableau, et donc du texte; l'addition de telle ou telle classe peut permettre de régulariser encore davantage le discours.

L'autre aspect de cette étude est comparatif: en quoi certaines structures de discours appartiennent à un même type, en quoi elles appartiennent à des types différents... Mais les seules conclusions formelles ne suffisent pas: on peut « mettre en évidence des corrélations avec la personne ou la situation qui est à l'origine du texte, sans la moindre référence aux significations des morphèmes » (1).

QUELQUES DIFFICULTÉS PARTICULIÈRES

Nous avons donné un aperçu général de cette méthode; il nous faut maintenant nous intéresser aux difficultés pratiques auxquelles on peut être confronté au cours de l'analyse.

Les morphèmes n'entrant dans aucune classe d'équivalence, mais liés grammaticalement à un membre d'une classe entrent dans la même colonne du tableau que lui, à condition que ce membre soit celui avec lequel leur rapport grammatical est le plus étroit. Ceci suppose que les morphèmes en question n'aient pas d'autre occurrence dans le texte, ou, du moins, si on les retrouve dans le texte, qu'ils entretiennent le même rapport grammatical avec un membre de la même classe d'équivalence.

Si un matériau ne rentre dans aucune classe et n'est rattaché grammaticalement à aucun membre spécifique d'une classe, il est inséré dans une colonne spéciale au début du tableau: y figureront en particulier les morphèmes de liaison. Les morphèmes de liaison ne sont pas les seuls concernés: Harris tend à mettre dans cette première colonne un « matériau conjonctif » moins évident. Par exemple: soit un discours comportant la phrase: « nous sommes fiers que nos machines fonctionnent bien », où *machines* et *fonctionner* appartiennent à des classes d'équivalence, mais où

1. *Ibid.*, p. 44.

nous sommes fiers que ne se retrouve nulle part dans le texte et n'est lié grammaticalement à aucun membre. Dans ce cas, on fera de *nous sommes fiers que* un élément de la première colonne.

Outre les transformations purement formelles, Harris ne s'interdit pas le recours à ce qu'il nomme des « équivalences détaillées », s'appliquant à des morphèmes déterminés et non à des classes morpho-phonologiques. Il prend l'exemple particulièrement éclairant de *vendre* et *acheter*, verbes symétriques, inverses distributionnels: *X achète à Y* et *Y vend à X*, mais aussi, *donner/recevoir*, etc. Si le texte le permet, on tiendra compte de cette relation pour ranger ces termes dans la même classe ou les analyser comme inverses. Harris ne pense pas s'écarter ainsi de sa volonté d'élaborer une procédure purement formelle, sans recours au sens.

La procédure transformationnelle

Avant d'en venir maintenant à donner un aperçu des quelques transformations utilisées pour maximiser l'appartenance aux classes d'équivalence, il nous faut préciser ce que Harris entend par « transformation ». Cette question est extrêmement complexe car la pensée de Harris a évolué constamment dans ce domaine et l'école de Chomsky a élaboré une définition de la transformation qui, bien qu'historiquement fondée sur celle de Harris, s'en est démarquée très nettement (1). Nous nous contenterons de rappeler les grands traits de la conception de Harris lors de ses travaux en analyse du discours.

Harris a élaboré sa méthode des transformations pour régulariser les discours, comme on l'a vu, et l'a ensuite considérablement travaillée. Harris a sans cesse évolué en ce qui concerne ces transformations, aussi toute présentation est-elle un compromis instable. Nous avons vu dans quelle perspective l'analyse de discours recourait aux transformations; il convient maintenant d'introduire la notion de *phrase-noyau*. Sur l'ensemble des *formes de phrase* (c'est-à-dire des phrases analysées en constituants; par exemple *la fleur est belle* est analysé en $N_1 V A$), on peut définir un sous-ensemble tel que chaque phrase de la langue apparaisse comme une transformée d'une phrase ou l'autre de ce sous-ensemble. On parlera alors de *phrases-noyaux* pour des formes de ce sous-ensemble telles que

N V	<i>Le chat court</i>
N V N	<i>Le chat mange la souris</i>
N V P N	<i>Le chat monte sur la table</i>
	etc.

1. Sur le problème des relations Chomsky-Harris en matière de transformations, on peut consulter l'article de J. C. MILNER dans *Langages* 29: « Deux théories de la transformation », ainsi que l'*Introduction à la grammaire générative* de N. RUWET (Plon).

On peut donc décomposer chaque phrase en formes de phrases-noyaux. La perspective transformationnelle n'est évidemment pas la même quand il s'agit de construire une grammaire de la langue ou seulement de régulariser des énoncés pour accroître le rendement de classes d'équivalence. Aussi l'analyse de discours n'utilise-t-elle pas de toutes les possibilités de l'analyse transformationnelle et recourt-elle à quelques transformations privilégiées. Nous ne donnons pas ici une liste exhaustive, mais seulement quelques manipulations simples répondant à des besoins importants de l'analyse de discours; ce ne sont donc que quelques indications représentatives. La théorie de Harris est fort discutée et ceux qui pratiquent l'analyse de discours inspirée de Harris empruntent la plupart du temps aux travaux inspirés par la grammaire générative de Chomsky. Il ne faut pas voir là une inconséquence, mais comprendre que le seul intérêt des transformations, pour l'analyse de discours, est de faciliter la régularisation des énoncés, et non de décrire et d'expliquer les mécanismes de la langue. Ce sont finalement les nécessités propres à chaque texte qui ont le dernier mot: bien des difficultés rencontrées par une grammaire de la langue n'en sont pas pour un texte clos et suffisamment répétitif. Il est évident qu'une articulation plus rigoureuse de la grammaire et du discours serait souhaitable, mais, dans l'état actuel de la linguistique, l'éclectisme, les tâtonnements, les transformations *ad hoc* sont inévitables. Encore une fois, n'appliquons pas à ces quelques transformations des exigences de parfaite rigueur qui ne sont pas pertinentes ici (1).

QUELQUES TRANSFORMATIONS (2)

A. Relations entre deux formes de phrases indépendantes, non enchâssées:

● Actif/Passif

C'est évidemment la plus importante de ces relations:

$$SN_1 + V + SN_2 \Rightarrow SN_2 + \text{être} + V + PP + \left\{ \begin{matrix} de \\ par \end{matrix} \right\} + SN_1$$

Les hommes aiment les enfants. \Rightarrow Les enfants sont aimés $\left\{ \begin{matrix} des \\ par les \end{matrix} \right\}$ hommes.

● Transformation d'emphasis:

Elle consiste à placer en tête le SN_2 .

1. Le tome III de la grammaire de J. DUBOIS (Larousse) et les *Eléments de linguistique française, syntaxe* (Larousse, 1970) sont des ouvrages utiles pour mieux s'accoutumer aux transformations et disposer d'un éventail beaucoup plus large de possibilités en ce qui concerne la structure du français.

2. Nous nous inspirons, outre *Discourse Analysis* et *Co-occurrence and Transformation* (1957), de *Introduction to transformations* (1956).

Ils cherchaient le bonheur. \Rightarrow — *Le bonheur est ce qu'ils cherchaient.*
 — *C'est le bonheur qu'ils cherchaient.*
 — *Le bonheur, ils le cherchaient.*

● **Inversion :**

Une fille apparut. \Rightarrow *Apparut une fille.*

B. Relations entre une phrase contenant un Nom | **et un groupe Nom + modificateur de Nom :**

● $SN_1 + \text{être} + \text{adj} \Rightarrow SN_1 + \text{adj}$

Des livres sont magnifiques. \Rightarrow *Des livres magnifiques...*

● $SN_1 + V + \text{Prep.} + SN_2 \Rightarrow SN_1 + \text{Prep.} + SN_2$

Les fleurs viennent de France. \Rightarrow *Des fleurs de France...*

● $SN_1 + \text{être} + SN_2 \Rightarrow SN_1 + SN_2$

Le gréviste est un meneur. \Rightarrow *Le gréviste, un meneur...*

● $SN_1 + V + SN_2 \Rightarrow SN_1 + V + \text{suffixe} + \text{de} + SN_2$

Les fous brûlent les livres. \Rightarrow *Les fous brûleurs de livres...*

● On peut y rattacher la transformation relative qui, de deux phrases, en fait une seule :

$$\begin{cases} SN_1 + V_1 + SN_2 \\ SN_1 + V_2 + SN_3 \end{cases} \Rightarrow SN_1 + \text{qu} + V_1 + SN_2 + V_2 + SN_3$$

$\begin{cases} \text{Les affameurs ruinent le pays.} \\ \text{Les affameurs gagnent de l'argent.} \end{cases} \Rightarrow \text{Les affameurs, qui ruinent le pays, gagnent de l'argent.}$

C. Nominalisation et complétive :

● Cette transformation de nominalisation fait d'une phrase complète un syntagme nominal enchâssé dans une nouvelle phrase, à titre de SN_1 (sujet) ou de SN_2 (objet) :

$\begin{cases} \text{On lance la fusée.} \\ \text{(Cela) me plaît.} \end{cases} \Rightarrow \text{Le lancement de la fusée me plaît.}$

Il agit en faveur des handicapés. \Rightarrow *Son action en faveur des handicapés est méritoire.*
(Cela) est méritoire.

- Quant à la complétive, comme l'infinitive, elle transforme deux phrases en une seule, mais en maintenant à toutes deux leur statut de phrase :

$\left\{ \begin{array}{l} \text{Je souhaite (quelque chose).} \\ \text{Nous arriverons demain.} \end{array} \right. \Rightarrow \text{Je souhaite que nous arrivions demain.}$

$\left\{ \begin{array}{l} \text{Je vois (quelque chose).} \\ \text{Il vient.} \end{array} \right. \Rightarrow \text{Je le vois venir.}$

$\text{Ils jugent : il est fou.} \Rightarrow \text{Ils le jugent fou.}$

D. La coordination :

On range dans la même classe d'équivalence les éléments coordonnés :

- $\text{Les hommes et les femmes sont mortels.} \Rightarrow \left\{ \begin{array}{l} \text{Les hommes sont mortels.} \\ \text{Les femmes sont mortelles.} \end{array} \right.$
- $\text{Les hommes désirent et réclament la paix.} \Rightarrow \left\{ \begin{array}{l} \text{Les hommes désirent la paix.} \\ \text{Les hommes réclament la paix.} \end{array} \right.$

Cela vaut également pour les connecteurs *ou*, *mais*, *aussi bien que*...

E. Les quasi-transformations :

Pour Harris, ce sont des transformations qui tournent court pour une raison ou une autre, mais qu'on peut utiliser dans certains cas, si l'on prend des précautions :

- Le cas le plus simple est celui de SN_1 est SN_2 :

on ne peut avoir à la fois : *Un chat est un mammifère*,

et : *Un mammifère est un chat*,

mais on peut mettre en équivalence *l'amour* et *la poésie de la vie*
dans : *L'amour est la poésie de la vie*.

N.B. : Signalons que l'on peut également mettre dans la même classe d'équivalence, outre les SN liés par *être*, les SN liés par des verbes tels que *rester*, *demeurer*, *se trouver*...

- $SN_1 + V + \text{Prep.} + SN_2 \Rightarrow SN_1 + V + \text{Adv}$

$\text{Il marchait avec joie.} \Rightarrow \text{Il marchait joyeusement.}$

- $SN_1 + V \Rightarrow SN_1 + V + SN_2$

$\text{Il poussa.} \Rightarrow \text{Il donna une poussée.}$

$\text{Il analyse une œuvre.} \Rightarrow \text{Il fait l'analyse d'une œuvre.}$

- $SN_1 + V \Rightarrow SN_1 + \text{être} + N$

$\text{Il écrit.} \Rightarrow \text{Il est écrivain.}$

On a pu se rendre compte que l'utilisation d'un tel appareil méthodologique n'est pas sans poser quelques problèmes. Cette démarche « permet d'aborder les questions d'analyse du discours avec un outil qui est, pour la première fois, linguistique, formel, adapté, précis » (1); Harris a l'immense mérite d'avoir été l'initiateur dans ce domaine, c'est-à-dire que ses travaux ont constitué une base de réflexion extrêmement stimulante par leur cohérence. Même si l'on rejette une part de sa démarche, elle a permis de donner un lieu théorique à des problèmes encore informulables (on verra plus loin, par exemple, que la tentative d'« Analyse automatique du discours » lui doit beaucoup).

Toutefois un certain nombre de critiques lui ont été faites. On peut d'abord constater l'absence d'une définition théoriquement élaborée du concept de « discours » qui est pris sous la forme la plus intuitive d'un énoncé dépassant le cadre de la phrase. En se donnant un concept aussi pauvre, on ne s'étonnera pas de voir Harris se limiter à la surface du texte (malgré l'utilisation de transformations), comme si le discours possédait une structure unique et compacte qu'il suffirait de découvrir par segmentation et classement. On est en droit de se demander si le tableau final auquel on aboutit constitue réellement une « description structurale » du discours, même si Harris parle de « grammaire du discours ». Il faudrait donc fonder théoriquement le primat des classes d'équivalence: en quoi les régularités du discours passeraient-elles uniquement par elles? Au fond, l'analyse de Harris n'est possible qu'en raison du postulat (parfaitement indispensable, au demeurant) d'une *cohérence* textuelle, d'une structuration globale du discours, mais il manque une véritable théorie de cette cohérence, qui est certainement beaucoup plus complexe que le simple jeu de la récurrence des classes d'équivalence (de ce point de vue, l'occultation du sémantique présente d'énormes inconvénients).

Les classes d'équivalence ne sont définies que syntaxiquement, et Harris reste fort allusif sur les possibilités d'utilisation de telles équivalences. Il laisse la latitude de recourir à quelques équivalences sémantiques, mais il n'existe aucun critère explicite permettant de clore la liste des tolérances; le caractère « formel » (= mécanique et asémantique) de la procédure s'en trouve difficile à maintenir.

Michel Pêcheux (2) soulève une difficulté quant à la possibilité de constituer les classes d'équivalence indépendamment de tout critère sémantique; Harris, en effet, donne en exemple les deux équivalences suivantes:

1. G. PROVOST-CHAUVEAU, *Langue française* 9, p. 17.

2. *Langages* 24: « La sémantique et la coupure saussurienne ».

Or l'équivalence dans les deux cas n'est pas du tout du même ordre. Dans E_1 , il s'agit d'une forme d'identité, alors qu'en E_2 , la relation entre les deux membres n'est pas « symétrique », suppose un ordre syntagmatique (*les froids arrivent* — donc — *nous commençons à chauffer*).

Il reste en outre à définir exactement le statut de la transformation : simple technique auxiliaire permettant de maximiser l'appartenance aux classes d'équivalence, elle n'est pas innocente en réalité car « la réduction de la phrase complexe en propositions simples, neutralise dans une certaine mesure les relations des propositions à l'intérieur de la phrase, ainsi que les modulations de la syntaxe et de la rhétorique » (2). Un autre statut peut être donné à la transformation, statut lié à la théorie de l'énonciation et qui ferait de la transformation une forme volontairement donnée à l'énoncé par le sujet d'énonciation. Autrement dit, il faudrait remettre en cause l'« innocence » des procédures transformationnelles, qui ne doivent pas apparaître comme la restitution du sens clair que la diversité grammaticale masquerait.

C'est dire qu'un des manques essentiels de la démarche de Harris, et qu'il partage d'ailleurs avec l'ensemble de la problématique du distributionnalisme, réside en ce qu'elle « opère en considérant toujours un texte comme émis sur la même longueur d'onde ». Une théorie de l'« énonciation » (nous en reparlerons) fait donc défaut à cette méthodologie ; le discours est-il vraiment une donnée compacte qu'il convient de segmenter pour en dégager une structure ? De ce point de vue, il n'est pas indifférent que Harris ait analysé un article scientifique, véritable cas-limite des structures de l'énonciation. Mais peut-on faire l'économie du sujet parlant dans la plupart des autres types de discours ? La prise en considération des seuls éléments discrets, dans le cadre du distributionnalisme, bloque la possibilité de faire apparaître les propriétés non discontinues des processus d'énonciation.

Si Harris a étudié des textes d'un type très particulier, slogans publicitaires, article scientifique, les textes courants sont beaucoup moins répétitifs. Cette difficulté a été contournée par les chercheurs qui construisent eux-mêmes un corpus très récurrent autour de quelques termes invariants. En ce qui concerne la stricte méthode harrisienne, qui porte sur des énoncés suivis, il est à craindre qu'il soit nécessaire de produire de nouveaux concepts si l'on veut sortir de cette impasse : une nouvelle définition de la cohérence discursive articulée sur une typologie assez fine des discours s'avère ainsi inéluctable.

1. D. MALDIDIER et R. ROBIN (*Langage et idéologies*).

Sous ce titre nous désignons l'application de la méthode d'analyse du discours à des corpus d'énoncés non suivis. Rappelons en effet que la méthode de Harris

- 1 s'interdit toute hypothèse sur le sens du texte et se refuse donc à privilégier un ou plusieurs termes en fonction d'une hypothèse extralinguistique;
- 2 est destinée à analyser des discours suivis; le tableau final se déploie donc sur deux dimensions;
- 3 l'exploitation du tableau se fait essentiellement par une étude de sa structure débouchant sur une comparaison avec d'autres structures, une mise en corrélation avec le locuteur et la situation de communication.

Il faut bien avouer cependant que l'application d'une telle méthode n'est guère aisée sur des textes faiblement récurrents, comme Harris le reconnaît lui-même. Devant cette difficulté, sérieuse, les chercheurs qui étaient confrontés à des discours peu récurrents ont constitué eux-mêmes un corpus fortement « répétitif » à partir d'une hypothèse explicite: on choisit un, ou plusieurs vocables fortement corrélés, et on relève dans un corpus toutes les phrases contenant ce(s) vocable(s). On dispose alors d'un corpus très récurrent sur lequel on va chercher à déterminer des classes d'équivalence, en s'aidant des transformations pour la régularisation des phrases. En général, on vise à une décomposition des phrases en phrases-noyaux et l'on espère construire une (ou plusieurs) *phrase(s) de base*. On entend par *phrase de base* une proposition théorique (qui peut n'être pas réalisée dans le corpus) censée donner une sorte de modèle d'un ensemble déterminé de propositions. Sur le même corpus on peut déterminer plusieurs phrases de base autour du même invariant et, entre plusieurs invariants que l'on cherche à structurer les uns par rapport aux autres.

On pose une hypothèse explicite pour s'autoriser à considérer tels invariants comme représentatifs de, l'ensemble du discours de tel(s) locuteur(s) dans une situation définie et une synchronie définie: sans cette « homogénéisation », la représentativité des propositions extraites du corpus ne présente que peu de garanties. On peut, schématiquement, définir deux orientations principales de l'analyse harrisienne: une orientation plutôt « lexicologique » et une orientation vers la constitution d'un réseau de « phrases de base ». Dans la première orientation, il s'agit plutôt d'éclairer le sens d'un ou plusieurs invariants en les inscrivant

dans un réseau, paradigmatique et syntagmatique. En revanche, la construction d'un ensemble structuré de phrases de base vise moins à éclairer le fonctionnement sémantique des invariants qu'à donner une sorte de modèle réduit des énoncés du discours, à l'aide de quelques manipulations formelles. Les deux orientations peuvent parfaitement se mêler au cours de la recherche, mais la distinction n'en garde pas moins sa validité. Ainsi dans le travail réalisé par R. Robin et D. Maldidier que nous allons présenter rapidement, la perspective lexicologique est nettement reléguée au second plan.

UN EXEMPLE D'ANALYSE

R. Robin et D. Maldidier (1) étudient un ensemble de *Remontrances* et d'*Edits* de parlementaires de 1776: sur 120 pages de texte, elles extraient un ensemble de 700 énoncés. Le corpus a été défini comme homogène quant à ses conditions de production. Les auteurs retiennent deux ensembles d'unités invariantes, en fonction des deux questions: de quoi parle-t-on? De qui parle-t-on? Seul le premier ensemble est présenté dans l'ouvrage; ces unités (*corvée, imposition, contribution, impôt, d'une part et, d'autre part, jurandes, règlements, liberté, système*) ont été choisies en raison de leur récurrence et, évidemment, à partir d'une hypothèse d'ordre sémantique: l'Edit royal veut remplacer l'ancienne corvée par un impôt nouveau, supprimant les jurandes pour instituer par là la liberté du travail. A ces 8 termes, il faut ajouter leurs substituts (formels ou notionnels).

Interviennent alors les opérations de régularisation du corpus par les transformations, de manière à constituer en classes d'équivalence l'ensemble des prédicats d'une unité lexicale invariante. Les énoncés se regroupent en deux grands types de structure syntaxique:

X est Y,
X fait que Z,

qui sont construits le plus souvent, et non réalisés dans le texte: ainsi *cette heureuse liberté étendra les diverses branches du commerce* est transformé en *cette heureuse liberté fera que les diverses branches du commerce seront étendues*.

Toutes les unités lexicales prises comme invariants appartiennent à une même classe d'équivalence par le jeu des environnements; mais on risque d'aboutir à une inconséquence manifeste: les mots à fonctionnement antithétique se trouveraient dans la même classe. Les auteurs font alors intervenir la distinction péjoré/mélioré, selon que le groupe d'unités lexicales est considéré favorablement ou non par le locuteur. Une autre classe, dite « contre-classe », permet de ranger les énoncés péjorés dans un discours qui habituellement les améliore, ce sont autant de concessions, réelles ou rhétoriques. On voit donc que le sens est largement pris en considération.

1. « Les Parlementaires contre Turgot » in *Langage et idéologies* (Les Editions ouvrières), 1974.

Ce travail débouche sur la constitution de tableaux qui, à la différence de l'analyse harrisienne, sont des « tableaux sémantiques »; les énoncés de chacun des textes (*Edits, Remontrances...*) sont regroupés sous quatre rubriques: dans l'ensemble péjoré on groupe les énoncés du type *X fait que Z* et ceux du groupe *X est Y*; on fait de même pour l'ensemble mélioré, en distinguant discours des parlementaires et discours adverse. Les auteurs cherchent finalement à structurer ces phrases de base, et, pour le discours des parlementaires, par exemple, à aboutir à un ordonnancement, qui est mis en relation avec l'axe sémantique destruction/production:

Phrases de base

- | | | |
|---|---|---|
| 1 | Prédicats méliorés des institutions anciennes | <i>X' était bon</i> |
| 2 | Effet des institutions anciennes | <i>X' produisait des choses bonnes</i>
(= faisait que) |
| 3 | Ordre ancien atteint par ce processus | <i>X fait que X' est détruit</i> |

Processus de destruction/production

- | | | |
|---|---|---------------------------------------|
| 4 | Ordre social nouveau | <i>X produit W</i>
(= fait que...) |
| 5 | Prédicats péjorés de l'ordre social nouveau | <i>X ou W est mauvais</i> |

Les auteurs montrent ensuite que le discours adverse de celui-ci est construit sur les mêmes règles avec une différence: la troisième phase (destruction) est occultée et il ne reste que:

R = l'ordre ancien R était mauvais, R produisait des choses mauvaises.

R' = l'Edit R' produit des choses bonnes, R'est bon.

Il y aurait bien d'autres enseignements à tirer de ce travail, mais il nous suffit ici de considérer l'ensemble de la démarche.

MANIPULATION DES RÉSULTATS

Jean Dubois (1) suggère quelques possibilités d'ordonnancement des membres des classes d'équivalence au terme de la manipulation transformationnelle:

1 La fréquence des relations de co-occurrence: si l'invariant *x* est lié à une classe (adjectifs épithètes, en particulier), on peut ordonner les membres de cette classe selon la fréquence de leur co-occurrence avec *x*.

2 L'ordre syntagmatique: si *x* est relié à divers mots, on peut étudier l'ordre d'apparition de ces co-occurents de *x* dans le texte.

3 Si *x* est lié à des expansions *a, b, c* et que *a* est lié à d'autres unités lexicales, *b* aussi, etc., on peut construire un réseau d'interrelations et hiérarchiser les éléments en fonction de ce critère, en considérant la densité des différents chemins du graphe ainsi construit. On peut alors

1. *Cahiers de Lexicologie*, n° 15, II « Lexicologie et analyse d'énoncés ».

quantifier ces interrelations. Par ce biais on peut mettre en relation les différentes classes d'équivalence, c'est-à-dire, en dernier recours, les unités choisies comme invariants. On manipule ainsi, selon J. Dubois, une « logique de classes ».

Le même auteur envisage deux possibilités d'exploitation des résultats, une fois construites les classes d'équivalence : l'institution de phrases de base et l'étude statique de leurs relations (nous venons d'en voir un exemple) mais aussi « une représentation dynamique, un ordre de transformations opérées sur une phrase-type... permettant de rendre compte des transformations par la décision prise par le sujet » (1); mais ce deuxième aspect débouche sur une théorie de l'énonciation.

Une fois ces opérations linguistiques effectuées, il reste à mettre en relation ces phrases théoriques avec des hypothèses extralinguistiques.

LES PROBLÈMES POSÉS PAR CETTE MÉTHODE

A vrai dire, on peut rester perplexe quant à la valeur de la référence à Harris dans ce genre de travaux : « il ne faut pas s'illusionner sur la référence à Harris dans les travaux contemporains » (2). Si la sélection d'invariants est la condition *sine qua non* de la généralisation de cette méthode, il est certain que, de tout l'édifice théorique et méthodologique de Harris, il ne reste que peu de chose : la définition de la classe d'équivalence par l'environnement et la procédure de régularisation par les transformations. On tend d'ailleurs de plus en plus à intégrer des aspects nouveaux dans cette méthode, aspects liés à l'énonciation en particulier. Ainsi D. Maldidier dans sa thèse, *Le Vocabulaire de la guerre d'Algérie* (3), utilise la procédure transformationnelle non seulement pour accroître le rendement des classes d'équivalence, mais aussi pour « tenir compte des rapports de reformulation entre les propositions, de la gradation selon laquelle le mot proposition est plus ou moins assumé par le sujet d'énonciation ». Nous avons vu pourtant que Harris voulait analyser des « textes », au sens fort, c'est-à-dire un processus de structuration globale intégrant des phrases dans une unité supérieure, alors que ce qu'on appelle méthode harrisienne se résout finalement en une technique auxiliaire d'analyse visant à une régularisation de phrases isolées. Une des propriétés essentielles d'un texte étant la non-commutativité de ses composants, les corpus construits à partir d'invariants ne constituent nullement un « texte », à moins de donner à ce concept une acception très lâche. Il vaudrait donc mieux renoncer à une référence immédiate aux travaux de Harris et considérer que

1. Article cité, p. 123.

2. L. GUESPIN, *Langages* 23, p. 14.

3. Thèse de troisième cycle — Paris X, 1971 (dactylographié).

la plupart des recherches en analyse du discours travaillent dans un cadre différent. Si R. Robin se dit gênée par le fait que « les classes d'équivalence obtenues sont des classes syntaxiques et en rien sémantiques », et pense, à juste titre, que « la méthode harrisienne ne constitue qu'un point de départ » (1), cette difficulté en revanche, n'en est pas une pour Harris: « la classe d'équivalence indique seulement ce que font distributionnellement ses membres dans le texte (...), nous ne nions pas qu'il puisse y avoir des différences de sens ou de distribution en dehors de ce texte » (2).

Cette méthode inspirée de Harris se rapproche étonnamment des procédures d'analyse lexicologique. Cela ne constitue nullement un inconvénient: comme on l'a vu, la lexicologie a dépassé le seul cadre du mot isolé, ou même du « champ » et pose que les mots ne valent que par les propositions qui les sous-tendent. L'élaboration de classes d'équivalence permet une étude sémantique des invariants choisis; ce qui nous est ainsi donné, ce sont les restrictions de co-occurrence d'une unité lexicale dans une structure discursive, la restriction des virtualités de la langue aux éléments pertinents pour le fonctionnement d'un discours.

Mais on peut adopter l'autre perspective: c'est ainsi qu'étudiant le discours politique de la guerre d'Algérie à travers six journaux quotidiens, D. Mالدیدیر prend pour invariants *Algérie* et *France* (accompagnés de *Algérien* et *Français*) et aboutit à deux phrases de base du type: *l'Algérie est la France* et *l'Algérie dépend de la France*, qui vont lui permettre de caractériser la « compétence » des six journaux sur ce point. Le résultat n'est pas finalement d'ordre lexicologique, mais consiste à construire le réseau de propositions fondamentales qui permet à ce discours de fonctionner.

1. *Op. cit.*, p. 183.

2. *Langages* 13, p. 23.

C'est sous ce titre que Michel Pêcheux a publié en 1969 son projet d'analyse du discours et développé sa méthode. Depuis cette date, ses conceptions et celle de son équipe du Laboratoire de Psychologie Sociale de l'Université de Paris VII, associé au C.N.R.S., ont quelque peu évolué : il nous est impossible de retracer en détail ces changements, aussi nous contenterons-nous d'esquisser rapidement la configuration la plus récente de cette Analyse Automatique du Discours (1).

Le cadre épistémologique de l'A.A.D. se définit comme l'«articulation de trois régions de connaissances scientifiques», le matérialisme historique, la linguistique (théorie des mécanismes syntaxiques et des processus d'énonciation), une théorie du discours «comme théorie de la détermination historique des processus sémantiques» (2), ces trois régions étant traversées par une référence à une théorie psychanalytique du sujet. Les auteurs se réfèrent aux travaux de l'école althusserienne en matière d'idéologie, refusant d'identifier idéologie et discours (déviation idéaliste) et considèrent «le discursif comme un des aspects matériels de la matérialité idéologique» (3).

C'est dire qu'ils refusent radicalement l'illusion qu'a le sujet d'associer bi-univoquement des sens aux différents lexèmes au cours d'une lecture. L'illusion corrélatrice de la première est celle qui consiste à penser le sujet «à la source du sens», ressaisissant un sens préexistant universel. Une séquence, un énoncé n'a de «sens» pour un sujet que dans la mesure où il conçoit qu'elle appartient à telle ou telle formation discursive, mais ce même sujet refoule cette idée pour lui substituer l'illusion qu'il est à la source du sens.

On ne peut analyser le sens d'une séquence si on ne tient pas compte de la *formation discursive* à laquelle elle appartient (les «formations discursives» sont les composantes d'une *formation idéologique* déterminée, elle-même articulée sur des *conditions de production* particulières). Une «formation idéologique» est un ensemble d'attitudes, représentations, etc. rapportées à des positions de classe, qui est susceptible d'intervenir comme une force, confrontée à d'autres, dans la conjoncture idéologique caractérisant une formation sociale à un moment donné; les «formations discursives», qui sont des composantes de cette formation idéologique, sont en fait inter-reliées et se délimitent réciproquement.

1. Le numéro 37 de la revue *Langages* (mars 1975) est entièrement consacré aux recherches de M. PÊCHEUX et de son équipe. Presque simultanément a paru un ouvrage (*Les vérités de La Palice*, Maspero) précisant la position de M. Pêcheux à l'égard de la sémantique, de la linguistique et de la philosophie.

2. *Art. cité*, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 11.

Il convient de préciser ces points, si l'on admet que l'idée directrice des promoteurs de l'A.A.D., c'est de développer une théorie du discours qui ne soit pas fondée sur le sujet; le sujet ne produit pas librement du sens grâce à une combinaison d'unités de la langue douées d'une signification stable et évidente, mais il est dominé par la formation discursive dans laquelle s'inscrit son discours. C'est que mots, phrases... changent de sens selon les positions tenues par ceux qui les emploient: étant donné une conjoncture déterminée par un état de la lutte des classes et une « position » (idéologique et politique) dans cette conjoncture, une « formation discursive » détermine ce qui peut et doit être dit à partir de cette position. Les individus sont constitués en sujets de leur discours par la formation discursive et le sujet se croit à la source du sens parce que, précisément, il est conduit, sans s'en rendre compte, à s'identifier avec la formation discursive. Si les mots n'ont pas de sens fixe, c'est qu'ils changent de sens en passant d'une formation discursive à une autre. Cela a son corrélat: des mots, des propositions différentes « littéralement » et appartenant à la même formation discursive peuvent avoir le même sens, ce qui est la condition pour que ces mots et propositions soient doués de sens dans cette formation discursive. M. Pêcheux appelle *processus discursif* les relations de substitution, synonymie, paraphrase entre des éléments linguistiques d'une même formation discursive. L'effet de sens discursif se constitue à partir de la relation intérieure à cette famille de substituts; ainsi un mot n'a pas un sens fixe qui lui soit propre, mais le sens est indissolublement lié à la métaphorisation: le sens « glisse », de manière imprévisible, dans des ensembles de paraphrases, substitutions, etc. propres à chaque formation discursive. On va voir que la méthode d'A.A.D. s'oriente essentiellement vers la construction de ces domaines de substitution.

Dans cette perspective, l'analyse purement interne d'un seul discours n'a aucune pertinence: l'A.A.D. se donne pour corpus un ensemble de discours concrets dominés par les mêmes conditions de production.

La procédure d'A.A.D. se définit donc comme « l'ébauche d'une analyse non subjective des effets de sens traversant l'illusion de l'effet-sujet (production-lecture (1)) et remontant par une sorte d'archéologie réglée vers le *processus discursif* », défini comme « les relations de paraphrase intérieures à la matrice du sens inhérente à la formation discursive ».

1. Illusion, rappelons-le, que le sujet a d'être à la source du sens et illusion que l'on peut associer un sens fixe à chaque unité du texte.

I.A MÉTHODE

a) Première phase

La première phase de l'analyse consiste à construire le corpus en fonction des conditions de production dominantes. Les conditions de production ne doivent pas être considérées comme des freins au fonctionnement idéal de la langue, comme s'il existait une sémantique neutre, idéale qui puisse tenir lieu de référence. Bien au contraire, le discursif doit être conçu comme un « processus social dont la spécificité réside dans le type de matérialité de sa base, à savoir la matérialité linguistique » (1).

Le *corpus discursif* est défini comme: l'« ensemble de textes de longueur variable (ou séquences discursives) renvoyant à des conditions de production considérées comme stables ». Ce corpus est construit « expérimentalement » (actuellement, une des manières de le réaliser consiste à susciter, par une mise en scène expérimentale, une situation concrète instaurant des « rapports de place ») ou à partir d'« archives » (textes déjà réalisés). En fait, la méthode d'A.A.D. est plutôt conçue pour des corpus expérimentaux (cf. *infra*) et s'avère beaucoup moins productive pour des textes d'archives « surcodés ». Les critères de construction du corpus sont nécessairement extérieurs à l'A.A.D. (liés à une théorie des conditions de production), le discursif n'étant pas réductible au linguistique ni à l'idéologie: la langue n'est que la base sur laquelle se développent les processus discursifs.

b) Deuxième phase

Il s'agit d'obtenir une représentation « désuperficialisée » du corpus discursif; nous renvoyons au résumé de la procédure que nous faisons un peu plus loin.

L'*objet discursif*: « résultat de la transformation de la surface linguistique d'un discours concret en un objet de connaissance (produit par la science linguistique), c'est-à-dire en un objet linguistiquement désuperficialisé » (2). De cela résulte la définition du *processus discursif* comme:

« résultat de la mise en rapport réglée d'objets correspondant à des surfaces linguistiques relevant elles-mêmes de conditions de production stables et homogènes » (3).

La phase de construction de l'*objet discursif* fait intervenir la linguistique comme présupposé, phase préliminaire indispensable, mais préliminaire seulement. Pour l'essentiel, elle s'inspire beaucoup de Harris: retour aux « énoncés élémentaires », articulés entre eux; on verra que les *domaines* ne sont pas sans ressembler aux classes d'équivalence

1. *Ibid.*, p. 23.

2. *Ibid.*, p. 24.

3. *Ibid.*, p. 24.

de Harris. On aboutit dans cette phase à une liste d'« énoncés élémentaires » et une liste de relations binaires (voir *infra*).

A la différence de Harris, qui conçoit l'analyse de discours comme une partie de la linguistique, extension transphrastique de la méthodologie distributionnaliste, l'A.A.D. sort du cadre linguistique proprement dit: le recours à un algorithme y est nécessaire, et son objet est « socio-historique ». C'est à un « changement de terrain » que vise l'A.A.D., application de la linguistique sur un « champ extérieur », et non sur elle-même. A la linguistique il n'est demandé qu'une « délinéarisation morpho-syntaxique » de la surface. Quand M. Pêcheux envisage la constitution d'une « grammaire de reconnaissance » automatique (analysant grammaticalement les séquences), il s'agit d'obtenir un schéma de comparaison: donner une représentation morpho-syntaxique non linéaire des surfaces linguistiques, pour les comparer. Cela explique le recours à la procédure des « schémas noyaux » de Harris, plutôt qu'à une théorie sémantique universelle. (S'il fallait déterminer des orientations par rapport à Chomsky, les auteurs de l'A.A.D. préféreraient le Chomsky de la *Théorie Standard*, qui maintient une autonomie de la syntaxe par rapport à la sémantique, à ses héritiers « sémanticiens générativistes » qui rejettent cette autonomie.)

La procédure d'analyse

La méthode est en cours de réélaboration sur de nombreux points: certains correctifs ont déjà été introduits, alors que d'autres, la plus grande partie, sont sur le point de l'être ou attendent une formulation pleinement satisfaisante. Pour ne pas circonscrire cette méthode dans des limites dont ses auteurs dénoncent certains points faibles, nous exposerons la méthode « standard » telle qu'elle fonctionne depuis quelques années et dont le détail a été publié en 1972 (1), puis nous préciserons quelques points qui ont été renouvelés ou sont en cours de renouvellement.

Les trois phases sont les suivantes:

- I. Analyse syntaxique des séquences du corpus (manuelle);
- II. Traitement informatique du corpus analysé;
- III. Interprétation des résultats du traitement effectué.

I. Analyse syntaxique

Cette analyse se fait en cinq étapes:

- 1) repérage de phrases en surface;
- 2) rétablissement des termes représentés par les anaphores;
- 3) analyse de la phrase en propositions et rétablissement de l'ordre canonique;
- 4) décomposition des propositions en énoncés élémentaires;
- 5) reconstitution de la séquence sous la forme d'un graphe.

1. Dans la revue *t.a. informations* 1972-1 (Bulletin de l'A.T.A.L.A.), « Manuel pour l'utilisation de la méthode d'A.A.D. » par C. HAROCHE et M. PÊCHEUX.

1) Le repérage des phrases:

Sont considérés comme marques d'arrêt: le point, le point d'interrogation, le point d'exclamation, les points de suspension parfois.

2) Les anaphores:

Toutes les formes recevant leur signification d'autres termes du même texte, qu'ils représentent (*il, là, dont, lui, etc.*), sont remplacés par le terme qu'ils représentent.

3) Analyse de la phrase:

Elle obéit aux principes de l'«analyse logique» traditionnelle, qui oppose principales, subordonnées, coordonnées. Rétablir l'ordre canonique consiste à mettre la principale en tête, puis les autres en fonction de la hiérarchie de leurs relations à la principale.

Soit l'exemple du *Manuel* de M. Pêcheux et Cl. Haroche:

« Quand la météorologie nationale est en grève et que les employés s'y plaignent de la modicité des salaires, on est tenté de trouver là l'explication des insuffisances climatiques dont tout le monde a souffert au cours des derniers mois. »

L'analyse donne la décomposition suivante:

A = Proposition principale:	<i>On est tenté de trouver dans le fait que X, l'explication des insuffisances climatiques.</i>
B = Proposition subordonnée complétive	<i>que la météo nationale est en grève</i>
	<i>et</i>
C = Prop. sub. complétive	<i>que les employés se plaignent dans la météo nationale de la modicité des salaires.</i>
D = Prop. sub. relative	<i>tout le monde a souffert au cours des derniers mois des insuffisances climatiques.</i>
E = Prop. sub. circ. de temps	<i>quand la météo nationale est en grève</i>
	<i>et</i>
F = Prop. sub. circ. de temps	<i>quand les employés se plaignent dans la météo nationale de la modicité des salaires.</i>

4) Décomposition en énoncés élémentaires:

Cette décomposition s'apparente à celle des «schémas-noyaux» harrisien:

Enoncé élémentaire: ensemble ordonné de dimension fixe dont les éléments sont des signes de classes morpho-syntaxiques.

La structure en est la suivante (F D₁ N₁ V ADV P D₂ N₂):

F = « Forme de l'énoncé » — voix (actif/passif), — modalités (affirmation/négation, interrogation/interro-négation), — mode (indicatif, conditionnel, subjonctif, impératif), — temps (présent, imparfait, etc.).

N.B. Les auteurs signalent que les « modalités » ne renvoient qu'à une partie des phénomènes linguistiques que ce terme englobe. Ainsi *il faut qu'il vienne* sera décomposé en deux énoncés élémentaires, alors qu'on aurait pu ranger *il faut que* (modalité logique) dans F.

D = *Déterminant d'un substantif*

N₁ = *Sujet de l'énoncé*:

— Les sujets apparents sont traduits par Ø.

— Si le sujet est la proposition qui suit, on écrit S à la place de N₁ (phrases du type *le fait que...*).

V = *Verbe de l'énoncé*:

La copule est notée E.

ADV = *Adverbe*

P = *Préposition ou locution prépositionnelle*:

Quand le verbe a un complément d'objet direct, on écrit * dans la case de P.

N₂ = *Second substantif, pronom ou adjectif*:

Le plus souvent, une phrase se laisse décomposer en plusieurs énoncés élémentaires; voici quelques-uns des cas de décomposition retenus par l'A.A.D.:

1) *Détermination d'un substantif*:

Ex.: *J'ai vu la maison blanche.* $\left\{ \begin{array}{l} \text{J'ai vu une maison.} \\ \text{La maison (en question) est blanche.} \end{array} \right.$

La voiture du laitier passe dans la rue. $\left\{ \begin{array}{l} \text{Une voiture passe dans la rue.} \\ \text{La voiture est celle du laitier.} \end{array} \right.$

2) *Propositions dont le verbe comporte plus d'un complément obligatoire*:

On décompose en deux énoncés, mais en marquant par un connecteur (SPE) que ces énoncés sont incomplets isolément:

Ex.: *Arthur donne une fleur à Camille.* = E₁ + SPE + E₂
(*Arthur donne une fleur*) + SPE + (*Arthur donne à Camille*)

3) Rétablissement d'un prédicat recouvert par une nominalisation :

Pierre attend la venue de Jean \Rightarrow *Pierre attend que Jean vienne.*

4) Cas des compléments circonstanciels :

Ce sont les compléments dont la construction autoriserait éventuellement la suppression.

Pierre prend le poisson avec un filet = E_1 + CIRC + E_2

E_1 = *Pierre prend le poisson.*

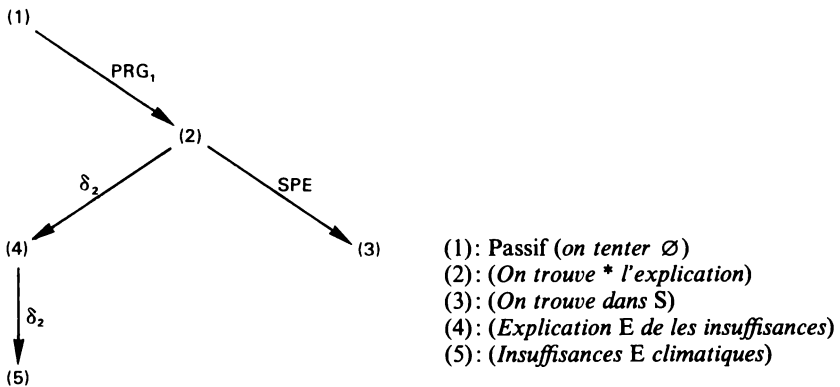
E_2 = *Pierre prend avec un filet.*

5) Construction du graphe représentant le discours analysé :

On peut associer à chaque proposition ainsi décomposée un graphe dont les nœuds sont constitués par les énoncés et dont les arcs représentent les relations entre ces énoncés.

Soit la proposition A = *On est tenté de trouver l'explication...*

Elle sera représentée par le graphe :



—Figure 10 (1)—

Quant aux signes qui relient ces énoncés élémentaires :

PRG_1 : Cette « modalité pragmatique » est utilisée quand le sujet sous-entendu de l'infinitif est le même que celui de la principale, le sujet intervenant en quelque sorte sur lui-même.

SPE : Ce signe sert à lier les énoncés élémentaires incomplets quand le verbe a deux compléments obligatoires.

$\delta_1 - \delta_2$: Pour deux énoncés E_1 et E_2 , si E_2 détermine E_1 , on notera :

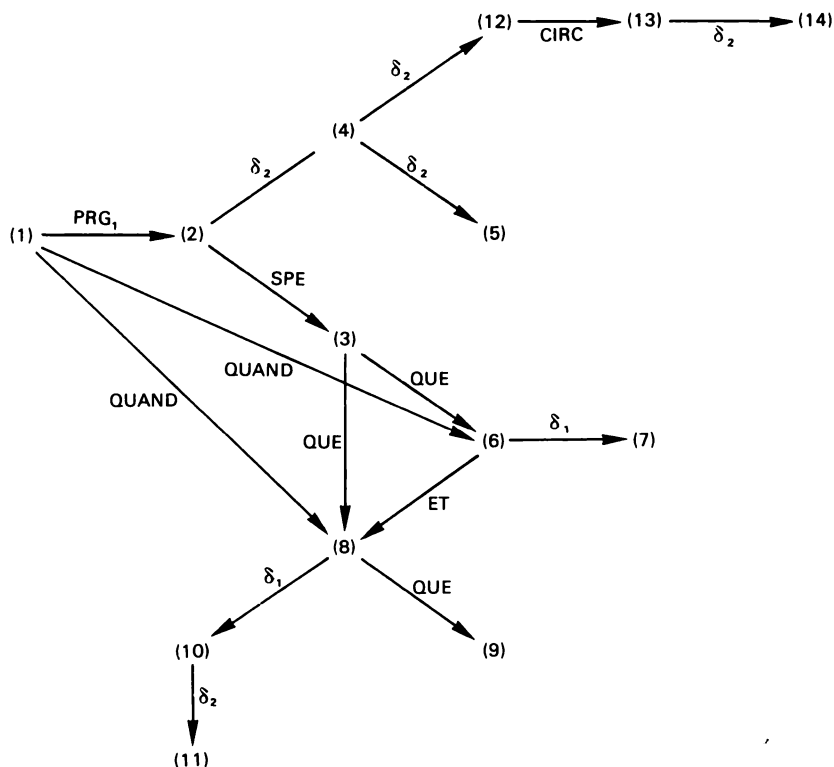
$E_1 \delta_1 E_2$, quand c'est le terme N_1 qui, dans E_1 , est déterminé par E_2 .

1. Cf. *t.a. informations*, 1972.

Inversement, on notera $E_1 \delta_2 E_2$ quand c'est le terme N_2 dans E_1 qui est déterminé par E_2

C'est ici le cas: N_2 (*l'explication*) est déterminé par E_2 (*l'explication est des insuffisances*).

Le graphe de relations binaires ci-dessous permet de construire chaque proposition et on aboutit ainsi à un graphe de phrase:



-Figure 11 (1)-

Ce graphe représente l'ensemble de la première phrase, dont nous n'avons analysé que la première proposition. Il s'agit d'un graphe de dépendances entre énoncés; il y a trois grands types de connecteurs:

- { type δ (relative)
- { type *que* (complétive)
- { type φ (coordination/subordination)

1. *Ibid.*

On remarquera que ce graphe a subi l'opération dite de *saturation*, c'est-à-dire que des connexions supplémentaires ont été introduites entre énoncés quand certaines relations sont distribuées entre plusieurs énoncés. Exemple: le connecteur *quand* porte à la fois sur (6) et (8), *que* porte à la fois sur (6) et (8).

II. Traitement informatique

Le travail manuel a abouti à construire un tableau des relations binaires de la phrase; A se représente donc:

1	06	2	06 = PRG ₁
2	02	4	02 = δ_2
2	08	3	08 = SPE

chaque connecteur est ainsi codé, préparant le traitement automatique. Les données sont:

- 1) les énoncés élémentaires,
- 2) les relations binaires.

Ces données sont introduites sous la forme de deux blocs de cartes perforées. Chaque énoncé élémentaire est perforé sur une carte de 41 colonnes, dont 10 servent à repérer l'énoncé et 31 à écrire son contenu. Le deuxième bloc introduit les relations binaires, à raison d'une carte par relation. Deux programmes sont en fonctionnement: un programme principal et un sous-programme.

Le programme principal: compare les relations binaires de chaque discours à celles de tous les autres discours du corpus.

Le sous-programme: Quand deux relations binaires ont le même connecteur, elles sont soumises au sous-programme qui évalue la « proximité » de ces relations, du point de vue du contenu de leurs énoncés. Le programme compare le contenu des cases des 8 groupes morpho-syntaxiques des deux énoncés « gauches » et des deux énoncés « droits »:

A et C entre eux, et B et D, si les deux relations sont (A) R (B) et (C) R (D).

Un système de « pondération », introduit en données, permet d'attribuer une valeur différente à la co-occurrence entre éléments des énoncés selon leur catégorie morpho-syntaxique. Par la comparaison, on obtient une valeur numérique globale qui traduit la proximité entre deux énoncés donnés. Or on a introduit en données une valeur fixe qui permet de déterminer si le couple constitué par les deux relations a une proximité suffisante; si oui, le sous-programme renvoie au programme principal ce couple, sous la forme d'un « quadruplet ».

Prenons un exemple : soit les quatre énoncés $\begin{cases} A \text{ que } B \\ C \text{ que } D \end{cases}$

Le programme a réuni ces énoncés parce qu'ils ont le même connecteur; le sous-programme compare le contenu de A et C, puis de B et D. Supposons que A et C aient en commun les catégories N_1 et ADV et qu'à ces catégories soient attribués les coefficients x , pour N_1 , et x' pour ADV; on dira que la proximité entre A et C est de $X = x + x'$. On réalise la même opération pour B et D, et on obtient un nombre Y. Le total ($X + Y$) est alors comparé à la valeur fixe Z pour déterminer si $(X + Y) < Z$ ou $(X + Y) \geq Z$; dans le dernier cas, les énoncés appartiennent au même *domaine sémantique*.

Le programme principal rassemble tous ces quadruplets et construit des *domaines* selon la règle suivante:

« Deux relations R_1 et R_2 (ou deux chaînes de relations) appartiennent au même domaine si R_1 et R_2 appartiennent au même quadruplet, ou s'il existe une relation R_3 (ou chaîne de relations de même longueur) telle que les proximités entre R_1 et R_3 , d'une part, R_2 et R_3 d'autre part satisfont à cette même condition (transitivité). »

Finalement, le programme principal établit les relations entre les domaines ainsi constitués (inclusion, intersection...).

III. Interprétation des résultats

Les résultats du traitement automatique sont les suivants:

- 1) un tableau des données;
- 2) un tableau des relations entre les domaines;
- 3) un coefficient qui exprime l'homogénéité du corpus selon le critère suivant: rapport entre le nombre de quadruplets formés (pour une valeur donnée de la borne qui impose la proximité paradigmaticque) et le nombre théorique maximum de quadruplets possibles.

L'hypothèse de départ était que les domaines ainsi obtenus constitueraient un ensemble de sous-séquences sémantiquement équivalentes, débouchant automatiquement sur des « phrases de base »; en fait, il a fallu distinguer des domaines donnant des relations d'équivalence sémantique « symétriques » et d'autres donnant des relations non symétriques. Prenons un exemple:

- 1) $c'est \left| \begin{array}{l} Apollo \\ des cosmonautes \end{array} \right| \text{ sur la lune}$
- 2) $\left| \begin{array}{l} une catastrophe se produit dès \\ les personnes évitent \end{array} \right| \text{ l'ouverture de la porte}$

Dans le premier cas, *Apollo* et *des cosmonautes* sont en relation d'équivalence sémantique; dans le deuxième, le rapport de sens est d'un autre ordre, puisqu'il n'y a pas symétrie, mais un rapport non symétrique, qui peut être paraphrasé ainsi:

« C'est parce qu'une catastrophe se produit dès x que les personnes évitent x »

Ces deux types correspondent à deux *mécanismes foncièrement différents*.

N.B. Conventionnellement, les relations symétriques seront représentées par des lignes verticales, alors que les relations non symétriques seront notées par des flèches.

Quant à la relation entre deux domaines D_i et D_j , sa valeur dépend du résultat de la comparaison entre les deux ensembles d'énoncés-origines. Trois cas sont à envisager :

1) Tous les énoncés-origines de D_j se retrouvent parmi les énoncés-origines de D_i ,

alors D_j est inclus dans D_i .

2) Identité des énoncés-origines de D_i et D_j ,

alors D_j et D_i ont des origines identiques.

3) Certains énoncés-origines de D_j se retrouvent parmi les énoncés-origines de D_i ,

alors D_j est en intersection non vide avec D_i .

Cette méthode a été appliquée à divers corpus historiques ou « expérimentaux ».

DÉVELOPPEMENTS CRITIQUES ET PERSPECTIVES DE L'A.A.D.

Les chercheurs qui travaillent dans le cadre de l'A.A.D. n'ont pas été sans affiner leurs présupposés théoriques et remettre en cause certains aspects de leurs procédures. Nous nous fixerons sur quelques points importants.

C. Fuchs souligne les problèmes que peut poser l'analyse morpho-syntaxique telle qu'elle est pratiquée dans l'A.A.D., analyse qui recourt implicitement au sémantisme sans contrôle théorique possible. Or l'A.A.D. ne donne à l'analyse morpho-syntaxique qu'une fonction de « délinéarisation » du texte, sans faire intervenir la sémantique, qui constitue le but de la recherche. L'A.A.D. risquerait d'amener à considérer que syntaxe et sémantique constituent des niveaux disjoints. De plus, les catégories grammaticales traditionnelles utilisées véhiculent un héritage philosophique mal contrôlé : de quelle « théorie du fonctionnement matériel de la langue » peut-on user ?

Autre difficulté : l'absence d'étude des marques énonciatives (voir *infra*) au cours de l'analyse morpho-syntaxique. En outre, l'analyse s'arrête aux limites de la phrase : n'est-ce pas une limitation arbitraire ?

Il faudrait pouvoir disposer d'une théorie de l'« interphrase » pour fonder le découpage, nécessaire, de la surface discursive.

M. Pêcheux en vient à se demander si les références linguistiques de l'A.A.D. ne sont pas trop hétérogènes et même insuffisantes, cette difficulté tenant en grande partie à ce qu'il s'est enfermé (la linguistique contemporaine l'y incitait presque inéluctablement) dans la problématique de la phrase: peut-on lier, comme le font la linguistique contemporaine et l'A.A.D., la phrase, la proposition logique, l'énoncé? Les catégories utilisées par l'A.A.D. ne sont-elles pas parfois faussement stables et évidentes? On peut ainsi envisager d'éliminer la case « préposition » et de l'intégrer au « Verbe », ou de la transformer en verbe d'un nouvel énoncé élémentaire, ou en connecteur entre énoncés.

Ex.: ● 1) *Elle va à Paris.* = *à Paris* est intégré au verbe, en tant que complément fortement régi.

- 2) *Elle vient à 3 h.* se décompose en deux énoncés élémentaires: a) *Elle vient* Ø; b) *Loc. 3 h.* (*Loc* constitue un métaverbe introduisant un repérage de localisation.)

De même, on peut envisager l'élimination de la case DET pour l'intégrer à des processus énonciatifs, et la suppression de la case ADV. Dans l'énoncé élémentaire, on distinguerait deux groupes:

- a) $N_1 V (N_2)$ = schéma morpho-syntaxique
- b) $F_1 D_1 D_2$ = les formes déterminant ce schéma (temps, voix, mode, pour le verbe, déterminants, pour les substantifs).

Certains reproches ont été adressés à la procédure de comparaison servant à construire les domaines: caractère un peu arbitraire de ces procédures, importance peut-être induite accordée à certains critères de comparaisons, manque d'assise théorique du système de « pondération ». Plusieurs améliorations sont envisagées par l'équipe; on peut faire intervenir par exemple des « mots-clés » repérés préalablement par une étude statistique...

Des questions se posent également quant à la signification des « domaines »: équivalence sémantique? pure proximité phrastique? Il est indéniable que certains domaines sont de purs artefacts qu'une procédure de construction plus fine devrait éliminer. En ce qui concerne la distinction entre substitutions « symétriques » et « orientées », M. Pêcheux se demande si elles ne seraient pas liées, en ce sens que « l'équivalence résulte de la disparition, oubli ou effacement d'une orientation (...); toute métonymie (liée à l'orientation syntagmatique) tend à se dégrader en synonymie, par effacement de la syntagmatisation ».

L'équipe envisage également d'introduire des appareils statistiques, mais opérant sur un corpus transformé en « objet discursif », et non sur la surface discursive. Ces calculs pourraient se faire sur la structure des

graphes (fréquence relative des connecteurs, complexité des séquences latérales, etc.), sur les items lexicaux (fréquence relative de ceux-ci dans chaque catégorie morpho-syntaxique des énoncés...). De même, l'outil statistique devrait faciliter l'étude de la « densité » du corpus (nombre de quadruplets construits sur nombre de quadruplets possibles), etc. Cette perspective est certainement très prometteuse, car les deux approches devraient s'enrichir mutuellement.

Dans un avenir lointain, il conviendrait peut-être que la phase 2 (décomposition en énoncés élémentaires) et la phase 3 (établissement de domaines) se codéterminent, c'est-à-dire que la phase 3 aurait un effet rétroactif sur la phase 2.

L'entreprise de M. Pêcheux constitue une construction théorique très élaborée. En se soumettant aux contraintes de l'ordinateur, l'A.A.D. a permis de poser clairement un ensemble de problèmes dont on a tendance à faire l'économie en se réfugiant dans les généralités. L'A.A.D. cherche à tenir fermement les deux bouts de la chaîne: la rigueur théorique (un développement de la perspective d'Althusser) et la rigueur méthodologique (la volonté de construire un algorithme). Ce faisant, il échappe à l'impasse « intra-linguistique » de Harris, dont les pré-supposés théoriques, implicites, renvoient au behaviorisme américain.

Cela dit, il est évident que l'A.A.D. est en pleine période de mutation; beaucoup de critiques lui ont été adressées et les auteurs en tiennent compte. En recourant à une analyse grammaticale relativement traditionnelle, l'A.A.D. avait la possibilité d'entrer en fonctionnement: sur ce point, le passage à une théorie linguistique beaucoup plus complexe risque de lui poser des problèmes, d'autant plus que la linguistique est elle-même en plein bouleversement. La tentative de ré-introduction des processus énonciatifs causera probablement de grandes difficultés à une méthodologie jusqu'ici à dominante très nettement syntaxique.

Il n'est guère aisé de penser les relations entre matérialisme historique, théorie des discours et théorie linguistique; toute la question est précisément là, quelle est l'articulation entre le linguistique et ce que Pêcheux nomme le « discursif »? Quelle part est-elle réservée à la linguistique, et à quelle linguistique? Car l'entreprise d'A.A.D. ne peut pas se fonder sur n'importe quelle théorie linguistique, comme si son rôle se bornait à délinéariser des surfaces de discours. Une chose est sûre: la méthode reste, pour le moment, nécessairement assez élémentaire et ne peut analyser que des textes très cursifs.

En fait, le statut de l'A.A.D. est quelque peu instable. M. Pêcheux souhaitait essentiellement amener les linguistes à prendre en considération les questions théoriques que sa perspective leur posait, au risque de susciter des critiques en retour à l'égard de l'A.A.D. Cet objectif semble avoir été atteint.

UN EXEMPLE D'ÉTUDE RÉALISÉE AVEC L'A.A.D.: LE DOSSIER MANSHOLT (1)

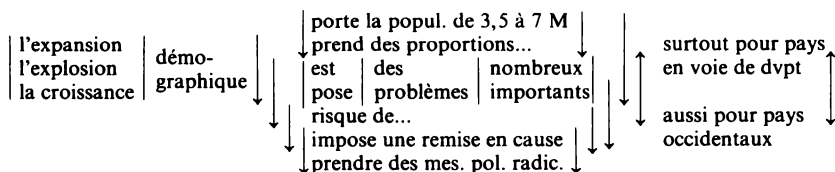
Du « rapport Mansholt » a été extraite une page qui rassemblait les divers thèmes de l'auteur; cinquante exemplaires de ce texte ont été titrés: *Extrait du rapport d'un groupe d'études composé de responsables C.F.D.T. et de militants de partis de gauche* (gauche); cinquante autres ont été titrés *Extrait du rapport d'un groupe Prospectives, groupe de réflexion composé de républicains giscardiens et d'autres membres de la majorité* (droite). Ce texte, sous ses deux titres, a été soumis aux stagiaires d'un recyclage pour cadres techniques, auxquels on demandait de le résumer, le plus « complètement » et le plus « objectivement » possible.

Hypothèse de recherche: le texte ambigu de Mansholt, l'ambiguïté de la position de classe de ces cadres devaient permettre de dissocier « deux processus discursifs » entremêlés dans ce discours, par l'application de l'A.A.D. aux deux corpus (droite/gauche) de résumés.

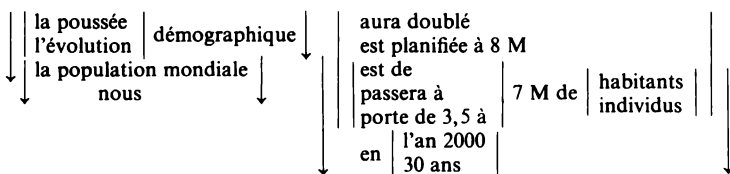
Nous ne citerons ici que quelques hyperdomaines de chacun des deux corpus, à titre d'illustration.

Corpus DROITE

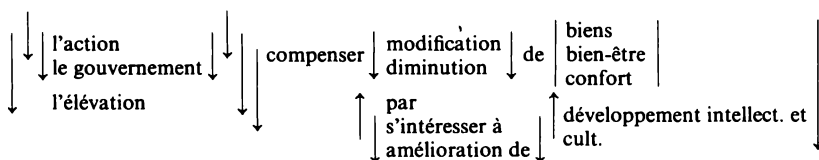
DHD1 (1, 2, 6, 14, 69, 75, 80, 89, 90, 91, 92)



DHD2 (15, 16, 17, 18, 26, 27, 48, 75, 76)



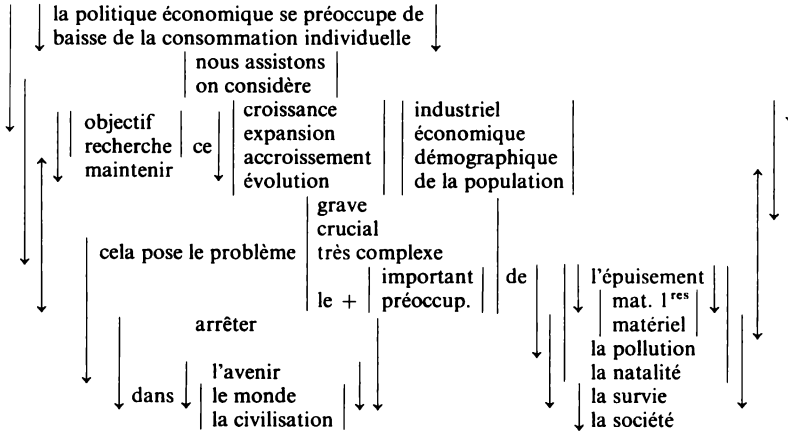
DHD3 (13, 46, 86)



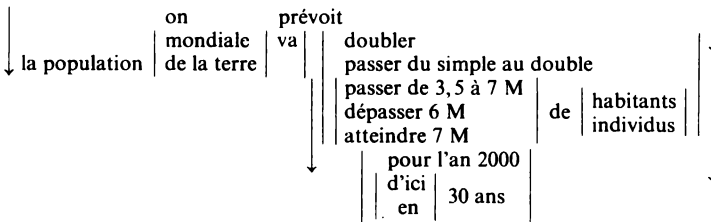
1. Colloque « Argumentation »; U.E.R. de didactique des disciplines (Paris VII), 16 mars 1974: *Quelques éléments expérimentaux à l'appui des thèses présentées.*

Corpus GAUCHE

GHD1 (4, 7, 8, 9, 60, 76)

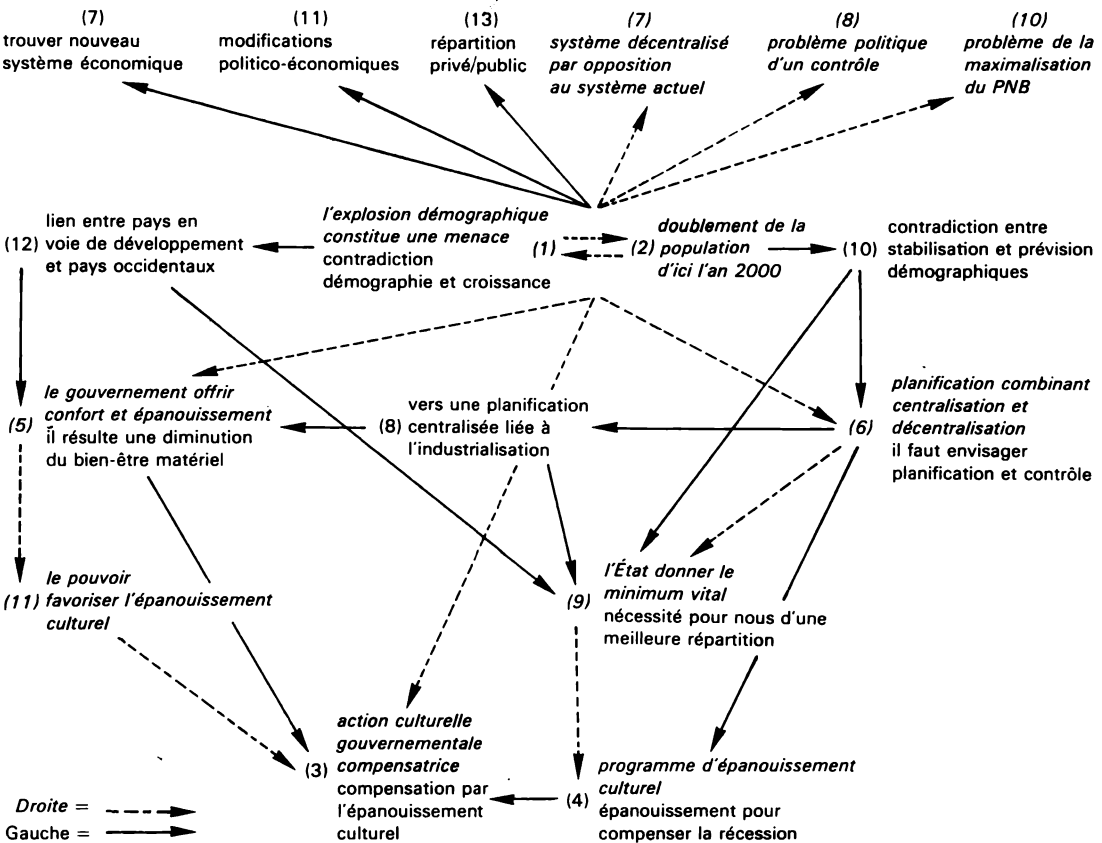


GHD2 (16, 21, 32, 50, 61, 63, 68, 70, 72, 73, 77, 78)



Pour la commodité de l'étude, on peut donner des titres aux divers hyperdomaines ; par exemple : « l'explosion démographique constitue une menace » pour l'hyperdomaine 1 de la « droite ». Le programme calcule les relations de dépendance entre hyperdomaines, si bien qu'on peut construire un graphe représentant les différents « trajets discursifs » réalisés ; toute une configuration peut être ainsi dessinée.

Les auteurs, en étudiant ces trajets, en concluent que le discours de « droite » se caractérise par la *juxtaposition* de deux trajets contradictoires (discours démagogique triomphaliste/discours catastrophique de crise). L'articulation entre ces deux trajets s'effectue dans l'hyperdomaine (3), qui révèle l'objectif gouvernemental (utiliser le développement culturel comme diversion politique). En revanche, selon eux, le discours de « gauche » se caractériserait par des « trajets transversaux » connectant certains hyperdomaines :



- Figure 12 -

Au niveau des domaines eux-mêmes, différents éléments peuvent être étudiés pour l'interprétation : contradictions explicites entre domaines, déplacements dans le système lexical, isolement de tels domaines, couplages de domaines différents selon les corpus, etc.

III. L'ÉNONCIATION

Une nécessité pour l'analyse du discours, le lieu d'une difficulté

Il est peu de textes théoriques sur l'analyse du discours qui ne déplorent l'absence d'une théorie de l'énonciation et ne voient en celle-ci la voie dans laquelle il faudrait s'engager pour sortir du cercle dans lequel la stricte problématique syntaxique et lexicale enferme la linguistique du discours: « La plus importante tentative pour dépasser les limites de la linguistique de la langue est sans conteste le champ ouvert par ce qu'il est convenu d'appeler l'énonciation » (1).

Comme nous l'avons dit, l'énonciation ne constitue nullement un domaine bien défini qu'il suffirait d'articuler sur le syntaxique et le sémantique pour obtenir une théorie enfin « complète ». A vrai dire, on a plutôt tendance à rejeter dans l'énonciation tous les phénomènes qui n'ont pas encore trouvé une position satisfaisante dans la théorie linguistique. Il n'est donc guère aisé de distinguer ce qui relève de l'énonciation et ce qui n'en relève pas. J. Dubois signale très justement que « l'énonciation est présentée soit comme le surgissement du sujet dans l'énoncé, soit comme la relation que le locuteur entretient par le texte avec l'interlocuteur, ou comme l'attitude du sujet parlant à l'égard de son énoncé » (2). Autant dire que c'est là, avant tout, le lieu d'un problème, dont l'élaboration théorique est décisive pour la constitution d'une théorie du discours.

Ces flottements se comprennent aisément: la tradition de ce qu'on a appelé le « positivisme logique », tradition représentée en particulier par Ch. W. Morris (3) et R. Carnap (4) a rendu célèbre sa tripartition de la sémiotique (science des systèmes de signes), en *syntaxe/sémantique/pragmatique*. La *syntaxe* a pour tâche l'étude des relations formelles entre les signes, en dehors de ce qu'ils signifient et de ceux qui les utilisent, tandis que la *sémantique* s'intéresse aux relations entre le signe et les objets auxquels ils sont applicables; reste la *pragmatique*, qui s'occupe de ce qui, dans le procès sémiotique, traite de « la relation des signes aux interprètes ». Or la linguistique a évidemment tendance à rejeter dans sa « pragmatique » (l'énonciation) tous les facteurs qu'elle ne parvient ni à intégrer (psychologie, sociologie, contexte...) ni à rejeter. La tentation est grande de donner à l'énonciation le statut d'une pragmatique, sans

1. R. ROBIN, *Langage et idéologies*, p. 9.

2. « Énoncé et énonciation », *Langages* 13, p. 100.

3. *Foundations of the Theory of Signs* (1938).

4. *Introduction to Semantics* (1946).

remettre en cause la définition du syntaxique et du sémantique. Autant dire que les pages qui vont suivre sont empreintes d'une indécision foncière (1).

La conception de l'énonciation que rejette l'analyse du discours

Si l'analyse du discours ignore encore sur quelle théorie de l'énonciation elle se fondera, il est cependant une conception de l'énonciation qu'il lui faut rejeter, à moins de régresser théoriquement: ce serait une conception de l'énonciation qui permettrait de réintroduire, avec un appareil conceptuel nouveau, ce contre quoi s'est construite la linguistique du discours, l'autonomie du sujet, de la « parole » libre. L'énonciation ne doit pas déboucher sur une prise de possession du monde et de la langue par la subjectivité. Autrement dit, l'énonciation ne doit pas amener à poser que le sujet est « à la source du sens » (M. Pécheux), sorte de point originel fixe qui orienterait les significations, et serait porteur d'« intentions », de choix explicites. Il faut donc refuser de voir dans l'énonciation l'acte individuel d'utilisation qui, dans une perspective saussurienne, permet de dépasser la « langue » comme pur système de signes et d'introduire un rapport au monde social. C'est ce que dénonce par exemple P. Kuentz, affirmant que « sous le terme d'énonciation se poursuit l'opération de sauvetage du sujet (où)... aucune place ne semble faite pour la dimension sociale du phénomène linguistique. Elle ne peut apparaître, comme c'était le cas dans l'anthropologie saussurienne, que comme dérivée de sa dimension subjective » (2).

Étant donné que nous ne disposons pas d'une théorie de l'énonciation et encore moins d'une théorie de l'énonciation comme composante d'une théorie du discours, notre visée sera surtout une sorte de rapide panorama de quelques points significatifs autour desquels tourne la réflexion sur l'énonciation, à la lumière des nécessités propres à l'analyse du discours: « L'heure des manuels n'a pas encore sonné » (3), et il est à craindre que cette situation ne dure encore longtemps.

Énonciation — Structuralisme — Grammaire générative

Nous avons signalé que la linguistique du discours a pu se constituer quand deux dépassements de la perspective dite « structuraliste » se sont produits: dépassement de la limite de la phrase et dépassement d'une

1. Il faut souligner, en France, l'intérêt des travaux d'A. Culioli (Paris VII), qui cherche précisément, avec sa théorie de la *lexis*, à intégrer la problématique de l'énonciation sans en faire un épiphénomène intervenant en dernier ressort et plus ou moins facultativement.

2. « Parole/Discours », *Langue française* n° 15, p. 27.

3. T. TODOROV, présentation de *Langages* 17.

linguistique de l'énoncé, centrée sur l'analyse d'un corpus compact, en dehors de toute référence à une activité du locuteur. La réalité est peut-être plus complexe: la linguistique chomskyenne s'est délibérément arrêtée à la phrase, mais a en fait facilité le développement d'une réflexion sur l'énonciation. A l'inverse, Harris a permis de franchir les limites de la phrase, mais dans une perspective distributionnaliste totalement étrangère à la problématique de l'énonciation; l'analyse du discours doit permettre d'intégrer simultanément ces deux aspects.

Dans la conception structuraliste stricte, le recours au principe d'*immanence* traduit bien la fascination qu'exerce sur les recherches linguistiques le modèle phonologique. L'idéal serait de ne s'occuper que des seules relations des termes à l'intérieur de l'objet-langue: seule compte l'interdépendance des éléments composant les énoncés réalisés, leur architecture, à l'exclusion du sujet et de la situation.

Avec Chomsky, on arrive à une sorte d'inversion des valeurs: pour Saussure, la *langue* était fondée par l'anonyme collectif de la « masse parlante » qui reproduisait en quelque sorte passivement des éléments emmagasinés dans la mémoire, et plus particulièrement des mots; chez lui la liberté, la création sont du domaine de la « parole ». A l'inverse, Chomsky met au premier plan la « créativité » du sujet parlant, au lieu de la passivité de la masse parlante: « La distinction *compétence/performance* s'apparente à la distinction *langue/parole* chez Saussure, mais il est nécessaire de rejeter le concept saussurien de « langue », qui réduit celle-ci à un inventaire systématique d'éléments, pour revenir à la conception humboldtienne qui fait de la compétence sous-jacente un système de processus génératifs », écrit Chomsky (1)

Si le *locuteur-auditeur idéal* de la grammaire générative est différent du sujet parlant correspondant à la « parole » saussurienne, Chomsky référant à la « raison » des sujets parlants la compétence conçue comme fonctionnement récursif d'un système de règles (et non comme système de signes classés dans la mémoire), ce locuteur-auditeur idéal reste totalement abstrait et n'intègre ni les variations de situations ni les variations de locuteurs; pourtant, il constituera une étape importante vers la construction d'un domaine de l'énonciation, quand on en viendra à concevoir que « l'exercice de la parole n'est pas une activité purement individuelle et chaotique, donc inconnaissable, qu'il existe une part irréductible de l'énonciation, mais qu'à côté d'elle il en est d'autres qui se laissent concevoir comme répétition, jeu, convention, système de règles » (2).

Même si une telle conception est étrangère à la stricte problématique de Chomsky, on trouve par exemple chez Jean Dubois des formules significatives: « en distinguant les réalisations dernières (énoncés performés)

1. *Le Langage et la pensée* (Payot).

2. T. TODOROV, Présentation de *Langages* 17.

et la compétence du sujet parlant, sa connaissance intuitive des règles, la grammaire *généralise indirectement* [c'est nous qui soulignons] cette réintroduction du sujet dans les modèles linguistiques (de performance), celui-ci étant défini par son attitude relativement à son propre discours » (1).

Dans un premier temps, nous allons considérer le surgissement du sujet dans l'énoncé en traitant, avec E. Benveniste, des aspects *indiciels* du langage, de la relation à l'allocutaire par le biais des *modalités d'énonciation* et de l'attitude du locuteur par celui des *modalités de message* et d'*énoncé*.

1. L'ASPECT INDICIEL; PROBLÈMES DE TYPOLOGIE

A. L'ASPECT INDICIEL

E. Benveniste (2) distingue nettement les règles fixant les conditions syntaxiques d'apparition des formes de la langue, ce qu'il appelle « conditions d'emploi des formes », et les « conditions d'emploi de la langue », qui relèvent de deux univers différents. L'énonciation est la « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (3); l'énonciation n'est pas la « parole » (au sens du Saussure), elle concerne « l'acte même de produire un énoncé et non le texte de l'énoncé » (4). L'énonciation est l'acte par lequel le locuteur « mobilise la langue pour son compte », « prend la langue pour instrument », convertit la « langue » en « discours », et se pose comme locuteur par des *indices spécifiques* (d'où l'expression « aspect indiciel du langage »): pronoms personnels, temps verbaux...

L'apparition des indices de personne ne se produit que par l'énonciation; E. Benveniste oppose nettement *je* et *tu*, qui possèdent la marque de personne à *il*, qui ne sert qu'à représenter un invariant non personnel, et rien d'autre. Or *je/tu* ont un statut très remarquable: ce sont des pseudo-signes linguistiques, qui ne renvoient qu'à l'instance du discours où ils sont produits. Ainsi *il* appartient à la syntaxe de la langue, alors que *je* ne renvoie pas à autre chose qu'à « la personne qui énonce la présente instance de discours contenant *je* » et ne peut être identifié que par l'instance de discours qui le contient. De même *tu* n'est que celui que *je* pose

1. Introduction à *La Phrase et ses transformations* (Larousse).

2. En particulier dans la partie consacrée à « l'homme dans la langue », dans *Problèmes de linguistique générale* (Gallimard, 1966). Nous ne parlerons pas ici des travaux de R. JAKOBSON sur ces « éléments indiciels » qu'il nomme « embrayeurs » (*shifters*), mais en toute justice les deux noms de Benveniste et Jakobson sont indissociables.

3. « L'appareil formel de l'énonciation », in *Langages* 17, p. 12.

4. Article cité, p. 13.

comme l'individu à qui il s'adresse dans la présente instance de discours. En revanche, *il*, dite « non-personne », a les propriétés suivantes :

- 1) se combiner avec n'importe quelle référence d'objet ;
- 2) ne pas renvoyer réflexivement à l'instance de discours ;
- 3) comporter nombre de variantes pronominales ou démonstratives ;
- 4) n'être pas compatible avec des indices comme *ici*, *aujourd'hui*, etc. (1).

Ce statut très particulier est partagé par ce que Benveniste nomme les indices de l'*ostension*. Ce sont des termes servant à désigner l'objet en même temps qu'est prononcée l'instance du terme : ils ne renvoient, comme *je/tu*, qu'à des individus et non à des concepts, ils ne naissent que de l'énonciation et sont entièrement nouveaux à chaque énonciation nouvelle. C'est le fait des démonstratifs (*ce* et ses dérivés) qui sont corrélatifs des personnes ; ainsi *ce* renvoie à l'objet désigné par la présente instance de discours ; il en va de même pour *ici*, *là*, etc. Ces indices de lieu, d'ostension, n'ont d'existence que par la relation avec la présente instance de discours.

Le temps a une importance considérable : ses formes se déterminent par rapport au moment de l'énonciation, au locuteur, « centre de l'énonciation » ; le « présent » coïncide précisément avec le moment de l'énonciation, et seul le discours peut rendre *maintenant* actuel. En ce sens, E. Benveniste peut affirmer que « le présent est proprement la source du temps » ; cela concerne aussi bien *aujourd'hui*, *hier*, *demain*, etc.

En effet, quand l'énonciateur emploie *hier*, *dans deux jours*, etc., ces signes n'ont de contenu que par leur relation au repère qu'est le *maintenant* de l'énonciation. Si ce repère change, il faut réajuster à un autre repère ces expressions temporelles. Ainsi, quand le repère coïncide avec le moment d'énonciation, on dira :

(1) **Hier**, *César a traversé le Rubicon* ;

et l'on dira, si le repère est dans le passé :

(2) **La veille de son départ**, *César a traversé le Rubicon*.

De même, à *César arrive* **demain** correspond *César est arrivé* (ou *arrivera*) **le lendemain**. Il existe un système complet de corrélations ajustant ainsi les déictiques aux repères.

César est ici / *César était là*.

S'il s'agit d'un laps de temps, d'une durée, il en va de même.

Il partira dans trois jours / *Il partit trois jours plus tard* (après).

1. *Problèmes de linguistique générale*, p. 256.

C'est ainsi que le passage au *récit* oblige à réajuster les coordonnées spatio-temporelles (1).

En résumé, il est nécessaire de distinguer des entités qui ont dans la langue un statut stable et plein, et d'autres qui sont produites par l'appareil formel de l'énonciation, n'existant que dans le réseau d'individus créés par l'énonciation, et par rapport à l'*ici-maintenant* du locuteur. C'est « un ensemble de signes vides » qui sont les mêmes pour tous les locuteurs, mais se chargent d'un contenu unique à chaque emploi. Le langage n'est donc pas un bloc homogène, la *langue*, mais il existe une « différence profonde entre le langage comme système de signes et le langage assumé comme exercice par l'individu ».

B. PROBLÈMES DE TYPOLOGIE

L'étude des phénomènes linguistiques liés à l'énonciation constitue un moyen d'accès privilégié à une éventuelle typologie des discours.

Histoire/discours

Cette opposition due aux études de Benveniste (2) trouve sa source dans la constatation que les relations entre temps grammaticaux telles qu'on les explique communément ne suffisent pas à rendre compte de l'organisation des diverses formes temporelles dans le système verbal du français moderne, et en particulier de l'opposition passé simple/passé composé. E. Benveniste arrive à la conclusion que « les temps d'un verbe français ne s'emploient pas comme les membres d'un système unique, ils se distribuent en *deux systèmes* distincts et complémentaires » (3), disponibles pour chaque locuteur et qui correspondent à « deux *plans d'énonciation différents* », l'*histoire* et le *discours*.

Pour Benveniste, l'opposition passé simple/passé composé n'est pas vraiment d'ordre temporel. Tous deux expriment en effet le « passé », et c'est pourquoi bien des linguistes ont tendance à voir dans le passé simple une forme archaïque qui serait peu à peu remplacée par le passé composé. Au contraire, selon Benveniste, ces deux temps ne sont pas réellement en concurrence, dans la mesure où ils relèvent de deux systèmes d'énonciation.

L'énonciation « historique », qui relève essentiellement de la langue écrite, narre les événements passés, sans aucune intervention du locuteur

1. On peut consulter à ce sujet l'article très complet de J. PINCHON sur « L'expression du temps », *Langue Française* n° 21 (1974).

2. *PLG*, p. 237 sq.

3. *Ibidem*, p. 238.

dans le récit. L'« histoire » ne peut utiliser d'autre « personne » que la 3^e personne, excluant tout ce qui est propre à l'appareil formel du discours. Sur le plan des temps verbaux, l'histoire n'en comporte que trois :

le passé simple (dit aussi *aoriste*),
l'imparfait,
le plus-que-parfait.

Il existe accessoirement un futur périphrastique qu'il nomme « prospectif » (par exemple: « César *devait mourir* peu après »), et le « présent de définition », intemporel. Prenons un exemple tiré de G. Sand :

« Quand le jour *fut venu* et que les bruits de la campagne l'*annoncèrent* à Germain, il *sortit* son visage de ses mains et *se leva*. Il vit que la petite Marie *n'avait pas dormi* non plus, mais il ne *sut* rien lui dire pour marquer sa sollicitude » (*La Mare au Diable*).

Tout se passe comme s'il n'y avait pas de narrateur: « Personne ne parle ici; les événements semblent se raconter eux-mêmes. Le temps fondamental est l'aoriste qui est le temps de l'événement hors de la personne d'un narrateur » (1). On comprend mieux le « coup de force » discursif que constituent par exemple les *Commentaires* de César (une fois traduits en français, du moins): « César incendia tous les villages et tous les bâtiments, coupa le blé, et se retira chez les Ubiens, etc. ». Ayant à narrer sa conquête, César fixe dans l'intemporel ses actes, les coupe de son présent, de la contingence; en refusant d'écrire *je*, César soustrait son récit à tout parti pris subjectif. Le *je* autobiographique du « discours » devient le *il* de l'« histoire »; à la figure discursive du général qui narre ses campagnes se substitue celle de l'historien impartial.

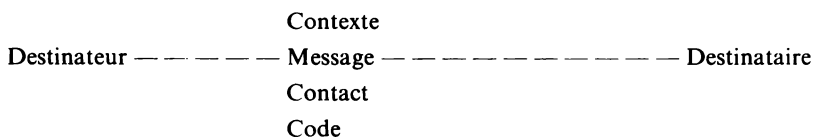
A l'inverse, le *discours* recouvre « tous les genres où quelqu'un s'adresse à quelqu'un, s'énonce comme locuteur et organise ce qu'il dit dans la catégorie de la personne ». Le « discours » peut être écrit aussi bien que parlé; le discours peut se substituer à tout moment à l'« histoire », quand l'auteur intervient ou fait s'exprimer un personnage (de ce point de vue, le style indirect apparaît souvent comme un discours rapporté en termes d'événements et transposé en « histoire »). Le discours emploie toutes les personnes du paradigme verbal; le *je/tu* s'oppose ici au *il*, alors que dans l'« histoire », le *il* ne s'oppose à rien. Sur le plan des temps verbaux, tous les temps y sont possibles, sauf l'aoriste: les temps essentiels en sont le présent, le futur et le parfait (le passé composé); l'imparfait est commun aux deux, « discours » et « histoire ».

Le parfait ne peut se substituer à l'aoriste sans changements notables, car « le parfait établit un lien vivant entre l'événement passé et le présent où son évocation trouve place. C'est le temps de celui qui relate des faits

1. *Ibid.*, p. 241.

La théorie des « fonctions » du langage ne s'inscrit pas explicitement dans le cadre d'une réflexion sur l'énonciation, encore très peu développée à cette époque, mais constitue déjà un dépassement du cadre structuraliste. Jakobson met en cause l'idée que la fonction référentielle, qui vise à transmettre des informations, soit à considérer comme la fonction unique, ou même essentielle de la langue, et développe, en conséquence, l'idée que « pour toute communauté linguistique, pour tout sujet parlant, il existe une unité de la langue, mais que ce code global représente un système de sous-codes en communication réciproque; chaque langue embrasse plusieurs systèmes simultanés dont chacun est caractérisé par une fonction différente » (1).

Le langage n'a donc pas pour seule « fonction » de communiquer des informations, et doit être étudié dans toute la variété de ses fonctions; ces fonctions sont au nombre de six, liées aux facteurs constitutifs de tout procès linguistique :



Tout procès linguistique suppose en effet un locuteur et un récepteur, un message, un contact (un canal physique et psychologique) entre locuteur (destinateur) et récepteur (destinataire) et, finalement, un code commun aux deux protagonistes, ainsi qu'un contexte saisissable par le destinataire.

- *La fonction expressive, ou émotive*: « centrée sur le destinateur (la 1^{re} personne) vise à une expression directe de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle ». Elle recouvre tous les moyens expressifs.
- *La fonction conative* est caractérisée par le fait qu'elle se centre sur le destinataire (la 2^e personne): les réalisations les plus manifestes en sont l'impératif, le vocatif...
- *La fonction référentielle, ou dénotative, ou cognitive* est orientée vers le contexte, la 3^e personne (non-personne, selon E. Benveniste). Elle a pour domaine l'information véhiculée par le message, sa valeur proprement référentielle.
- Il y a *la fonction phatique*, quand le message vise à établir, prolonger ou rompre la communication, vérifier si le canal fonctionne, attirer l'attention du destinataire. Cette fonction peut aussi bien se manifester par *Allô, Vous m'entendez*, etc., que par des échanges rituels sur le beau temps, qui ne servent qu'à assurer un contact.

1. *Essais de linguistique générale* (Collection « Points »), ch. 11, p. 210.

La fonction métalinguistique centre le message sur le code lui-même. Ainsi telle question sur le sens d'un mot utilisé par le destinataire et inconnu du destinataire...

Quant à la « *fonction poétique* », c'est « l'accent mis sur le message pour son propre compte (...). Cette fonction, qui met en évidence le côté palpable des signes, approfondit par là-même la dichotomie fondamentale des signes et des objets » (1).

Le point essentiel est le suivant: il n'existe pratiquement pas de message qui ne mette en œuvre qu'une seule fonction (celle de transmettre de l'information, en particulier): la diversité des messages vient des différences de hiérarchies entre ces fonctions. Ainsi peut être esquissé un embryon de typologie des discours. Par exemple, la poésie épique et la poésie lyrique se caractérisent par la domination de la fonction poétique, mais alors que « la poésie épique, centrée sur la troisième personne, met fortement à contribution la fonction référentielle, la poésie lyrique, orientée vers la première personne, est intimement liée à la fonction émotive » (2).

Difficultés liées à ce modèle

Ce modèle très séduisant a été fécond essentiellement dans le domaine de la poétique, que Jakobson a largement développé par ses analyses concrètes. C'est le concept saussurien de « parole » qui est indirectement remanié par Jakobson: les sous-codes en question ne relèvent pas de l'individuel, de l'accessoire, mais possèdent un statut linguistique, lié à l'énonciation, à l'inscription du sujet parlant à l'intérieur du cadre global de la communication. Malheureusement un tel modèle est loin d'être aisément exploitable tant il reste abstrait: comment penser l'interrelation de ces multiples fonctions dans un message? Combien de fonctions peuvent-elles être à l'œuvre simultanément? Etc. Cela n'est pas fait pour faciliter l'utilisation d'un modèle qui a l'immense mérite de chercher à penser le langage dans sa complexité.

Du point de vue de l'analyse du discours, P. Kuentz, par exemple, a émis de grandes réserves sur la valeur de l'apport de Jakobson: selon lui, ces fonctions véhiculent deux présupposés fondamentaux du modèle traditionnel du « texte » (3):

- 1) Il suppose l'existence d'un niveau central de l'énoncé, auquel s'ajoutent des niveaux secondaires accessoires; un tel modèle ne peut donc « rendre compte du fonctionnement décalé des réseaux discursifs qui constituent l'énoncé ».
- 2) Il maintient la suprématie d'un destinataire variante du sujet créateur, de l'« auteur » de la critique traditionnelle. Le schéma de la communication se lit d'ailleurs nécessairement de gauche à droite, à partir d'un émetteur « qui,

1. *Ibid.*, p. 218.

2. *Ibid.*, p. 219.

3. *Langue Française* 15, p. 26.

en témoin, en participant » (1). Avec le parfait, l'événement narré est rattaché à notre présent: le présent du discours est en effet le repère temporel du parfait, alors que le repère temporel de l'aoriste, c'est l'événement rapporté lui-même. Le futur aussi est exclu, car c'est un présent projeté dans l'avenir, « il implique prescription, obligation, certitude, qui sont modalités subjectives, non catégories historiques » (2). Le *prospectif* (« il allait régner, il devait traverser, etc.) est un pseudo-futur qui, en réalité, n'indique qu'une imminence ou une fatalité.

Nous voudrions signaler l'intérêt d'une étude faite sur ce sujet, dans une optique d'analyse du discours, et dirigée par D. Leeman (3). Se donnant comme corpus, dans un dictionnaire encyclopédique (le Larousse en 10 volumes), le discours des biographies, l'équipe a voulu savoir à quelles règles obéissait la répartition entre passé simple et passé composé, dans un corpus aussi homogène. Les auteurs ont donc cherché une hypothèse qui permette d'expliquer la répartition PC/PS. Partant de l'idée que le PC impliquait un lien au présent, ils ont cherché si les biographies de personnages contemporains ne s'opposeraient pas à celles de personnages éloignés dans le temps par la distinction PC/PS; cette hypothèse s'est avérée intenable, comme celle qui liait l'emploi du PS à l'éloignement dans l'espace, ou celle qui associait le PS aux hommes de science et le passé composé aux artistes. La distinction PS/PC ne correspondait pas non plus à l'opposition vie/œuvre du biographe. Les auteurs ont alors élaboré l'hypothèse suivante:

« L'utilisation des temps est un moyen pour les auteurs du dictionnaire de modaliser l'information — lorsqu'ils la donnent — et lorsqu'ils ne la donnent pas, de créer une adhésion ou un rejet inconscient de la part du lecteur. Cette modalisation ne se fait pas au hasard :

- 1) Elle concerne l'option politique du personnage décrit.
- 2) Elle rejette dans un passé coupé du présent (le PS), ce qui est progressiste, et actualise au contraire tout ce qui est de droite » (4).

Le travail a porté sur le Larousse de la lettre A à la lettre L (il n'y a que peu de contre-exemples, concernant des personnes mortes depuis longtemps). Ainsi, quand l'option politique d'un personnage de gauche n'est pas explicitement donnée, l'emploi des temps permet un rejet inconscient. « Cela ne signifie pas que les auteurs de dictionnaire se soient concertés, ni aient consciemment utilisé tel temps pour telle information et tel autre temps pour telle autre information. Mais ils ont appris la grammaire, enregistré un certain nombre de phénomènes grammaticaux (y compris cette caractéristique opposant PS et PC) qu'ils utilisent spontanément et inconsciemment. »

Cette recherche récente semble montrer qu'une possibilité inscrite dans la structure de la langue, à savoir le double système temporel lié à deux niveaux d'énonciation distincts, peut être utilisée par tel ou tel type de discours à des fins

1. *Ibid.*, p. 244.

2. *Ibid.*, p. 245.

3. Il s'agit d'un travail collectif réalisé par un groupe d'étudiants sous la responsabilité de D. LEEMAN au cours du premier semestre 1973-1974, à Paris X.

4. Ronéotypé, Nanterre, 1974.

qui lui sont propres. Cela ne veut pas dire qu'en dehors du genre de la biographie de cette encyclopédie-ci, cet usage de l'opposition PS/PC soit pertinent ou qu'il n'y ait pas d'autres moyens d'amener des rejets inconscients possibles. On voit ici comment un phénomène d'énonciation peut fonctionner à l'intérieur d'une structure discursive déterminée.

Au-delà des travaux d'E. Benveniste sur les temps du passé, il est bien connu que les temps verbaux constituent un domaine très fécond pour l'étude de textes. Les grammaires traditionnelles s'y intéressaient beaucoup, mais dans un cadre presque exclusivement littéraire et avec un impressionnisme qui en rendait les résultats inexploitable. Les temps des verbes ne sont pas seulement des choix opérés en dernier lieu, une fois que syntaxe et sens ont été mis en place, ils interviennent sur toute la trame du discours. La seule façon d'éclairer ce problème fondamental consiste à mettre en relation les personnes du verbe, les modalités (voir *infra*), les aspects à l'intérieur d'une théorie des types de discours.

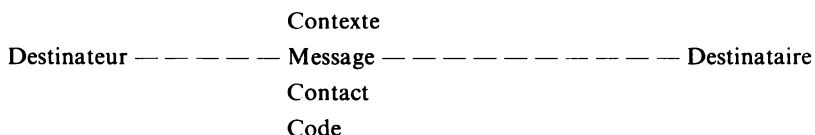
Considérons par exemple un problème extrêmement limité, un point de détail, l'opposition entre *mourut* et *mourait* (ou *naquit* et *naissait*) ; la *grammaire du français* de Wagner et Pinchon voit seulement dans cet imparfait, temps de la durée ici utilisé avec un verbe perfectif, l'idée que « le fait évoqué n'a pas épuisé toute son importance ». En fait, on ne peut dissocier ces temps de l'ordre des constituants : l'ordre obligatoire pour l'imparfait est (date + verbe + sujet). En outre, la date se divise le plus souvent en (*Il y a...* + date), les deux éléments pouvant s'invertir : ainsi, dans *Le Monde* (3 avril 1975), « Il y a un an, le 2 avril 1974, mourait G. Pompidou. » En revanche, le passé simple (ou le parfait) impose l'ordre (sujet + verbe + date). Il s'agit, d'un temps verbal à l'autre, d'un changement de « thème » (voir *infra*) : si la date et le verbe précèdent le sujet, c'est que l'événement est le thème de la phrase ou, plus précisément, la coïncidence de la date de cet événement avec la date d'énonciation, d'où l'usage de l'imparfait comme temps du passé qui actualise. Dans l'énoncé « G. Pompidou mourut (est mort) le 2 avril 1974 », le thème est G. Pompidou, caractérisé par un prédicat (la mort). En réalité, il s'agit de **deux types de discours différents** : un discours « commémoratif » visant à superposer présent d'énonciation et fait passé pour actualiser ce dernier, et un discours biographique où le personnage est affecté d'un ensemble de prédicats stables (naissance, œuvres, mort) clôturant son existence, qui sont tous subordonnés à cette figure synthétique.

Les « fonctions du langage » selon R. Jakobson

Il convient ici de faire allusion aux travaux de Jakobson sur les différentes fonctions du langage, ne serait-ce que parce qu'un tel modèle a connu une énorme diffusion et présente de fait un intérêt pour l'analyse du discours, même si son exploitation pose des problèmes sérieux.

La théorie des « fonctions » du langage ne s'inscrit pas explicitement dans le cadre d'une réflexion sur l'énonciation, encore très peu développée à cette époque, mais constitue déjà un dépassement du cadre structuraliste. Jakobson met en cause l'idée que la fonction référentielle, qui vise à transmettre des informations, soit à considérer comme la fonction unique, ou même essentielle de la langue, et développe, en conséquence, l'idée que « pour toute communauté linguistique, pour tout sujet parlant, il existe une unité de la langue, mais que ce code global représente un système de sous-codes en communication réciproque; chaque langue embrasse plusieurs systèmes simultanés dont chacun est caractérisé par une fonction différente » (1).

Le langage n'a donc pas pour seule « fonction » de communiquer des informations, et doit être étudié dans toute la variété de ses fonctions; ces fonctions sont au nombre de six, liées aux facteurs constitutifs de tout procès linguistique :



Tout procès linguistique suppose en effet un locuteur et un récepteur, un message, un contact (un canal physique et psychologique) entre locuteur (destinateur) et récepteur (destinataire) et, finalement, un code commun aux deux protagonistes, ainsi qu'un contexte saisissable par le destinataire.

- *La fonction expressive, ou émotive*: « centrée sur le destinateur (la 1^{re} personne) vise à une expression directe de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle ». Elle recouvre tous les moyens expressifs.
- *La fonction conative* est caractérisée par le fait qu'elle se centre sur le destinataire (la 2^e personne): les réalisations les plus manifestes en sont l'impératif, le vocatif...
- *La fonction référentielle, ou dénotative, ou cognitive* est orientée vers le contexte, la 3^e personne (non-personne, selon E. Benveniste). Elle a pour domaine l'information véhiculée par le message, sa valeur proprement référentielle.
- Il y a *fonction phatique*, quand le message vise à établir, prolonger ou rompre la communication, vérifier si le canal fonctionne, attirer l'attention du destinataire. Cette fonction peut aussi bien se manifester par *Allô, Vous m'entendez*, etc., que par des échanges rituels sur le beau temps, qui ne servent qu'à assurer un contact.

1. *Essais de linguistique générale* (Collection « Points »), ch. 11, p. 210.

La fonction métalinguistique centre le message sur le code lui-même. Ainsi telle question sur le sens d'un mot utilisé par le destinataire et inconnu du destinataire...

- Quant à la « *fonction poétique* », c'est « l'accent mis sur le message pour son propre compte (...). Cette fonction, qui met en évidence le côté palpable des signes, approfondit par là-même la dichotomie fondamentale des signes et des objets » (1).

Le point essentiel est le suivant: il n'existe pratiquement pas de message qui ne mette en œuvre qu'une seule fonction (celle de transmettre de l'information, en particulier): la diversité des messages vient des différences de hiérarchies entre ces fonctions. Ainsi peut être esquissé un embryon de typologie des discours. Par exemple, la poésie épique et la poésie lyrique se caractérisent par la domination de la fonction poétique, mais alors que « la poésie épique, centrée sur la troisième personne, met fortement à contribution la fonction référentielle, la poésie lyrique, orientée vers la première personne, est intimement liée à la fonction émotive » (2).

Difficultés liées à ce modèle

Ce modèle très séduisant a été fécond essentiellement dans le domaine de la poétique, que Jakobson a largement développé par ses analyses concrètes. C'est le concept saussurien de « parole » qui est indirectement remanié par Jakobson: les sous-codes en question ne relèvent pas de l'individuel, de l'accessoire, mais possèdent un statut linguistique, lié à l'énonciation, à l'inscription du sujet parlant à l'intérieur du cadre global de la communication. Malheureusement un tel modèle est loin d'être aisément exploitable tant il reste abstrait: comment penser l'interrelation de ces multiples fonctions dans un message? Combien de fonctions peuvent-elles être à l'œuvre simultanément? Etc. Cela n'est pas fait pour faciliter l'utilisation d'un modèle qui a l'immense mérite de chercher à penser le langage dans sa complexité.

Du point de vue de l'analyse du discours, P. Kuentz, par exemple, a émis de grandes réserves sur la valeur de l'apport de Jakobson: selon lui, ces fonctions véhiculent deux présupposés fondamentaux du modèle traditionnel du « texte » (3):

- 1) Il suppose l'existence d'un niveau central de l'énoncé, auquel s'ajoutent des niveaux secondaires accessoires; un tel modèle ne peut donc « rendre compte du fonctionnement décalé des réseaux discursifs qui constituent l'énoncé ».
- 2) Il maintient la suprématie d'un destinataire variante du sujet créateur, de l'« auteur » de la critique traditionnelle. Le schéma de la communication se lit d'ailleurs nécessairement de gauche à droite, à partir d'un émetteur « qui,

1. *Ibid.*, p. 218.

2. *Ibid.*, p. 219.

3. *Langue Française* 15, p. 26.

traversant un code auquel il pré-existe, s'adresse à un destinataire qui « entend » son message. La relation qui est supposée ici est celle qui va de l'auteur au lecteur, non la relation dialectique qui, à partir de la pratique linguistique, institue ses actants par le travail du langage » (1).

Il est malheureusement certain que les embryons de typologie tournent court dans la mesure où il n'y a pas de théorie de l'articulation des structures de l'énonciation sur les conditions de production des discours. Il faudrait faire intervenir le locuteur, l'allocutaire, mais aussi leur statut et celui tant de leurs discours que de la situation d'énonciation (en s'appuyant sur une théorie des idéologies). Il est vain d'espérer construire le réseau formel des structures discursives possibles en demeurant dans le strict champ d'une linguistique formelle.

2. LES MODALITÉS

Nous pénétrons dans un des domaines les moins stables, un des plus confus aussi, de la théorie de l'énonciation; malheureusement, l'analyse du discours est amenée à y recourir constamment. Ici encore nos ambitions seront extrêmement modestes, ne visant qu'à présenter quelques éléments nécessaires à une mise en place du problème. Les termes de *modalités*, *modal*, *modalisateur*, *modalisation* sont chargés d'interprétations, revendiqués par plusieurs disciplines et renvoient à des réalités linguistiques multiples.

Ces termes sont empruntés à la logique, et la grammaire traditionnelle en a fait un usage aussi abondant que peu rigoureux (catégorie verbale du « mode », attitude du locuteur à l'égard de son énoncé, nuances de la pensée, etc.).

C'est chez Bally, précurseur indirect de la théorie de l'énonciation, que l'on trouve une utilisation systématique de cette notion. La modalité y est définie comme « la forme linguistique d'un jugement intellectuel, d'un jugement affectif ou d'une volonté qu'un sujet pensant énonce à propos d'une perception ou d'une représentation de son esprit » (2). Il y a dans chaque phrase deux éléments à distinguer, le *dictum* et la *modalité*; le *dictum* correspond au contenu représenté, intellectuel, à la fonction de communication de la langue, alors que la *modalité* renvoie à l'opération psychique qui a le dictum pour objet. La relation entre modalité et dictum n'est pas constante, mais suit une échelle, de l'implicite à l'explicite. Ainsi le dictum peut être réalisé par un verbe modal avec sujet modal explicite :

Je crois qu'il est là $\left\{ \begin{array}{l} \text{je} = \text{sujet modal} \\ \text{croire} = \text{verbe modal} \end{array} \right.$

1. *Ibid.*

2. CH. BALLY, « Syntaxe de la modalité explicite », *Cahiers F. de Saussure*, p. 3 (1942).

ou sans sujet modal: *Il faut qu'il s'en aille*,

avec un adverbe modal: *Il arrivera probablement*,

avec un mode grammatical (l'impératif): *Je veux que vous sortiez: sortez!*

etc.

Bally donne un exemple significatif d'échelle, de l'explicite au synthétique (à modalité incorporée au dictum): soit un dictum constant et les énoncés suivants:

a) *je veux que vous sortiez*; b) *je vous ordonne de sortir*; c) *il faut que vous sortiez*; d) *vous devez sortir*; e) *sortez*; f) *à la porte*; g) *oust!*; h) mimique; i) expulsion physique.

Ch. Bally pense que la modalité est toujours présente, incorporée le plus souvent: ainsi *il pleut* correspond en réalité à (*je constate qu'*) *il pleut*.

Dans le cadre de cet ouvrage, nous ne pouvons nous intéresser aux moyens qu'ont proposés les grammairiens générativistes pour intégrer les éléments linguistiques relevant des modalités à la théorie générative; aussi nous contenterons-nous de quelques éclaircissements terminologiques. Avec André Meunier qui s'inspire de M. A. K. Halliday (1), on distinguera en particulier deux grandes classes: les *modalités d'énonciation* et les *modalités d'énoncé*, auxquelles on adjoindra les *modalités de message*.

Les modalités d'énonciation

La « modalité d'énonciation » correspond à une relation interpersonnelle, sociale, exige donc une relation entre des protagonistes dans la communication. Une phrase ne peut recevoir qu'une seule modalité d'énonciation, obligatoire, qui peut être déclarative, interrogative, impérative, exclamative et spécifie le type de communication entre le locuteur et le(s) auditeur(s). (Jean Dubois et F. Dubois-Charlier ne parlent pas de « modalités d'énonciation », mais de « constituants de phrase », avec une définition très voisine.) Soit par exemple les deux phrases:

J'ai la certitude que la France est heureuse.

Je suis désolé que la France soit heureuse.

La « modalité d'énonciation » est la même (déclarative), mais c'est la « modalité d'énoncé » (voir *infra*) qui est distincte. En outre, le sujet modal des verbes modaux et le sujet d'énonciation coïncident (*je*). Par contre, avec une phrase comme:

Léon a la certitude que la France est heureuse,

le sujet modal (*Léon*) est autre que le sujet d'énonciation (*le je* qui déclare).

La modalité d'énonciation peut déboucher sur une théorie des « actes de parole » (voir *infra*), exploitable par l'analyse du discours.

1. *Langue Française* n° 21, « Modalités et communication ».

O. Ducrot fait précisément remarquer que l'acte d'ordonner implique un certain rapport hiérarchique; de même le droit d'interroger n'est pas dévolu à n'importe qui et renvoie à un type particulier de relation sociale. Le même auteur signale que le fait de poser une question oblige le destinataire à continuer le discours, à répondre. Autrement dit, par le biais des modalités d'énonciation, on contribuerait à construire cette théorie des « *rapports interhumains*, dont la langue fournit non seulement l'occasion et le moyen, mais le cadre institutionnel, la règle » (1).

Modalités d'énoncé

Elles ont un statut linguistique beaucoup moins évident; elles ne portent pas sur la relation locuteur/allocutaire, mais caractérisent la manière dont le locuteur situe l'énoncé par rapport à la vérité, la fausseté, la probabilité, la certitude, le vraisemblable, etc. (*modalités logiques*), ou par rapport à des jugements appréciatifs, (l'heureux, le triste, l'utile, etc., *modalités appréciatives*). Ainsi, dans: *Il se peut que Paul vienne*, *Il se peut* constitue la modalité logique, syntaxiquement distincte, ici, de la « proposition de base » (*Paul venir*). En revanche, dans *Paul est sûrement là*, la modalité logique est syntaxiquement manifestée par un adverbe (*sûrement*).

Il en va de même pour la modalité appréciative, où l'on peut distinguer, par exemple: *Il est heureux que Paul soit là*, et *Paul, heureusement, est là*.

Dans la mesure où une langue n'est en aucune façon un langage logique, la manière dont les modalités d'énoncé s'incorporent à la proposition de base sont loin d'être sans effet sur sa signification. Comme toujours lorsqu'on compare logique et langage, on est étonné de la diversité des ressources de la langue: ainsi, pour la modalité du possible, on est confronté à des structures de phrases très variées, qui font même douter de l'homogénéité linguistique de cette modalité:

- a) *Il est possible que nous partions.*
- b) *Il n'est pas impossible que nous partions.*
- c) *Il se peut que nous partions.*
- d) *Nous partirons peut-être.*
- e) *Peut-être que nous partirons.*
- f) *Notre départ est possible.*
- g) *Notre départ n'est pas impossible.*
- h) *Nous pouvons partir.* (2)

1. *Dire et ne pas dire* (Hermann), 1972, p. 4.

2. Signalons que la modalité logique peut être implicite, liée aux déterminants, aux temps verbaux, etc. Ainsi, dans *Tes père et mère honoreras*, la modalité du nécessaire est présente, liée à la structure de la maxime et au futur. Il peut même y avoir des ambiguïtés: *Ces vitres se nettoient* peut être interprété comme une possibilité (*sont nettoyyables*) ou une nécessité (*doivent être nettoyyées*).

L'équivalence sémantique de ces phrases fait difficulté: a) et b), f) et g), respectivement, diffèrent subtilement, alors que f) et d) sont nettement distinctes; selon O. Ducrot, f) et d) correspondent à des attitudes différentes chez l'énonciateur: f) affirme une possibilité, alors que dans d), le locuteur « prend une certaine attitude, qui n'est ni affirmation ni refus, vis-à-vis de l'événement envisagé (...). La possibilité est affirmée par f) et jouée par d) » (1). Il y voit une différence analogue à celle qui oppose *Je suis triste* (affirmé) et *Hélas!* (joué), symptôme de la douleur autant que son expression.

De telles différences sont importantes dans une perspective d'analyse du discours, attentive à la relation entre énonciateur et énoncé.

En outre, la langue ne découpe pas un système évident et simple de modalités logiques: *sûrement* tend davantage vers la probabilité que vers la certitude; que dire de *certainement*, *sans doute*, etc.? On ne peut dire que *certainement* et *sûrement* soient le corrélat exact de *certain* et *sûr*. Il n'est qu'à évoquer la complexité des verbes dits « modaux » (*pouvoir*, *devoir*) pour prendre la mesure des difficultés que soulève la notion de modalité d'énoncé. Quant aux modalités appréciatives, les circonscrire, les classer constitue une tâche hautement problématique; comment identifier:

a) *Il est heureux que Léon s'en aille.*

b) *Léon s'en va, heureusement!*

Modalités de message

Nous abordons ici une question très délicate, puisqu'il s'agit en fait de la valeur modalisatrice de certaines transformations syntaxiques. Celles-ci ont un rôle certainement très important, mais fort obscur pour le moment. Nous ne ferons que quelques remarques allusives et en dehors de tout formalisme.

Deux attitudes extrêmes sont ici à rejeter: croire qu'à chaque transformation (par exemple la passivation ou la nominalisation) corresponde une incidence sémantique sur la phrase qui soit constante, univoque; ou, inversement, prétendre qu'on ne peut assigner *a priori* aucune signification en dehors des contextes discursifs déterminés. Dans le premier cas, on risquerait d'aboutir à une sorte de « clé des transformations » comparable à la « clé des songes »; dans le deuxième, on nierait les contraintes qu'impose la langue. Il vaudra mieux maintenir qu'il y a prédisposition de telle transformation ou de tel type pour telle incidence sémantique, mais que cette prédisposition peut aussi bien s'exercer à plein qu'être neutralisée, déplacée, voire inversée dans le fonctionnement effectif de tel discours ou type de discours.

1. *Dire et ne pas dire*, pp. 66-67.

Le linguiste anglais M. A. K. Halliday (1), après beaucoup d'autres, insiste sur l'existence de deux composantes dans la phrase, le *thème* et le *rhème*; le thème est, en quelque sorte, le « sujet psychologique, c'est-à-dire l'élément sur lequel s'accroche le reste de la phrase, l'élément essentiel, mis en valeur le plus souvent par sa position initiale. Dans la plupart des cas, le thème coïncide avec le sujet grammatical et le rhème avec ce qui en est dit ». (On parle aussi de *topic* et de *comment*.)

thème rhème

Diverses transformations permettent de mettre en position de thème tel ou tel constituant de la phrase.

— Mise en relief par *c'est*: *C'est Pierre que Léon aime.*

$\left\{ \begin{array}{l} \text{Léon aime quelqu'un.} \\ \text{Ce quelqu'un est Pierre.} \end{array} \right.$

— L'emphase, qui s'accompagne d'une pronominalisation et d'une dislocation. La transformation peut opérer sur

- Pierre, il aime Léon (familier)**

- ## Paul, Léon l'aime

- A Paul, je le lui ait dit** (variante = j'y ai dit)

L'argent, je m'en moque

- un groupe prépositionnel :

Paris, j'y suis resté deux jours. Etc.

La langue familière utilise aussi une dislocation vers l'arrière:

1. Voir « Notes on transitivity and theme » (*Journal of linguistics*) III-1, III-2, IV-2 (1967-68).

2. *Eléments de linguistique française*, Larousse, 1970, p. 184.

Je l'ai vu, Léon.
Je le lui ai dit, à Paul...

La mise en place du thème est évidemment indissociable du contexte, qui seul la justifie ou non pour tel ou tel élément de la phrase.

La transformation passive est directement liée au problème du thème; en effet elle a toujours pour effet de placer en position initiale le complément d'objet direct, et donc d'en faire le thème:

<i>Marie</i>	<i>/embrasse</i>	<i>Léon</i>	\Rightarrow	<i>Léon</i>	<i>/est embrassé par</i>	<i>Marie</i>
thème		rhème		thème		rhème

La passivation pose néanmoins des problèmes spécifiques, liés en particulier à l'« agent » du procès. On notera que la passivation offre deux possibilités: l'effacement de l'agent, ou sa mise en valeur par une préposition.

L'effacement de l'agent offre de grandes facilités, mais peut être dû à de multiples causes (l'agent est parfaitement connu, ou inconnu, on ne veut pas le mentionner...); inversement, la passivation peut mettre en valeur l'agent, sur lequel se cristallise l'essentiel de l'information véhiculée par la phrase: *Ces exploits ont été accomplis par le peuple* (sous-entendu: *et non par tel autre agent*). La passive à agent est donc très différente de la passive inachevée.

Selon J. Dubois (1), il existe également des facteurs syntaxiques favorisant la passivation: d'une part, le contexte, pour éviter certains ambiguïtés, et d'autre part le caractère animé du sujet de la phrase transitive. Dans le premier cas, par exemple, au lieu de dire: *La production automobile croît en France. Mais les excès de l'industrie peuvent ralentir son essor*, on dira: *mais son essor peut être ralenti...*, pour rapprocher *son de production*. Dans le deuxième cas, il y aurait tendance à rétablir l'ordre animé \rightarrow inanimé quand, dans la transitive, le sujet est un non-animé et l'objet un animé et qu'il n'y a pas de déterminant renvoyant à un élément précédent de l'énoncé. *La grange a été détruite par un passant*, mais *Un passant a été renversé par une voiture*.

Considérons, par exemple, ces trois phrases:

- (1) *Ce pays se gouverne bien.*
- (2) *Ce pays est bien gouverné.*
- (3) *Léon gouverne bien ce pays.* (2)

Le type (1) a été abondamment étudié, et depuis longtemps (en relation avec les problèmes de modalité et de transitivité). Le type (2) est une passive inachevée, et (3) une transitive directe avec « agent » en position initiale. Dans les trois cas il y a un agent, implicite (1), semi-implicite (2),

1. *Grammaire structurale: le verbe* (Larousse), chap. V.

2. Pour HALLIDAY, *op. cit.*

explicite (3). Pour Halliday, (1) est une construction de type « orienté vers le procès » : en effet, la phrase laisse entendre que le pays se gouverne bien en vertu d'une qualité qu'il possède en propre, quel que soit l'agent qui s'en charge ; en revanche, (3) est du type « orienté vers l'agent », en ce sens que c'est l'action de tel agent qui est à la source de cette bonne administration. Le type (2), la passive, serait orienté aussi vers l'agent, mais beaucoup plus discrètement.

Pour finir, et laisser le problème des transformations au profit de celui de l'« agent », comparons ces deux phrases empruntées à N. Ruwet, dont nous suivons ici la démarche (1) :

(1) *Jean-Baptiste a fait plonger Jésus dans l'eau.*

(2) *Jean-Baptiste a plongé Jésus dans l'eau.*

Dans les deux cas, *Jean-Baptiste* est agent ; la différence entre (1) (factitive) et (2) (transitive) est liée, selon Ruwet, à la notion de « connexion directe/indirecte ». Dans la connexion directe, « l'action exprimée par le verbe est conçue comme un processus global, unitaire, notamment du point de vue temporel » (2) ; en revanche, dans (1), *Jean-Baptiste* a pu agir par la persuasion, indirectement... En (2), connexion directe, le complément d'objet direct est interprété comme objet inerte, passif, et non comme agent autonome. C'est ainsi qu'on dira : (3) *J'ai rentré l'auto au garage* et non (4)* *J'ai rentré les invités au salon*.

La phrase : *Jo a sorti Jim du bar* suppose une action directe sur un Jim devenu objet, ce qui n'est pas le cas de : *Jo a fait sortir Jim du bar*. Cela rendrait compte de tours journalistiques comme : *Le ministre a démissionné son secrétaire d'Etat*, qui suppose une coercition directe, ou comme : *La police a suicidé Stavisky* (3).

N. Ruwet émet ainsi l'hypothèse qu'il existerait une hiérarchie des constructions en fonction de ce critère de la connexion directe, qui laisserait plus au moins de valeur « agentive » indépendante au deuxième SN. La distance serait minimale et la connexion immédiate dans $SN_1 VSN_2$ (*Jo sort Jim*) SN_1 faire SN_2 (*Jo fait sortir Jim*) aurait une position intermédiaire. Mais SN_1 faire que [${}_s SN_2 VX$] (*Paul a fait que Pierre est parti*) ou SN_1 faire en sorte que [${}_s VSN_2 X$] (*Paul a fait en sorte que Pierre est parti*) seraient liés à une connexion très indirecte. Relation entre le nombre de nœuds de l'arbre séparant SN_1 de SN_2 et l'autonomie de SN_2 ?

Tous ces problèmes sont d'une effrayante complexité, mais l'analyse du discours ferait évidemment de grands progrès si ces phénomènes encore très obscurs trouvaient leur explication dans une théorie syntaxique cohérente.

1. *Théorie syntaxique du français* (Seuil) 1972, pp. 126-180.

2. *Ibid.*, p. 152.

3. *Ibid.*, p. 155.

Partant précisément de l'hypothèse que les transformations « modalisent » l'énoncé, L. Courdresses (1), par exemple, a analysé comparativement le procès d'énonciation dans un discours de M. Thorez et un discours de L. Blum de mai 1936 tous les deux, et portant sur le même sujet.

L'opposition entre les discours des deux orateurs lui semble correspondre à une opposition entre deux types d'énonciations. Ainsi :

● *Les négatives* sont nombreuses chez Blum et rares chez Thorez ; en effet, une négative implique toujours un énoncé inverse exprimé ou implicite, c'est-à-dire un rapport dialectique spatial ou temporel avec l'autre :

- soit une négation d'énoncé ou d'un état,
- soit une restriction à un énoncé précédent de l'interlocuteur ou du locuteur lui-même (notion de temps),
- soit une contradiction à une opinion contraire dans le groupe ou hors du groupe (notion d'espace).

La négative établit une relation personnelle, polémique ou affective ou passionnelle entre le sujet parlant et « l'autre ». En revanche, les négatives de M. Thorez ont un statut très différent :

« 12 négations absolues de type didactique ;

3 négations de restriction :

ne pas... mais

4 négations dans le temps :

ne pas... plus longtemps

3 négations modalisées par un adverbe : *ne... nullement*

1 négation d'exclusion :

ne... que » (2).

C'est que le *je* de Thorez est en fait le *nous* du groupe : « Les négations n'impliquent qu'une référence polémique, assez rare d'ailleurs, avec l'extérieur, soit critique du gouvernement précédent, soit réponse à des accusations (...). Dans l'ensemble, il apparaît que le Parti se situe assez rarement sur un plan d'égalité, donc de contradiction possible avec le monde extérieur » (3).

● *Les passives et les nominalisations* : la passivation permet de supprimer l'agent de l'action ; la passive peut ensuite être nominalisée : dans ce cas, c'est non seulement l'agent qui est effacé, mais aussi le temps, le mode, la personne, l'aspect : la distance entre le sujet d'énonciation et l'énoncé s'accroît donc, comme dans un discours didactique.

Thorez use de 49 passives, dont 31 sont nominalisées et 44 sans agent. En revanche, sur les 20 passives de Blum, 3 seulement sont nominalisées et 10 ont un agent : la différence quantitative est aussi une différence qualitative.

L. Courdresses oppose dans les deux discours étudiés « deux types de discours bien définis : un discours politique traditionnel (celui de Blum) (...) et un discours didactique (celui de Thorez) » (4). Allant plus loin, elle y voit l'opposition entre le Parti Socialiste, « une addition d'individus séparés, distincts dont le chef s'affirme

1. « Blum et Thorez en mai 1936 : analyse d'énoncés », *Langue française* 9, 1971.

2. *Langue française* 9, p. 26.

3. *Ibid.*, p. 27.

4. *Op. cit.*, p. 32.

personnellement (...). Blum utilise le modèle socioculturel de la bourgeoisie libérale: individualisme très marqué, performance basée sur une grande complexité syntaxique... » (1). Au contraire, « le Parti Communiste s'affirme comme un groupe homogène où les individualités n'apparaissent pas... ». L. Guespin conteste cette interprétation: la différence entre les deux textes viendrait de ce qu'ils n'ont pas été produits dans les mêmes conditions, celui de L. Blum étant un discours de congrès, et celui de M. Thorez étant tenu devant une assemblée de militants (...). « Il faudra éviter d'attribuer au sujet d'énonciation (le socialiste Blum/le communiste Thorez) ce qui est dû à un autre aspect des conditions de production (énoncé contre énoncé dans un cas, énoncé sur énoncé dans l'autre » (2).

Ce différend est significatif: l'analyse des mécanismes énonciatifs ne peut se passer d'une articulation du discours sur les conditions de production, et celle-ci n'est guère aisée; tant que la théorie de cette articulation n'existera pas, on risquerait de pouvoir dire de l'analyse des discours ce qu'on dit des statistiques, à savoir qu'on peut les interpréter dans des sens

Un tel type d'analyse permet de poser quelques questions essentielles: peut-on clore la liste des transformations relevant d'une théorie de l'énonciation? Peut-on structurer entre elles ces transformations (comme le fait, par exemple, L. Courdresses pour la passivation et la nominalisation)? A chaque transformation pertinente pour une théorie de l'énonciation correspond-il une interprétation univoque (par exemple la nominalisation marquant un discours didactique)? A quels critères doit obéir une telle interprétation? Quelle valeur exacte doit-on attribuer aux décomptes fréquentiels dans l'étude comparative?

QUELQUES CONCEPTS POUR RENDRE COMPTE DU PROCÈS D'ÉNONCIATION

Nous voudrions maintenant présenter quelques concepts caractérisant le processus d'énonciation pris globalement, et qui prennent acte du fait que, contrairement à l'énoncé, l'énonciation est continue; ces concepts, empruntés à J. Dubois, qui s'inspire lui-même de U. Weinreich, débouchent normalement sur une caractérisation des discours et sur une typologie très large. Dans une telle perspective, « la constitution de l'énoncé est la constitution d'un objet dont le sujet parlant assume plus ou moins le contenu et vis-à-vis duquel il se pose comme devant tout objet » (3).

1. *Ibid.*, p. 33.

2. *Langages* 23, p. 16.

3. *Langages* 13, p. 103.

La distance

Ce concept permet d'envisager le procès d'énonciation du point de vue de l'attitude du locuteur face à son énoncé: le procès sera décrit comme une distance relative que le sujet met entre son énoncé et lui-même. L'interlocuteur est censé percevoir dans quelle mesure l'énoncé est pris en charge, traduit cette distance. Si cette distance tend vers zéro, le sujet prend totalement en charge l'énoncé, le *je* de l'énoncé et le *je* de l'énonciation s'identifient parfaitement. À l'inverse, si la distance est maximale, c'est que le sujet considère son énoncé « comme partie d'un monde distinct de lui-même ». C'est là l'un des traits, on l'a vu, de la narration historique. Le *je* de l'énonciation est alors identifié « à d'autres *je* dans le temps et dans l'espace ». C'est là le propre du discours didactique, et le *je* a tendance à « devenir le *il* formel de l'énoncé » (1). Ceci s'oppose au discours autobiographique, discours de l'unique (« c'est **mon** enfance qui **me** fascine le plus... **je** découvre en elle l'irréductible... »).

Malheureusement, comme le note lucidement J. Dubois: « Le fait fondamental est qu'il n'existe pas de moyens privilégiés, de classes de mots particuliers pour signifier cette distance; telle structure repérée se révèle l'instant suivant avoir une autre signification » (2). Les facteurs prosodiques (l'intonation) constituent souvent dans le code oral la meilleure façon d'exprimer cette distance, et l'intonation est un flux continu.

La modalisation

Nous avons déjà renvoyé à ce concept, emprunté à Weinreich; c'est un terme très général puisqu'il se définit comme la marque donnée par le sujet à son énoncé; en fait, il faut préciser qu'il s'agit plutôt de l'adhésion du locuteur à son propre discours: adhésion très soulignée, ou non, en baisse ou non, etc. C'est une courbe continue que l'interlocuteur doit interpréter: le locuteur tient-il ou non à ce qu'il dit? Cette adhésion se déplace évidemment sur une échelle continue et varie au long du discours. Certains adverbes constituent évidemment des modalisateurs facilement repérables (*peut-être, évidemment, etc.*). Mais il s'en faut de beaucoup que les choses soient si claires la plupart du temps, car c'est bien souvent l'intonation qui porte l'essentiel du poids de la modalisation. Nous avons déjà fait allusion aux modalités logiques et appréciatives, d'une part, et aux transformations d'autre part, qui participent à cette modalisation. Weinreich souligne également l'importance de l'interférence des niveaux de langue: des éléments relevant de la langue familière insérés dans un

1. *Langages* 13, p. 104.

2. *Ibid.*

discours très soutenu (ou inversement), sont immédiatement interprétés dans tel ou tel sens par l'allocutaire. Weinreich insiste également sur la question des énoncés rapportés qui brisent l'homogénéité du discours (voir *infra*).

Les concepts de transparence et d'opacité

Dans le cas de la « transparence », l'ambiguïté du texte est totalement levée par le transfert du sujet d'énonciation du locuteur sur le récepteur ; autrement dit, le récepteur s'identifie au sujet d'énonciation, qui s'efface, comme si c'était le récepteur qui émettait lui-même le discours. Comme exemple de transparence, on pourrait citer le livre scolaire ou les proverbes. A l'inverse, l'« opacité » caractérise au plus haut point la poésie lyrique puisque chaque lecteur est converti en sujet d'énonciation « pour assumer un énoncé dont les modalisations lui échappent » (1). En un sens, on peut dire que pour les deux extrêmes, discours lyrique et discours pédagogique, le sujet d'énonciation n'est jamais nettement repérable : dans un cas, le discours est ambigu, dans l'autre le sujet d'énonciation est anonyme. Citons par exemple la *transparence* de la maxime : « l'amitié n'est qu'un trafic où nous croyons toujours gagner quelque chose » (La Rochefoucauld).

Le concept de tension

Ce concept regarde la relation qui s'établit entre le locuteur et l'allocutaire, le texte étant considéré comme médiateur d'un désir du locuteur, tentative de saisie de l'allocutaire. Comment repérer une telle « tension » ? Par l'étude du verbe surtout, temps, aspects, modes en particulier. On peut aussi s'intéresser aux déterminants et aux pronoms. Il convient également de donner une grande importance à *être* et *avoir* d'une part, et aux auxiliaires modaux d'autre part : *vouloir-pouvoir-devoir* : dans le premier cas (*être, avoir*), il n'y a pas tension, mais un état, un accompli, alors que dans l'autre cas, il y a tension, prise en charge d'un « faire », d'un non-accompli. Signalons à ce propos que certains auteurs utilisent le terme de *performatif* pour désigner des verbes essayant d'imposer un comportement déterminé à l'auditoire, de provoquer une action et qui usent du futur, de l'impératif, du subjonctif ou de modaux du type *devoir, falloir*. Les textes politiques fournissent d'innombrables exemples de discours « tendu » (« il nous **faut** dès maintenant nous unir dans la lutte contre l'inflation et la dépréciation du franc. J'entends mobiliser l'énergie du pays... L'homme **doit** rester maître des conquêtes de la science... Nous **pouvons** tous ensemble affermir l'unité nationale... »).

1. *Langages* 13, p. 106.

On notera que c'est le verbe *devoir*₁, indiquant une nécessité, qui est facteur de tension, et non le verbe *devoir*₂ indiquant une probabilité. Il n'est pas indifférent de constater que l'occurrence d'une forme de *devoir* est correctement interprétée, dans un sens ou dans l'autre, le plus souvent grâce à des phénomènes d'énonciation. La prise en charge de l'énoncé par le locuteur est maximale dans *devoir*₁ et minimale dans *devoir*₂; *devoir*₁ apparaît plutôt avec *je* et *tu*, les quantificateurs absolus (*partout, tout, toujours*, etc.), le futur, les adverbes indiquant une date précise, etc. En revanche, *devoir*₂ est davantage lié à la non-personne, à l'aspect accompli, à une réserve du locuteur, etc. Comparons par exemple les deux phrases: *Tous les soldats devront partir le 20 et je pense qu'il doit être arrivé* (1). Il n'y a aucune difficulté ici à distinguer *devoir*₁ et *devoir*₂.

LE CARACTÈRE NON UNITAIRE DU DISCOURS: ÉNONCÉS RAPPORTÉS ET INTERFÉRENCES LEXICALES

Nous avons vu que U. Weinreich et J. Dubois attribuaient une grande importance aux phénomènes d'interférences dans le processus de modalisation. L'interférence lexicale et les énoncés rapportés ont pour point commun de rompre la continuité du discours, d'introduire des décrochements, d'ouvrir le discours sur un ailleurs. C'est qu'un texte n'est pas une unité pleine et homogène, par rapport à laquelle énoncés rapportés ou interférences seraient à considérer comme des parasites importuns: bien au contraire, ces phénomènes constituent une des lois du fonctionnement de tout discours et en sont absolument indissociables.

Interférences lexicales

Considérons d'abord les phénomènes d'« interférence »: ils peuvent se circonscrire au lexique, ou porter sur des unités plus vastes. L'interférence lexicale apparaît comme une rupture sémantique dans le fil continu du discours. Les interférences lexicales ne doivent pas donner l'impression que les mots interviennent dans un discours comme des unités pleines possédant une charge sémantique fixe donnée à l'avance. En réalité, l'analyse du discours doit viser à les intégrer dans le fonctionnement d'un texte et ne pas se contenter de repérer au hasard une suite désordonnée d'« effets » de sens.

De tels effets ne sont perceptibles que par contraste, aussi a-t-on cherché à classer ces interférences, en les rangeant dans quatre principales catégories (2).

1. H. Huot a fait une étude systématique de ce problème (*Le verbe « devoir »*, Klincksieck, 1974).

2. En suivant D. DELAS et J. FILLIOLET dans *Linguistique et poétique* (Larousse), 1973, qui s'inspirent eux-mêmes de L. FLYDAL, « Remarques sur certains rapports entre le style et l'état de langue » (*Norsk Tidsskrift for Sprog-videnskap* 16).

- *Les interférences diachroniques*: elles proviennent de la présence dans un même discours de mots appartenant à des états de langue différents: tel mot d'ancien français dans un texte en langue contemporaine...
- *Les interférences diatopiques*: dues à la coexistence de mots n'ayant pas la même aire d'utilisation: ainsi *cabanon* (terme méridional) pour *maison*; les lexèmes appartenant à des langues étrangères en sont un exemple particulièrement net.
- *Les interférences diastratiques*: contraste entre lexèmes de niveaux de langue différente.
- *Les interférences diaphasiques*: utilisation de termes scientifiques, poétiques, etc., dans un autre type de discours.

Comme nous l'avons dit, rien n'empêche de généraliser de telles interférences à des unités plus vastes, de l'ordre du syntagme, de la phrase, de l'énoncé. Les énoncés publicitaires, en particulier, font un grand usage de ces procédés. Ainsi relève-t-on dans telle réclame pour produits de maquillage:

langue familière: *Un maquillage, c'est comme la coiffure, ça peut être quelconque, etc.*

Interférence diaphasique: langue « poétique »: *Tout n'est que demi-teinte et légèreté.*

Retour à la langue familière: *Avec René Garraud la mode est réussie: il y a forcément des raisons, etc.*

Le point important, c'est que le sens de ces interférences est extrêmement variable selon le discours concerné: connivence avec le récepteur, besoin de donner un certain statut au locuteur, etc. Il s'agit en tout cas d'un moyen très efficace de modalisation auquel l'analyste doit porter la plus grande attention.

Un exemple simple éclairera l'usage que l'on peut faire de telles interférences. Le P.-D.G. d'une très importante chaîne de supermarchés, interviewé par *Jours de France* sur les chances de promotion que son entreprise offre aux jeunes, entend démontrer que les diplômés y comptent peu et que les meilleurs postes sont réservés à ceux qui « en veulent »; on s'aperçoit que ses propos sont émaillés de mots américains (*job, business-school, etc.*). A un premier niveau, on peut y voir un moyen de « faire jeune », de s'accréditer et d'accréditer ses propos sur les jeunes (fonction phatique). Cela renvoie à une idéologie diffuse faisant des U.S.A. le pays de la décontraction, de la jeunesse, etc. A un deuxième niveau, on y verra la moyen d'une inscription quasi magique dans l'idéologie du « self-made man » abondamment et explicitement développée par l'interview. Une étude plus poussée montre d'ailleurs, à un troisième niveau, que le texte est construit sur cette référence aux U.S.A.: les propos du P.-D.G. commencent par le récit de la fondation de son premier supermarché, fondation qui fait suite à une « révélation » qu'il aurait eue au cours d'un voyage réalisé fortuitement aux U.S.A.; d'autre part, ses propos se ferment sur le séjour et les expériences enrichissantes qu'a connues son propre fils, lors d'un voyage aux U.S.A. à dix-huit ans, avant de devenir un des

patrons de l'entreprise de son père. Les U.S.A. apparaissent alors comme un lieu mythique d'initiation à la promotion capitaliste. Ces interférences lexicales éclairent donc différents niveaux de fonctionnement du texte et en particulier s'inscrivent dans l'idéologie qui le sous-tend.

Les énoncés rapportés

Nous avons déjà fait allusion au concept d'« intertexte », introduit par J. Kristeva (« dans l'espace d'un texte plusieurs énoncés, pris à d'autres textes, se croisent et se neutralisent »). La réflexion contemporaine sur le discours a en effet imposé une conception nouvelle des relations entre le texte et son « extérieur » textuel : au lieu d'y voir le résultat d'un choix libre de la part d'une conscience souveraine, le texte (que ce soit visible en surface ou non) est considéré comme le produit d'un travail sur des textes antérieurs ou contemporains. Les relations intertextuelles sont multiples : plagiat, parodie, polémique, commentaire, simulation, etc., mais elles sont traversées par le problème de la citation, dit énoncé rapporté. Il s'en faut en effet de beaucoup qu'un discours se présente comme un ensemble homogène d'énoncés rapportés à un sujet d'énonciation unique : c'est là une situation très remarquable, car seule l'habitude nous a dissimulé à quel point les relations entre ces diverses sources d'énonciation peuvent être complexes.

Le français dispose, grammaticalement, de trois manières d'intégrer un fragment de discours ou un discours dans un premier discours : le discours direct, indirect, indirect libre.

— Le discours direct : *Il songe à son père, qui disait : « J'aime les confitures ».*

— Le discours indirect : *Il pensait que Jeanne lui dirait qu'elle ne l'aimait plus.*

— Le discours indirect libre : *Jean parlait à mi-voix : il en avait assez, cela ne pouvait durer.*

La troisième forme, discours indirect libre, assez artificielle, est pratiquement réservée à la littérature romanesque, aussi n'en parlerons-nous pas bien qu'elle soit très intéressante. L'opposition direct/indirect est très nette ; dans un cas on a affaire à un « discours » (au sens de Benveniste), alors que dans l'autre il y a subordination de la deuxième source d'énonciation à la première par un procédé d'intégration grammaticale conférant à l'énoncé rapporté les marques du discours citant.

Ces marques de subordination concernent essentiellement les déictiques, les temps verbaux, les personnes (*je* et *tu*). Discours direct : *Léon m'a dit : « Je suis content de partir d'ici demain »* est converti, au discours indirect, en : *Léon m'a dit qu'il était content de partir de là le lendemain*. La raison profonde de cette transformation syntaxique tient à l'opposition irréductible entre ces deux formes de citation : le discours direct insère une situation de communication dans une autre en leur laissant

leur indépendance, discours dans le discours, chacun conservant ses repérages propres; le discours direct reproduit des propos, les répète purement et simplement. En revanche, le discours indirect ne maintient stable que le contenu du discours cité: c'est une interprétation du discours cité et non sa reproduction. Le discours citant subordonne tout à son « optique », il n'y a plus qu'une seule source d'énonciation. Divers phénomènes linguistiques mettent en valeur cette différence (1):

— Par exemple, on ne peut pas citer au discours indirect des propos relevant d'une langue étrangère: **Il s'exclama que madre mia, voy a morir*; en revanche, le discours direct le tolère sans difficulté: *Il s'exclama: « madre mia, voy a morir »*.

— De même, un énoncé comme celui-ci est révélateur: **Il m'a dit: « J'en ai assez », et ses propos exacts ont été: « J'en ai marre »* (discours direct). Mais au discours indirect: *Il m'a dit qu'il en avait assez, et ses propos exacts ont été: « J'en ai marre. »*

Il convient donc d'être conscients que discours direct et indirect se prêtent à des usages discursifs très différents. Le seul fait d'introduire le discours direct « authentifie » les énoncés rapportés: d'où l'illusoire sécurité que provoque la vérification de l'« exactitude » des citations (comme si le découpage du fragment cité et sa mise en contexte lui laissaient son intégrité profonde, comme si c'étaient les « mêmes » énoncés dans deux discours différents). De son côté, le discours indirect est « indécidable » sur ce point, puisque l'énonciation y est convertie en événement et que, par exemple, un énoncé comme: *Il me disait qu'il n'aimait pas la musique* peut renvoyer aussi bien à une longue tirade qu'à *Je n'aime pas la musique*, ou *La musique, moi, je n'y suis guère porté!*, etc. Dans le discours indirect, la fidélité est au niveau de l'invariance sémantique, et il n'est pas pertinent de prétendre retrouver les propos exacts. Le discours direct a le privilège d'authentifier parce qu'il ne donne pas un équivalent sémantique, mais restitue la situation de la communication elle-même (le sujet d'énonciation du discours citant est libre d'ajouter tous les signes qui lui semblent utiles pour restituer au maximum les éléments de cette situation d'énonciation: ton, accent...). Il va sans dire qu'il s'agit d'un « effet de réel » lié aux structures linguistiques, et que cela n'implique pas que les propos rapportés en style direct soient plus exacts pour autant!

Il ne s'agit là que de cas « purs », car une foule de cas mixtes sont envisageables. L'étude de types de textes différents et de textes d'époques différentes révèle qu'en fonction de la synchronie considérée et d'une typologie des discours, les règles qui président à l'insertion d'énoncés rapportés varient considérablement; c'est ainsi qu'au ^{xvii}e siècle, on exigeait beaucoup moins de fidélité des citations que maintenant. Plus près de nous, dans la presse des années 1920, selon J.-B. Marcellesi, « même

1. Pour une étude détaillée sur cette question: Ann BANFIELD, « Le style narratif et la grammaire du discours direct et indirect », *Change* 16-17, pp. 188 sq.

le discours présenté comme direct n'est jamais véritablement direct » (1). Ainsi, dans un article sur le Congrès de Tours :

Paul Faure : « *MM. Millerand et Leygues
veulent faire prononcer
par les tribunaux la dis-
solution de la C.G.T.
Une opération de ce genre
est bien inutile. La classe
ouvrière va se détruire
elle-même.* »

Le Matin :
*Le gouvernement
veut dissoudre la
C.G.T. A quoi bon ?
Vous vous en
chargez vous-
mêmes.*

Il va sans dire que cette transformation n'est pas innocente, car dans ce cas, « le lexique prêté aux socialistes ne peut pas être un lexique étranger aux non socialistes » (2). Toute une étude serait à faire sur la conversion d'un discours en énoncés rapportés. La manière dont un discours découpe ses citations dans les autres discours est très révélatrice du fonctionnement de ce discours ; ce découpage n'est pas du tout le même selon le type de discours. Il est bien connu qu'en « séparant les énoncés de leur contexte », on fait dire à un discours ce que l'on veut. Or précisément, qu'est-ce que tel discours veut *faire dire* à tel autre ? Que signifie « séparer de son contexte » ? On touche ici à un problème capital : citer, c'est prélever un matériau déjà signifiant dans un discours pour le faire fonctionner dans un nouveau système signifiant. Il ne suffit donc pas d'identifier le discours dans lequel a été prélevée la citation ou d'étudier la transformation qu'il a subie, il faut en outre rendre compte de son sens, de son statut, dans la nouvelle structure à laquelle il est intégré.

Considérons ainsi la manière dont le discours citant assume le discours cité : il y a une « distance » plus ou moins grande imposée par le sujet d'énonciation du discours citant. Il n'est d'ailleurs pas toujours aisé de savoir ce que le discours citant ajoute de son cru et ce qu'il rapporte. J.-B. Marcellesi, étudiant sur les journaux rapportant le Congrès de Tours (1920) les marques grâce auxquelles ils rejettent ou assument les énoncés des orateurs socialistes qu'ils citent, note qu'un procédé aussi simple que les guillemets peut servir par exemple à rejeter tel mot, parce que c'est un néologisme ou parce que c'est un vocable que le discours citant ne prend pas à son compte. L'étude des éléments introductifs est également significative : *X prétend que...*, *Si l'on en croit X*, *Aux dires de X*, *Selon X*, *Selon l'avis de X*, *D'après X*, etc. Ce sont autant de marques par lesquelles le discours citant introduit une distance par rapport au discours cité : il est évident que ces marques sont souvent superflues puisque la syntaxe doit suffire à séparer les deux registres ; l'auteur entend donc renforcer cette séparation de manière significative. La distance peut être

1. *Langages* 23, p. 43.

2. *Ibid.*

maximale (*X alla jusqu'à prétendre que...*, *X osa dire que...*), moyenne (*Si l'on en croit X*, etc.), faible (*Selon X*), ou nulle. La mise à distance peut fort bien ne porter que sur un mot :

<i>X espère voir son prétendu programme...</i>	mise à distance par : <i>prétendu</i> ,
<i>X déclare que son « programme »...</i>	les guillemets.

De tels phénomènes sont très significatifs et permettent de comparer entre eux des discours selon ce qu'ils assument, rejettent, et leur manière d'assumer ou de rejeter; selon leurs silences aussi (c'est-à-dire selon ce qu'ils ne font pas apparaître dans leur discours, même sous la forme d'un rejet).

Quand on considère maintenant la fonction des citations, il faut considérer que ces énoncés rapportés ont des statuts différents, en particulier selon le type de discours. Ces statuts sont très divers, et on peut en donner quelques exemples, à titre indicatif :

— *La citation-preuve* : on fait intervenir une citation au cours d'une argumentation, soit pour réfuter, soit pour défendre, soit pour étayer un argument. Ces citations peuvent être utilisées en raison de leur contenu, ou tout simplement à cause de leur auteur; dans ce dernier cas, on a affaire à une « citation-autorité » où seule la signature donne du poids au contenu intrinsèque. Ces « autorités » varient selon les discours concernés : telle citation extraite de la Bible dans le discours théologique chrétien, telle pensée du général de Gaulle pour un gaulliste, etc.; la citation n'est là que parce qu'elle provient du corpus des énoncés proférés par telle personne.

— *La citation-relique* : de même que, pour consacrer une église, on insère dans la pierre d'autel une relique de saint, de même bien des citations n'ont pas d'autre statut textuel que celui d'incarner un fragment de « discours vrai », authentique et, en conséquence, d'authentifier le discours citant, de lui conférer le sceau fondateur. Ainsi tel essai littéraire se parsemera de citations empruntées à l'Antiquité gréco-latine non pour prouver quoi que ce soit, mais pour manifester son appartenance à une continuité discursive. Le cas limite est atteint quand la citation n'est pas signée, ou n'a même pas de source assignable, et que c'est le seul fait par exemple d'utiliser la langue latine ou la langue grecque qui portent sens. (Il suffit de songer à ces citations des *Essais* de Montaigne dont on n'a jamais pu retrouver l'origine et qui ne sont telles que parce qu'elles sont écrites en latin.)

— *La citation-épigraphe* : tel ouvrage de linguistique par exemple s'orne d'une citation d'un linguiste... Toutes ces épigraphes sont destinées à relier le discours nouveau à un ensemble textuel plus vaste, à l'intégrer dans un ensemble d'énoncés antérieurs. Il s'agit de manifester les grandes orientations qu'a prises le livre, de le repérer, le signaler comme appartenant à un ensemble défini d'autres discours.

— *La citation-culture* : notre culture comporte, à titre de composante, un ensemble indéterminé de citations de « grands auteurs », d'hommes célèbres ou anonymes, très maniables, fonctionnant comme signes de connivence, signes de « culture ». Ce type de citations est très proche de la citation-relique, mais, selon la formulation de Jakobson, on pourrait dire que la « fonction phatique » y prédomine. Cet ensemble d'énoncés disponibles varie selon les communautés concernées et peu de citations accèdent à une sorte de pérennité (*Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, Après moi, le déluge!* etc.). Ces citations ne sont pas innocentes; leur fonction phatique est essentiellement quête d'une connivence dans la mesure où elles provoquent une adhésion presque automatique. Le vers de Boileau fait partie des évidences pour qui a assimilé les valeurs transmises par un certain appareil scolaire et peut servir par exemple à rejeter une interprétation des textes qui n'est pas centrée sur le sujet-créditeur. Une topographie des lieux communs serait fort utile: elle se découperait en fonction de leurs lieux de circulation, de la position de leurs utilisateurs et de leur rôle discursif. Il serait de même intéressant d'étudier la manière dont ils sont introduits: *Comme l'a dit X fort justement, Comme on l'a dit, Comme l'a dit l'autre, Il est bien connu que*, etc. On pourrait peut-être repérer ainsi le statut discursif de ces citations.

Ce défrichage est très sommaire et incomplet, mais il importe d'avoir conscience que le statut d'une citation n'est jamais neutre et renvoie aux fondements idéologiques et textuels du discours citant: aussi est-il difficile de rendre compte de ces statuts en dehors du fonctionnement effectif des textes. Bien souvent, la citation est « spéculaire », c'est-à-dire que le détour par l'intertexte est un leurre: sous couleur de donner la parole à d'autres discours, le discours citant ne fait, en réalité, que mettre en œuvre ses propres catégories. C'est particulièrement net pour le discours polémique. Ce qui permet à un tel discours de fonctionner, c'est le fait que, comme on dit, les adversaires « ne parlent pas de la même chose ». Autrement dit, quand on cite le discours de l'adversaire, c'est pour en faire le négatif de son propre discours et rarement pour le saisir dans la régulation qui lui est propre. Ce n'est pas le fruit d'une erreur psychologique (une lecture hâtive, un manque de modération, d'impartialité, etc.) mais de contradictions objectives (non linguistiques): l'incompréhension mutuelle est la condition de possibilité même de la polémique, ou plutôt la traduction des limites structurales de chacun des deux discours, qui se délimitent l'un l'autre. Rien n'est donc plus déplacé que de vérifier l'exactitude des citations pour prouver le bien-fondé d'une polémique, à moins de postuler que le sens d'un fragment de discours est une donnée stable, fixée une fois pour toutes dans les limites matérielles de ce fragment. L'ensemble des citations que font un discours, un type de discours est le produit d'un travail sur l'intertexte qui obéit à une systématité permettant d'éclairer le fonctionnement entier de ce discours.

3. LES ACTES DE LANGAGE

LES PERFORMATIFS

La notion de verbes « performatifs » est d'une grande importance pour l'analyse du discours, en particulier si l'on considère ses conséquences indirectes sur la conception du fonctionnement du langage. Très schématiquement, on peut dire que la théorie des performatifs remet en cause la conception saussurienne de la langue sur trois points étroitement liés :

- l'idée que la signification d'un énoncé peut être décrite indépendamment de la valeur de son énonciation; les performatifs montrent que, pour comprendre certains énoncés, le cadre de leur énonciation est prioritaire;
- l'assimilation de l'activité linguistique et de la créativité individuelle; au contraire, la théorie des performatifs réintroduit l'institution sociale dans l'activité linguistique;
- l'assimilation des langues naturelles à des codes destinés à la communication intersubjective d'informations explicites, de connaissances; à l'inverse, comme l'écrit O. Ducrot, « On cessera de définir la langue, à la façon de Saussure, comme un code, c'est-à-dire comme un instrument de communication, mais on la considérera comme un jeu, ou, plus exactement, comme posant les règles d'un jeu, et d'un jeu qui se confond largement avec l'existence quotidienne » (1).

Malheureusement, la théorie des performatifs n'a pas fait l'objet d'applications à l'analyse du discours; aussi les pages qui suivent ne visent-elles qu'à informer de perspectives inéluctablement appelées à influencer de manière décisive sur elle.

Le philosophe anglais J. L. Austin nomme « énoncé performatif » des énoncés tels que « l'exécution de la phrase est l'exécution d'une action » (2); en revanche, l'« énoncé constatif » décrit un procès, mais sans que son énonciation accomplisse l'événement qu'il décrit; opposons : *Je te nomme général* (performatif) et : *Il l'a nommé général* (constatif).

Dans le premier exemple, le sujet d'énonciation fait l'acte en même temps qu'il l'énonce, alors que le deuxième exemple ne fait que décrire un acte, description qui relève de l'opposition vrai/faux.

Il est bien évident que les performatifs n'existent qu'en fonction de l'existence de conventions sociales déterminant la valeur de certains actes d'énonciation; ainsi, dire *Je promets* engage le locuteur et si cet énoncé ne l'engageait pas, il n'aurait plus aucune valeur. Austin en vient

1. *Op. cit.*, pp. 4-5.

2. 1962, *How to do things with words*, trad. française: *Quand dire c'est faire* (Seuil, 1970).

donc à spécifier les conditions qui font qu'un énoncé performatif est *réussi* ou non (et non *vrai* ou *faux*). Le philosophe pose la nécessité d'une institution qui fixe une convention attachant telle valeur à tels mots dans telles circonstances; il faut en outre que l'énoncé performatif soit accompli par qui de droit et dans les circonstances appropriées; il doit être produit correctement, intégralement, etc.

Nous ne parlerons pas du problème très complexe des critères linguistiques permettant de distinguer performatifs et constatifs, qui alimente une controverse considérable; signalons cependant cette particularité essentielle du performatif: le présent de l'indicatif est le seul temps possible, le performatif étant un acte de discours ponctuel, référé au présent d'énonciation. En outre, seul *je* peut être sujet d'un énoncé performatif et seule l'existence effective d'un allocutaire peut fonder cet énoncé. En ce sens, il n'y a pas réellement de « verbes performatifs », mais un usage performatif de certains verbes.

LES ACTES ILLOCUTIONNAIRES

On n'accorderait pas une telle importance aux performatifs si la réflexion d'Austin s'en tenait là, car on pourrait n'y voir qu'une exception sans conséquence pour le fonctionnement de la langue, exception liée à certains contextes juridiques. En réalité, Austin a construit un concept beaucoup plus large, celui d'*acte illocutionnaire*. Pour Austin, toutes les émissions verbales « réussies », outre leur signification littérale, possèdent une « force illocutionnaire » qui détermine comment l'énoncé doit être reçu par le récepteur (assertion, promesse, ordre, etc.). Le plus souvent, cette « force » reste implicite, le contexte suffisant à la déterminer. Les verbes performatifs ne servent qu'à manifester explicitement cette potentialité; dans ces conditions, on généralisera en disant que les énoncés comportent un verbe performatif préfixé, les forces illocutionnaires coïncidant avec les performatifs. « Le but visé par l'emploi d'un verbe performatif, c'est de rendre explicite la force illocutionnaire d'un propos » en tant que « marqueurs de discours » (1).

Ces performatifs sont donc des repères permettant d'instituer le cadre discursif de telle énonciation. C'est ainsi qu'Austin compare ce type de marqueurs de force illocutionnaire à celui que constituent des rubriques comme « Manifeste », « Décret », placées en tête d'un discours: autant de cadres précis délimitant l'interprétation de ce discours. *Prédire, affirmer, conseiller, avertir, admettre...* ne révèlent pas indirectement l'attitude du locuteur mais sont en eux-mêmes des révélations.

1. Z. VENDLER, *Langages* 17, p. 88.

Diverses tentatives sont faites pour intégrer les performatifs dans la syntaxe de la phrase. John R. Ross, par exemple (1), partant de l'idée que les phrases déclaratives doivent être analysées comme implicitement performatives, propose de les dériver d'une structure profonde contenant un verbe principal performatif dominant la phrase déclarative. Une hypothèse comparable a été formulée pour les verbes modaux anglais par J. Boyd et J. P. Thorne: ainsi, *he will go to London to-morrow* serait analysée en: *I predict he goes to London to-morrow* (2).

Austin distingue trois notions: acte *locutionnaire*, *illocutionnaire*, *perlocutionnaire*.

Il y a trois temps dans l'acte « locutionnaire »:

- 1) production de sons (acte *phonétique*);
- 2) construction de phrases à partir d'une syntaxe et d'un vocabulaire (acte *phatique*).
- 3) expression d'une signification à l'aide de l'énoncé, aboutissant à une phrase abstraite (acte *rhétorique*). L'acte locutionnaire est en droit indépendant de la situation de discours, mais n'est qu'un objet abstrait qu'il est nécessaire d'articuler sur une énonciation.

L'acte « illocutionnaire » intervient alors comme l'acte d'énonciation qui prend en considération les relations entre le locuteur et le(s) allocutaire(s): telle phrase peut constituer une promesse, une menace, un conseil, etc. Austin parle, on l'a vu, de « forces illocutionnaires »; ces « forces » n'ont de valeur qu'à l'intérieur de conventions définies.

Mais ce n'est pas tout: l'acte « perlocutionnaire » renvoie à l'effet produit par l'illocution, ainsi telle question du locuteur peut servir à embarrasser un adversaire, ou à lui permettre de s'intégrer à une discussion, etc.

On a, par exemple, proposé récemment (3) de considérer certains types de création lexicale comme des actes illocutoires, dont l'effet perlocutoire serait de provoquer un rejet chez le destinataire. Ainsi, dans un journal d'opinion, un journaliste peut accomplir l'acte de « critiquer » non pas en utilisant un verbe performatif explicite, mais simplement en employant certains mots qui ont pour conséquence de dévaloriser l'objet de la critique. En employant la lexie complexe les *socio-communistes*, au lieu de *socialiste-communiste*, je critique et tente de faire partager mon agressivité par le destinataire; on pourrait en dire autant des jeux de mots dépréciatifs (Cf. *Rocard-bespierre*, dans le journal *Minute*). Il convient cependant d'avoir à l'esprit que cet acte de critique n'est pas attaché au néologisme lui-même (sauf dans le cas du jeu de mots), mais est fonction du type de discours (et prenant en considération énonciateur-destinataires) dans lequel il est à l'œuvre et de la conjoncture.

1. « On declarative sentences » in *Readings in English transformational grammar* (1970), Ginn and Co.

2. (1969) traduit en français dans *Langages* 34, p. 103: « La sémantique des verbes modaux en anglais ».

3. J.-B. MARCELLESI, « Néologie et fonctions du langage », *Langages* 36, pp. 98 sq.

Où s'arrête le domaine du « linguistique » proprement dit? N'existe-t-il pas des conventions régissant l'emploi des énoncés dans les situations de discours et qu'on puisse intégrer à la « signification » d'un énoncé, au même titre que sa syntaxe? Doit-on rejeter dans l'extralinguistique, ou dans la « pragmatique » les conventions et relations sociales? Par l'opposition perlocutionnaire/illocutionnaire, Austin cherche à intégrer à la langue un ensemble de règles d'emploi du discours sans s'obliger à faire entrer en ligne de compte la psychologie des locuteurs, des allocutaires, etc. La difficulté autour de laquelle tournent les linguistes depuis quelques années revient à se demander si l'idée d'une signification linguistique isolée de l'acte d'énonciation est quand même tenable et, si oui, dans quelles limites.

LES ACTES DE LANGAGE ET LA STRUCTURE DES ACTES ILLOCUTIONNAIRES (SEARLE)

Dans son ouvrage, *Les actes de langage* (1) (traduction de « *speech acts* »), John R. Searle cherche à analyser la structure des « actes illocutionnaires ». Un « acte de langage » est « la production ou l'émission d'une occurrence de phrase dans certaines conditions », les actes de langage étant « les unités minimales de base de la communication linguistique »; la théorie du langage est « partie d'une théorie de l'action, tout simplement parce que parler est une forme de comportement régi par des règles » (2); ainsi l'intéressant n'est pas le système formel de ces « règles du jeu », mais le jeu lui-même. Le but de Searle est précisément d'essayer de poser un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes pour que soient valides tels types d'actes de langage et d'en déduire des « règles sémantiques gouvernant l'emploi des procédés linguistiques qui caractérisent l'appartenance des énoncés à tel ou tel type d'acte de langage » (3).

Searle définit deux types de règles, « normatives » et « constitutives ».

a) *Normatives*: elles gouvernent des formes de comportement pré-existantes, ou existant indépendamment: ainsi la politesse codifie des relations sociales. Ce sont des règles qui prennent la forme d'un impératif, par exemple: au jour de l'An, il faut adresser des vœux, etc.

b) *Constitutives*: « créent ou définissent de nouvelles formes de conduite » (4). Ainsi les règles d'un jeu disent non seulement comment y jouer mais créent la possibilité même d'y jouer.

Or précisément, les actes de langage ont pour caractéristique d'être accomplis en produisant des énoncés qui obéissent à des règles constitutives: ainsi promettre consiste à dire *je promets*; c'est par une convention

1. Trad. française 1972 (Hermann).

2-4. *Op. cit.*, pp. 53, 59 et 74.

pure que *je promets*, sous certaines conditions, constitue l'acte de faire une promesse.

Searle va par exemple construire les conditions nécessaires et suffisantes pour que l'acte illocutionnaire « promettre » soit accompli effectivement et sans échec; de ces conditions il déduit les règles d'emploi de ce marqueur de force illocutionnaire.

Conditions

- 1) Les conditions normales de départ et d'arrivée sont remplies.
- 2) L (locuteur) exprime la proposition que p, en employant T.
- 3) Dans l'expression de p, L prédique à propos de L un acte futur C.

Conditions préliminaires

- 4) A (auditeur) préférerait l'accomplissement de C par L à son non-accomplissement et L pense que c'est le cas.
- 5) Il n'est pas évident, ni pour L, ni pour A, que L serait conduit de toute façon à effectuer C.

Condition de sincérité

- 6) L a l'intention d'effectuer C.

Condition essentielle

- 7) L'intention de L est que l'énoncé de T le mette dans l'obligation d'effectuer C.
- 8) L a l'intention i-l d'amener A à la connaissance K que l'énoncé de T doit revenir à mettre L dans l'obligation d'effectuer C. L veut que son intention soit reconnue en vertu (ou au moyen) de la connaissance qu'a A de la signification de T.
- 9) Les règles sémantiques de la langue parlée par L et A sont telles que T est employé correctement et sincèrement si, et seulement si les conditions 1-8 sont réalisées.

L'analyse peut être étendue à d'autres marqueurs illocutionnaires, ainsi peut-on comparer *conseiller* et *demander*, dans le tableau ci-dessus :

Règles	<i>conseiller</i>	<i>demander</i> (de faire quelque chose)
— de contenu propositionnel	Acte futur C de A.	Acte futur C de A.
— préliminaire	1/ L a des raisons de penser que C sera profitable à A. 2/ Il n'est certain ni pour L ni pour A, que A serait conduit à effectuer C de toute façon.	1/ A est en mesure d'effectuer C. L pense que A est en mesure d'effectuer C. 2/ Il n'est certain ni pour L, ni pour A que A serait conduit de toute façon à effectuer C de lui-même.
— de sincérité propositionnel	L pense que C sera profitable à A.	L désire que A effectue C.
— essentielle	Revient à assurer que C sera profitable à A.	Revient à essayer d'amener A à effectuer C.

Ainsi se trouve donc construit une sorte d'espace, de cadre institutionnel régissant les « actes de langage ».

Soulignons quelques points qui nous semblent intéressants dans les commentaires de Searle: le locuteur, en règle générale, quand il accomplit un acte illocutionnaire, *sous-entend que les conditions préliminaires sont satisfaites* (ainsi promettre quelque chose, c'est, du même coup, placer l'auditeur dans la situation de quelqu'un d'intéressé par la réalisation de cette promesse, commander sous-entend que l'auditeur est en position d'infériorité, etc.): l'implicite pénètre donc en profondeur la réalisation des actes de langage.

Searle fait également remarquer que la notion de « force illocutionnaire » repose en fait sur plusieurs principes de distinction différents :

- a) *L'objet de l'acte permet d'opposer affirmer et questionner.*
- b) *Le rapport entre locuteur et auditeur : différence entre demander et ordonner (qui suppose une autorité).*
- c) *Le degré de l'engagement contracté: exprimer une intention et promettre.*
- d) *Différence de contenu propositionnel: prédire s'oppose ainsi à rapporter.*
- e) *Différence dans le rapport entre la proposition et les intérêts propres à L ou à A : se vanter/se plaindre, avertir/prédire.*
- f) *Les divers états psychologiques possibles qui sont exprimés: promettre renvoie à une intention, alors que affirmer renvoie à une croyance.*
- g) *Différence dans le rapport entre l'expression concernée et le reste de la conversation (exemple: répondre à ce que quelqu'un a dit s'oppose à contester ce qu'il a dit).*

L'auteur est donc amené à nier l'idée naïve que « les différents verbes illocutionnaires déterminent des points appartenant à un seul continuum »; au contraire, « il y a plusieurs continuums de « force illocutionnaire »; sur ces continuums divers, chaque langue possède un certain nombre de verbes illocutionnaires et telle autre langue d'autres.

LA PRÉSUPPOSITION

Pour éclairer ce qui va suivre, rappelons quelle est la définition logique d'une présupposition. Il s'agit d'une relation entre propositions telle qu'une proposition X présuppose une proposition Y, si :

- 1) X vrai implique Y vrai;
- et 2) X faux implique Y vrai.

Ajoutons que cette implication vaut également si X est transformé en question (de portée globale). Prenons un exemple: *J'ai changé de chapeau* présuppose que je possédais déjà auparavant un chapeau; la négation *Je n'ai pas changé de chapeau*, ainsi que l'interrogation *Ai-je changé de chapeau?* présupposent la même proposition.

La notion de présupposition vient du logicien allemand de la fin du XIX^e siècle, G. Frege, qui remarque que « lorsqu'on énonce une affirmation, on suppose toujours sans le dire que les noms propres y figurant, qu'ils soient simples ou composés, ont une dénotation » (1). Quand on dit *Kepler mourut dans la misère*, on « présuppose » que *Kepler* désigne un individu ayant réellement existé, possède un référent, sans que cette présupposition soit contenue explicitement dans la proposition. Cette proposition ne sera vraie ou fausse que si *Kepler* a un référent. Il s'agit là d'une présupposition dite « existentielle ».

On peut distinguer (2), présuppositions existentielles et non existentielles, d'une part, et présuppositions lexicales et non lexicales, d'autre part.

Une présupposition est lexicale quand elle provient du sens d'une unité lexicale. Dans la phrase: *Paul refuse de dormir*, il est présupposé qu'on a demandé à Paul de dormir, présupposition directement issue du sens de *refuse*.

Une présupposition existentielle est une condition portant sur l'existence et devant être remplie pour que la proposition soit vraie ou fausse; nous venons d'en voir un exemple. La classification doit être croisée:

— Présupposition existentielle non lexicale: *Kepler mourut dans la misère*.

— Présupposition existentielle lexicale: *Kepler* $\left\{ \begin{array}{l} \text{sait} \\ \text{se souvient} \\ \text{etc.} \end{array} \right\}$ *que Marie*

est blonde. Ces verbes, dits verbes « factifs », présupposent que la complétive est vraie (*Marie est blonde*).

— Présupposition lexicale non existentielle: *Paul refuse de dormir*.

— Présupposition non lexicale non existentielle: *Jean est grand pour un pygmée* présuppose que les pygmées sont petits.

L'IMPLICITE

Le problème de la présence de l'implicite dans le discours constitue une dimension fondamentale aussi bien pour une théorie de l'énonciation que pour l'analyse sémantique.

Partant du principe que « la langue n'est pas seulement une condition de la vie sociale, mais un mode de vie sociale », O. Ducrot, dans son livre *Dire et ne pas dire* (3), entend montrer que « le phénomène de la

1. « Sens et dénotation », *Ecrits logiques et philosophiques* (Seuil) 1971, p. 115.

2. Nous adoptons ici le classement de F. KIEFER (1971) (trad. française: Mame, 1974, *Essais de sémantique générale*), en ayant conscience qu'elle prête à critique.

3. *Dire et ne pas dire* (Hermann), 1972, p. 4.

présupposition fait apparaître, à l'intérieur de la langue, tout un dispositif de conventions et de lois, qui doit se comprendre comme un cadre institutionnel réglant le débat des individus ». L'implicite a une double utilité: exprimer quelque chose sans risquer d'être considéré comme responsable de l'avoir dit, mais aussi avancer une idée en la soustrayant aux objections éventuelles.

Selon O. Ducrot, la présupposition est une forme d'implicite, « permettant de dire quelque chose tout en faisant comme si cela n'avait pas à être dit » (1):

Soit l'exemple: 1) *Pierre pense que Jacques va venir.*

2) *Pierre se doute que Jacques va venir.*

3) *Pierre s' imagine que Jacques va venir.*

2) *présuppose* que Jacques va venir, 3) que Jacques ne va pas venir. En outre, 2) et 3) *posent* que Pierre a une opinion positive concernant l'éventualité de la venue de Jacques. En transformant 2) et 3) en interrogatives et en négatives, on s'aperçoit que les « présupposés » restent identiques, et que les « posés » varient. Le présupposé, comme le posé, fait partie de la signification littérale: l'implicite est dans la langue même.

O. Ducrot est alors conduit à affirmer que la présupposition est « un acte de parole particulier, au même titre que l'affirmation, l'interrogation ou l'ordre (...); présupposer, ce n'est pas dire que l'auditeur sait, ou que l'on pense qu'il sait ou devrait savoir, mais *placer le dialogue dans l'hypothèse où il saurait déjà tenir le rôle de quelqu'un dont l'auditeur sait que (...), attitude linguistique, jeu de parole* » (2). Ainsi les présupposés introduits entre locuteur et destinataire renvoient à un certain type de relations humaines, dont la possibilité est dans la structure de la langue: présupposer, c'est tenir « un rôle »; la présupposition est un « acte illocutoire ».

O. Ducrot considère, en premier lieu, que les présupposés, à la différence des « posés », restent extérieurs à l'enchaînement des énoncés d'un discours, et ne font que lui fournir un cadre:

Exemple:

(1) *Jean ne fume plus.* { posé: *Jean ne fume pas actuellement.*
présupposé: *Jean fumait auparavant.*

Ce qu'on peut déduire logiquement de (1) sera conclusion du posé, et non du présupposé. Ainsi, « le contenu présupposé par les énoncés reste

1. *Ibid.*, p. 23.

2. *Ibid.*, p. 67.

extérieur à leur enchaînement » (1), ce qui ne veut pas dire que le pré-supposé n'est pas pris en compte. Lorsque les présupposés semblent intervenir dans les liens logiques constituant la trame du discours, en fait ils ne sont pas mis en rapport avec ces liens logiques, mais « simplement reportés de l'énoncé élémentaire à l'énoncé complexe » (2); cela tient à une loi générale qui veut que les présupposés s'additionnent au fil du discours.

— Un discours doit obéir à deux conditions: 1) *condition de progrès*: ne pas se répéter; 2) *condition de cohérence*: l'obligation, pour tous les énoncés, de se situer dans un cadre intellectuel relativement constant, faute duquel le discours se dissout en coq-à-l'âne; de là, la nécessité d'une certaine redondance du contenu.

Or la distinction posés/présupposés a un rôle dans cette harmonisation des deux conditions. Ducrot hasarde donc la règle suivante: « Il est considéré comme normal de répéter un élément sémantique déjà présent dans le discours antérieur, pourvu qu'il soit repris sous forme de pré-supposé (...). La redondance est assurée par la répétition des éléments présupposés. Quant au progrès, c'est au niveau du posé qu'il doit se faire, par la présentation, à chaque énoncé, d'éléments posés inédits » (3).

— En ce qui concerne le couple question/réponse, le présupposé d'une question est l'élément commun à toutes les réponses qu'elle autorise, une question n'admettant pas d'autres réponses que celles qui conservent ses présupposés. La valeur illocutoire de toute question est d'obliger l'auditeur à parler à son tour; ainsi l'interrogation oblige le destinataire à reprendre à son compte les présupposés de la question, à répondre à l'intérieur du cadre qu'ils imposent.

Ex.: *Pourquoi l'Europe est-elle décadente?* présuppose que *l'Europe est décadente*.

Ainsi, en présupposant un certain contenu, on établit une limitation des réponses éventuelles de l'interlocuteur; « présupposer un certain contenu, c'est placer l'acceptation de ce contenu comme la condition du dialogue ultérieur » (4). C'est un acte juridique en ce qu'il transforme les possibilités de parole d'autrui, limite son droit de parole. Cela tient à ce que la conservation des présupposés est une des lois définissant la structure d'un discours.

Si l'interlocuteur conteste les présupposés, il se met du même coup en position agressive et attaque l'adversaire lui-même, et non son discours; s'il y a contestation des présupposés, « le dialogue qui, matériellement,

1. *Ibid.*, p. 84.

2. *Ibid.*, p. 86.

3. *Ibid.*, p. 88.

4. *Ibid.*, p. 91.

continue après la contestation des présupposés, n'est plus le même dialogue que celui que le locuteur avait envisagé et offert » (1). Les présupposés se présentent souvent dans le discours comme des évidences incontestables, ce qui ne veut pas dire qu'elles sont affirmées comme évidentes. Par sa position « extérieure » à l'enchaînement du discours, le présupposé apparaît comme hors de question. Présupposer une idée, c'est construire un discours dans lequel elle ne sera pas mise en cause, et c'est l'engendrement même du discours qui fonde l'apparente nécessité du présupposé. En ce qui concerne l'usage « stratégique » des présupposés, O. Ducrot cite l'exemple de l'interrogatoire policier et celui du débat politique. (Ainsi « où avez-vous tué votre femme ? » présuppose que vous l'avez tuée, même si vous le niez.) Il y a donc un droit du locuteur à modeler, organiser à son idée l'univers du discours, c'est un « pouvoir juridique » donné au locuteur sur le destinataire ».

Si l'on considère par exemple la présupposition existentielle portant sur les « descriptions définies » (groupes nominaux où on ne nomme pas un individu mais où on le décrit à l'aide d'un nom accompagné par un adjectif ou un syntagme prépositionnel. Cette « description » est supposée avoir un référent singulier décrit à l'aide de concepts généraux ; dans ce cas, le nom est déterminé par un article défini, ou un démonstratif), ces dernières font intervenir un acte de langage, en imposant au récepteur l'existence d'une notion : utiliser les termes « la crise de civilisation », « la nouvelle société », « la force de frappe française », c'est leur accorder (sauf dans le cas d'une dénonciation) une existence, un référent, et se situer par rapport à eux. Leur apparition dans le discours, politique en l'occurrence, renvoie à un acte implicite, imposé au destinataire. L'introducteur de la notion de présupposition, Frege (2), d'un point de vue de logicien, y voyait « une imperfection du langage », une « illusion », un « usage fallacieux de termes ambigus » ; prenant pour exemple la description définie « la volonté du peuple », il y voyait un « abus démagogique », dans la mesure où « cette expression n'a pour le moins aucune dénotation généralement acceptée ». Le point de vue normatif du logicien ne peut être celui de l'analyse du discours, qui ne peut rapporter le fonctionnement du discours au modèle idéaliste d'une langue où le sens serait de part en part transparent.

Outre ces descriptions définies omniprésentes dans le langage (*l'étonnant discours de M. X, l'effrayante décadence de l'Occident*, etc.), on doit réserver une mention particulière aux relatives dites « appositives ». On appelle relatives « restrictives » celles qui restreignent le domaine défini par l'antécédent à certains éléments seulement : ceux qui possèdent la propriété énoncée par la relative ; ainsi, dans *les gens qui sont en retard*

1. *Ibid.*, p. 92.

2. *Ecrits logiques et philosophiques*, Seuil, pp. 116-117.

seront privés de dessert, seuls seront privés les gens en retard, et non tous les gens. En revanche, dans *les gens, qui sont en retard, seront privés de dessert*, l'extension du domaine de l'antécédent est inchangée, ce sont tous les gens qui sont en retard, et on pourrait supprimer la relative. En fait, ce problème est d'une redoutable complexité et n'a pas encore reçu de solution linguistique totalement satisfaisante (1).

Du point de vue de la présupposition, il est facile de constater que la relative appositive a le statut d'une présupposition. Ainsi dans notre exemple, le présupposé est que *les gens sont arrivés en retard*. La relative appositive se présente comme autonome, indépendante du reste de la phrase et fait l'objet d'une assertion d'un énonciateur; en général, l'appositive se donne comme le rappel d'une évidence prise en charge par l'énonciateur: cela est d'autant plus net que cette appositive ne peut avoir que la forme d'une déclarative, et jamais celle d'une interrogative ou d'une impérative.

Le parti X, qui est en crise $\left\{ \begin{array}{l} \text{malheureusement} \\ \text{comme chacun sait} \\ \text{etc.} \end{array} \right\}$, tient des assises.

Dans cet exemple, la relative est modalisée par un adverbe de phrase. C'est là un procédé très efficace: le présupposé se présente comme une remarque accessoire qui n'est pas soumise à la possibilité d'une contestation. Ce phénomène vaut aussi bien pour les adjectifs apposés, qu'on dérive d'une relative appositive: *Le gouvernement, discrédité, divisé, n'en a plus pour longtemps*.

Les phénomènes de présupposition sont multiples dans la langue; citons par exemple le morphème *encore* source de présupposition: *ce pays est encore plus mal gouverné qu'il y a dix ans* présuppose que ce pays était mal gouverné dix ans auparavant. Le présupposé peut également être repérable grâce au mode du verbe: *je comprends que vous soyez parti* présuppose que vous êtes parti, alors que *je comprends que vous êtes parti* ne présuppose rien de tel. On pourrait évidemment multiplier les exemples.

1. Consulter à ce sujet les deux articles, l'un de P. HENRY, l'autre de A. GRESILLON dans *Langages* 37, pp. 80-122, écrits dans une perspective d'analyse du discours.

Comment articuler l'un sur l'autre les deux univers de la description sociohistorique et de l'analyse du discours? Le plus souvent, malheureusement, on a « accès à une description du discours, mais non à une explication de la pratique discursive » (R. Robin). L'analyse du discours se trouve pour le moment dans une situation ambiguë, puisque son utilisation d'un savoir sociohistorique se fait la plus discrète possible, mais sans que soit réellement fondée cette articulation de la pratique discursive sur l'ensemble de la formation sociale.

Rien n'est plus obscur que les notions de « situation de communication », de « conditions de production », de « circonstances de communication », de « contexte » qui sont censées servir à penser une telle articulation. Certains linguistes n'y voient que les points d'ancrage de l'énonciateur dans le temps, l'espace et dans sa relation au destinataire, alors que d'autres y font intervenir à peu près tout: psychologie du locuteur, environnement matériel et institutionnel, etc. En fait, cet imbroglio est compliqué par le problème de la diversité des types de discours et par celui de la séparation entre ce qui relève de la linguistique et ce qui n'en relève pas. En ce qui concerne le premier problème, on peut noter en particulier que si le renvoi à d'autres textes, l'intertexte est une composante décisive des conditions de production d'un texte, ce poids de l'intertexte varie considérablement d'un discours à l'autre. Un discours ne vient pas au monde dans une innocente solitude, mais se construit à travers un déjà-dit par rapport auquel il prend position. Il ne faut donc pas avoir une conception naïvement « réaliste » des conditions de production d'un discours.

Ici encore, la linguistique ne peut espérer se sauver seule, et encore moins une théorie du discours, dans la mesure où une théorie des idéologies, par son absence, interdit de penser rigoureusement la relation discours/conditions de production. Une telle relation ne doit en aucun cas être pensée à travers l'opposition intérieur du texte/extérieur du texte, comme si l'on considérait successivement le texte et ses aspects contingents sociohistoriques, paramètre gênant qui perturberait la parfaite homogénéité du discours. Le concept de conditions de production fait finalement intervenir des facteurs économiques, institutionnels et idéologiques dans la détermination des « places ».

A un niveau encore élémentaire, on se rend rapidement compte de l'insuffisance d'une analyse du discours purement interne, incapable de faire intervenir les actants de la situation de communication. Les concepts de *simulation*, de *connivence*, de *masquage* dégagés par J.-B. Marcellesi (1) obligent déjà l'analyse à sortir de la structure close de l'énoncé.

1. « Problèmes de sociolinguistique: le Congrès de Tours », *La Pensée*, oct. 1970.

SIMULATION-MASQUAGE-CONNIVENCE

On peut fort bien accepter l'idée que les discours ne soient pas transparents, que leur sens ne soit pas immédiatement lisible, qu'il n'y ait pas rapport bi-univoque entre signifiant et signifié, et n'en être pas moins victime de graves illusions.

Il faut toujours faire la part de la stratégie, des concessions, etc., qu'une analyse des conditions de production doit permettre de dégager : selon le public visé, la conjoncture historique..., les mêmes locuteurs peuvent tenir des discours variables. Aussi convient-il par exemple de ne pas prendre pour l'idéologie de tel groupe tel discours tenu par ce groupe, sans le référer aux protagonistes du procès de communication. Ce sont là des choses assez évidentes mais qui n'ont malheureusement pas atteint un niveau théorique suffisant pour qu'on puisse dépasser le stade des intuitions.

Plus intéressant est le cas de locuteurs maniant plusieurs modèles de discours à la fois : il n'est nullement évident que, de par sa position objective (dans les institutions politiques, de par son statut professionnel, etc.), un locuteur soit astreint à ne produire qu'un seul type de discours.

● Le *masquage* : Par ce moyen, un locuteur cherche à effacer de son discours les marques qui permettraient de le classer dans tel groupe, de mettre son discours au compte de telle idéologie. R. Robin cite le cas des Cahiers de Doléances de la noblesse qui, pour ne pas employer le lexème, trop marqué, *féodalité*, usent du terme *propriété* pour parler des droits seigneuriaux, feignant par là de se mettre à l'unisson de l'idéologie du Tiers-Etat. Une étude comparée des constructions dans lesquelles s'insère *propriété* dans le discours bourgeois et dans les Cahiers de la noblesse dissipe rapidement l'ambiguïté.

● La *simulation* se présente comme une manœuvre beaucoup plus subtile : « le locuteur emprunte le vocabulaire d'un groupe qui n'est pas le sien pour tenir un discours de son groupe en le faisant apparaître comme le discours d'autrui » (1). Selon Jean Guilhaumou, l'idéologie véhiculée par *Le Père Duchesne* de Hébert constitue une simulation partielle. En effet, on constate dans ce journal :

- l'emploi fréquent du vocable *sans-culotte* et de jurons ;
- l'utilisation d'un vocabulaire concret, imagé, qui semble à la simple lecture de facture populaire ;
- le personnage du Père Duchesne déguisé sur le frontispice en sans-culotte et emprunté au théâtre de foire ;

1. *Art. cité.*, p. 69.

— la définition du Père Duchesne comme guide des sans-culottes, comme celui qui parle le langage des sans-culottes (1).

La figure discursive de l'émetteur est donc celle d'un sans-culotte et son langage aussi. Pourtant, l'analyse du *Père Duchesne* montre que ce journal ne véhicule qu'une partie de l'idéologie sans-culotte, se refusant en particulier à la démocratie directe. J. Guilhaumou énonce alors l'hypothèse que l'idéologie du *Père Duchesne* est en réalité jacobine: elle « a pour fonction non seulement d'occulter les rapports d'exploitation au sein du Tiers-Etat mais aussi de véhiculer, dans les masses sans-culotte, une conception bourgeoise de la démocratie à l'aide d'un processus de camouflage au niveau de la forme » (2).

● La *connivence* est un phénomène beaucoup plus localisé: « Par la connivence, le locuteur utilise un vocabulaire qui le ferait classer comme d'un groupe si les destinataires ne savaient eux-mêmes qu'il n'est pas de ce groupe et de ce fait ce vocabulaire apparaît comme rejeté quoiqu'employé » (3). Ce procédé très familier des orateurs politiques présente pourtant un grand intérêt: cette fois, le sujet d'énonciation ne vise pas à faire croire, ne cherche pas à masquer les contenus ni à simuler, mais il emprunte la place d'un autre locuteur pour que précisément le discours ainsi produit s'autodétruisse. Nous rejoignons ici le problème de la citation; il est évident que, dans la plupart des discours polémiques, les propos que le locuteur prête à l'adversaire « en se mettant à sa place » ne sont que l'image renversée des catégories qui sont à l'œuvre dans le discours mélioré (et constituent, indirectement pour l'analyste, un excellent moyen d'approcher le fonctionnement de ce discours mélioré).

Ces trois concepts ont pour point commun de montrer certains décalages qui peuvent exister entre la place que se donne le « locuteur » dans le texte et que l'analyse interne permettrait de dégager, et la place, la position réelle à partir de laquelle leur discours est effectivement tenu. On a longtemps pensé que les gens étaient ce que leurs discours les disaient être, et il ne faudrait pas que le détour par l'analyse du discours nous ramène encore à cette conception. Les quelques phénomènes que nous venons de citer sont loin de recouvrir tous les décalages, distorsions qui s'interposent entre les locuteurs et le discours. Ce ne sont là que des choses assez évidentes: la réflexion contemporaine cherche précisément à aller plus loin et à penser plus rigoureusement l'articulation du discours et des locuteurs.

1. *Langage et idéologies* (1974), Les Editions sociales, p. 110.

2. *Ibid.*, p. 115.

3. J.-B. MARCELLESI, *art. cité*, p. 69.

M. FOUCAULT ET LES MODALITÉS ÉNONCIATIVES

Un livre comme l'*Archéologie du savoir* de M. Foucault contient des réflexions et des suggestions stimulantes sur ce sujet : mais le caractère très allusif de cet ouvrage ne débouche pas directement sur la problématique d'analyse de discours, fût-ce pour la mettre en cause. L'auteur consacre un chapitre très intéressant à ce qu'il nomme « les modalités énonciatives » (1), où il met en place quelques concepts essentiels. L'usage que le philosophe fait de la notion d'« énonciation », si elle semble étrangère à une problématique linguistique « stricte », se révèle finalement très stimulante, car elle fonctionne simultanément comme activité discursive et activité supportée, constituée même par un système d'emplacements institutionnels. S'interrogeant sur la multitude des énoncés constituant à une époque donnée « le discours des médecins », Foucault pose un faisceau de questions sur « les positions du sujet » du discours :

1) *Qui parle?*, c'est-à-dire qui a le statut social, le droit de proférer ce discours et de le faire accepter en fonction de ce statut? « La parole médicale..., son existence comme parole médicale ne sont pas dissociables du personnage statutairement défini qui a le droit de l'articuler. » Ce statut renvoie à tout un système complexe de rapports (économiques, juridiques, idéologiques...).

2) Le discours médical présuppose des *emplacements institutionnels* (les lieux physiques, comme l'hôpital, mais aussi ces lieux textuels que sont les traités, les observations écrites, les rapports, etc.).

3) *La situation du sujet* par rapport aux divers domaines ou groupes d'objets importe aussi (situation de perception des maladies, situation dans le réseau d'informations).

En conclusion, M. Foucault « ne réfère pas les modalités diverses de l'énonciation à l'unité d'un sujet », mais constitue une « dispersion » de statuts, emplacements, positions « qu'il peut occuper ou recevoir quand il tient un discours ». Le discours n'est pas expression d'un sujet, mais « un champ de régularités pour diverses positions de subjectivité, [...] un ensemble où peuvent se déterminer la dispersion du sujet et sa discontinuité avec lui-même » (2).

Venons-en donc à la définition de la *pratique discursive* : « ensemble de règles anonymes, historiques, toujours déterminées dans le temps et l'espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée, les conditions d'exercice de la fonction énonciative » (3). Foucault cherche donc à supprimer l'« extra-discursif » en tant que tel pour le faire intervenir dans les conditions mêmes de possibilité de la constitution du discours.

1. *La formation des modalités énonciatives*, p. 68 sq.

2. *Ibid.*, p. 74. — 3. *Ibid.*, p. 154.

Pour M. Pêcheux, le fonctionnement du discours « n'est pas intégralement linguistique, au sens actuel de ce terme, et on ne peut le définir qu'en référence au mécanisme de *mise en place des protagonistes* et de l'objet du discours » (1); destinataire et destinataire « désignent des places déterminées dans la structure d'une formation sociale, places dont la sociologie peut décrire le faisceau de traits objectifs caractéristiques » (2). La référence aux travaux d'Althusser sur l'idéologie est ici nettement perceptible; il est question ailleurs de « l'interpellation ou l'assujétissement du sujet comme sujet idéologique de telle sorte que chacun soit conduit sans s'en apercevoir et en ayant l'impression d'exercer sa libre volonté, à *prendre sa place* » dans telle classe de la formation sociale (3). Mais cette formulation est corrigée rapidement: les « places » qui supportent le discours sont un ensemble de traits sociologiques (appartenance à telle catégorie sociale, etc.) mais sont transformées en « une série de formations imaginaires désignant la place que A et B [destinataire et destinataire] s'attribuent chacun à soi et à l'autre, l'image qu'ils se font de leur propre place et de la place de l'autre » (4) (formations imaginaires évidemment liées à travers l'idéologie, aux traits sociologiques). C'est dire qu'il faut se situer d'emblée au niveau de l'idéologie. Chaque sujet est en réalité constitué d'un ensemble de « rôles discursifs », liés à son « statut », aux « emplacements » institutionnels, etc. Il ne faut éliminer aucun des deux termes, place/place représentée (formation imaginaire), au profit de l'autre et ne pas confondre, par conséquent, *situation* (objectivement définissable) et *position* (représentation des situations). M. Pêcheux a récemment précisé qu'il ne fallait pas confondre non plus l'effet des rapports de place avec le vécu, les attitudes et représentations du sujet. Dans ce cas, ce qui fait défaut, c'est « une théorie non subjective de la constitution du sujet dans sa situation concrète d'énonciateur » (5).

A chaque « formation imaginaire » ainsi définie peut être associée une « question implicite » dont la réponse sous-tend la formation correspondante, comme le montre ce tableau :

-
1. *L'Analyse automatique du discours*, p. 18.
 2. *Ibid.*, p. 18.
 3. *Langages* 37, p. 10.
 4. *Ibid.*, p. 19.
 5. *Ibid.*, p. 15.

I _A (A)	Image de la place de A pour le sujet placé en A	} = <i>qui suis-je pour lui parler ainsi?</i> = <i>qui est-il pour que je lui parle ainsi?</i>
I _A (B)	Image de la place de B pour le sujet placé en A	
I _B (B)	Image de la place de B pour le sujet placé en B	} = <i>qui suis-je pour qu'il me parle ainsi?</i> = <i>qui est-il pour qu'il me parle ainsi?</i>
I _B (A)	Image de la place de A pour le sujet placé en B	

Mais c'est notoirement insuffisant car « tout processus discursif suppose, de la part de l'émetteur, une anticipation des représentations du récepteur, sur laquelle se fonde la stratégie du discours » (1); d'où: I_A (I_B (A)), I_A (I_B (B)), I_B (I_A (B)), I_B (I_A (A)). (Par exemple, I_A (I_B (A)) = image que A croit que B a de A.) Il n'est pas besoin de préciser la relation qui unit les concepts de *présupposition* et de *formation imaginaire*: « la situation ne doit plus être conçue de façon simplement chronologique ou géographique, comme une localisation spatio-temporelle. La « situation de discours », à laquelle renvoient les présuppositions, comporte, comme partie intégrante, certaines connaissances que le sujet parlant prête à son auditeur. Elle concerne donc l'image que se font les uns des autres les participants au dialogue » (2).

La « Rhétorique » définie comme l'étude des moyens discursifs de persuader d'un sujet déterminé un auditoire déterminé constitue de ce point de vue une approche importante. Une argumentation suppose des conditions préalables liées à ces formations imaginaires. C. Perelman et C. Obrecht-Tyteca, théoriciens contemporains d'une « nouvelle rhétorique » (3) insistent beaucoup sur ce point: l'argumentation suppose que certaines conditions soient satisfaites; il faut d'abord une communauté, et l'accord sur le fait qu'il faut débattre de telle question. Ici interviennent les « places », car « dans notre monde hiérarchisé, ordonné, il existe généralement des règles établissant comment la conversation peut s'engager, un accord préalable résultant de normes mêmes de la vie sociale » (4). On ne parle pas à tout le monde, et le seul fait d'argumenter plutôt que donner un ordre ou recourir à la violence suppose qu'on attache un prix à l'adhésion de l'interlocuteur. En outre, pour argumenter devant telle ou telle communauté, il faut être habilité à le faire. Certaines institu-

1. *L'Analyse automatique du discours*, p. 20.

2. O. DUCROT, *La preuve et le dire* (Jean-Pierre DELARGE, éd. Mame, 1973), p. 34.

3. *La Nouvelle Rhétorique: Traité de l'argumentation* (1958).

4. *Op. cit.*, p. 20.

tions ont pour fonction d'assigner automatiquement ces formations imaginaires: ainsi un savant faisant une communication dans un congrès scientifique n'a pas besoin de justifier son droit à la parole:

$$\left\{ \begin{array}{l} I_A(A): \text{un savant} \\ I_A(B): \text{un savant} \\ I_B(B): \text{un savant} \\ I_B(A): \text{un savant} \end{array} \right.$$

Mais les choses sont rarement aussi faciles: bien souvent, il faut justifier d'un statut pour prendre la parole dans telles circonstances; cette mise en harmonie des formations imaginaires est un point essentiel à tout le développement de l'argumentation. Le fait d'être habilité à prendre la parole est fonction des opinions dominantes dans l'auditoire; réciproquement, l'orateur cherche à se construire un auditoire adapté: ainsi, tel candidat à une élection présidentielle n'a pas besoin de donner un statut à l'auditoire (ce sont des électeurs) mais il doit s'en conférer un à lui-même pour être accrédité auprès des électeurs: l'opinion veut que celui qui a la place de candidat à la présidence soit un homme politique; s'il n'est pas un, le discours qu'il tiendra de cette place risquerait de ne pas être reçu. Il y a donc pour lui deux solutions: a) donner des preuves de sa capacité politique; b) se conférer un statut autre (travailleur, citoyen, etc.). Allons plus loin: les orateurs cherchent à se construire une situation de communication où les formations imaginaires créent un accord favorable; ainsi A ne sera pas un candidat s'adressant à des électeurs, mais un « homme de cœur » s'adressant à des « hommes de cœur », de manière à devancer l'image que B a de A, image qu'il présume être celle de quelqu'un d'ambitieux. Or selon que l'on s'inscrit dans la formation imaginaire de l'homme compétent, du professeur, du patriote, du démocrate, etc., on organise l'ensemble de son discours en conséquence: les arguments, les citations, les allusions, etc. en dépendent.

Le linguiste allemand W. Kummer, montre dans un texte qu'il analyse qu'un député de R.D.A. représentant un parti devant donner son avis au sujet d'un projet de loi, tenait différents rôles devant le parlement. Avant de monter à la tribune, il est annoncé comme porte-parole de son parti; une fois à la tribune, il substitue à cette « place » et aux formations imaginaires correspondantes une autre formation (*je parle en tant que travailleur agricole, en tant que président d'une ferme de 400 ha...*); en même temps, il change les formations imaginaires liées à l'auditoire, s'adressant tantôt au parlement, aux agriculteurs, aux citoyens du pays... Kummer en conclut que « l'auditoire de l'argumentation est un groupe de référence qui change selon les différents moments de l'argumentation, et l'orateur assume divers rôles durant le discours. Les auditeurs sont dans chaque cas un groupe dont il se considère lui-même comme un

membre » (1). Ainsi diverses situations de communications (et formations imaginaires) se superposent par le discours et l'orateur fait varier son argumentation en fonction des hypothèses que chaque formation imaginaire implique.

Beaucoup de raffinements sont évidemment possibles dans ce sens, raffinements que la rhétorique traditionnelle avait partiellement codifiés. Une relecture des traités de rhétorique, de ce point de vue, s'avérerait certainement fructueuse.

PLACES ET ACTES DE LANGAGE

Par le biais des réflexions sur les « actes de langage », l'articulation entre ces « places » et la linguistique semblait pouvoir se réaliser. Ducrot, on l'a vu, ouvre lui-même cette perspective en introduisant sous le nom de « rôles » ces possibilités à l'intérieur même de ce qu'il nomme le « composant linguistique » (par opposition au « composant rhétorique » qui prévoirait le sens d'un énoncé en fonction de sa signification et de la situation de discours, le « composant linguistique », rappelons-le, assignerait une signification à l'énoncé, hors de tout contexte), en incluant les valeurs illocutoires dans ce composant. Cherchant à intégrer l'activité de langage dans une théorie générale de l'action, il entend dépasser le strict cadre des valeurs illocutoires : « Il y a, en effet, un très grand nombre de morphèmes, tours ou expressions, qui, sans être eux-mêmes illocutoires, ne peuvent se décrire que par rapport à l'orientation pragmatique du discours, à l'affrontement des interlocuteurs, à leur façon d'agir l'un sur l'autre par la parole » (2).

Cette notion de « rôle » semble devoir être rapprochée de celle de « place » : « La langue comporte, à titre irréductible, tout un catalogue de rapports interhumains, *toute une panoplie de rôles* que le locuteur peut se choisir pour lui-même et imposer au destinataire » (3) (c'est nous qui soulignons). O. Ducrot voit dans la philosophie analytique anglaise « l'idée que la langue constitue un *genre théâtral* particulier, offrant au sujet parlant un certain nombre d'emplois institutionnels stéréotypés (...); nous voudrions faire de la présupposition elle-même *un rôle* — peut-être le plus permanent — dans *la grande comédie de la parole* » (4) (c'est nous qui soulignons).

Dans un article intitulé significativement *Essai pour Austin* (5), Denis Slatka semble reprendre exactement là où Ducrot s'interrompt,

1. *Textsorten*; Athenäum — Skripten Linguistik (Athenäum Verlag, 1972).

2. *Op. cit.*, p. 128.

3. *Ibid.*, p. 128.

4. *Ibid.*, p. 49.

5. In *Langue Française* 21.

mais à un niveau très programmatique. Grossièrement résumée, sa conception est la suivante : d'un côté, Austin ne peut développer sa théorie des « actes de discours », en raison de l'absence d'une « théorie du tout social » (le matérialisme historique), et, de l'autre, la linguistique est impuissante à intégrer la « pragmatique », nouveau nom pour l'ancien « extra-linguistique ». Pour remédier à ces manques, il faut détruire la problématique du « sujet » et le définir « comme support matériel de rapports sociaux ; les rapports sociaux spécifient des *places* (positions, conditions) dans la structure du tout social » (1). Cette formulation se fait explicitement dans le cadre de la démarche d'Althusser : « les différentes institutions spécifient à la fois un système de normes (règles) et de sanctions destinées à assujettir les individus à leur *place* en leur distribuant l'idéologie (les valeurs) convenable à leur *rôle* » (2). Les institutions ont pour fonction d'assurer la « mise en scène » des rôles grâce à un système de règles. Searle distinguait entre « règles constitutives » et « normatives » ; Slakta les reformule ainsi : « l'institution "constitue" l'individu en sujet (de l'idéologie) et par son aspect "normatif" fait fonctionner "les rituels" aux règles anonymes qui gouvernent les pratiques des sujets ». C'est ici que la réflexion de Slakta s'articule sur la linguistique : avec le « rôle » est fourni le « texte » du rôle ; les « actes de discours » sont en fait des « pratiques discursives » : « Une théorie du langage est liée à une science des idéologies, simplement parce que parler est une pratique réglée par des rituels. La maîtrise (intérieurisation) de ces systèmes de règles définit la compétence générale ou idéologique » (3).

«PLACES» ET GRAMMAIRE DES CAS

La théorie linguistique doit pouvoir spécifier ces « places » possibles, en fonction de la compétence idéologique ; D. Slatka pense qu'un tel projet est réalisable en se fondant sur la « grammaire des cas » de Fillmore (4). Nous ne pouvons développer ici une présentation de la théorie de Fillmore : contentons-nous de dire qu'à l'instar des « cas » de la grammaire grecque ou latine, cette grammaire se fonde sur des relations à la fois sémantiques et syntaxiques : comme exemples de « cas », on peut citer *Agent* (instigateur du procès), *Source* (Source du procès) *Instrument*, etc. A la lumière de cette grammaire, il essaie de représenter quelques verbes illocutionnaires. Nous donnerons quelques indications empruntées à

1. *Ibid.*, p. 100.

2. *Ibid.*, p. 101.

3. *Ibid.*, pp. 101-102.

4. *The Case for Case* in E. BACH and R. T. HARMS (eds), *Universals in Linguistics Theory* (Rinehart and Winston, pp. 1-88).

un article plus ancien (1), qui traite précisément des verbes illocutionnaires à l'œuvre dans les *Cahiers de Doléances*.

Les avantages qu'une « grammaire des cas » apporte sont évidents : « C'est à partir du verbe que l'on définit, au niveau de la structure profonde, les différents rôles — i.e. les relations casuelles » (2). Autrement dit, les « rôles » sont intégrés dans la structure linguistique. Déjà, dans un article antérieur (3), D. Slatka concluait que « le rôle tenu par l'individu dans la structure linguistique n'est pas sans rapport avec la place qu'il occupe dans les structures qui définissent une formation sociale donnée » (4).

Une tripartition est ainsi proposée : rôle/participant/acteur, tripartition articulée sur la structure de la grammaire (5) :

- 1) Niveau abstrait des rôles (Agent, Instrument, etc.).
- 2) Niveau concret des *participants* (pour les *Cahiers de Doléances*, ce sera les députés, les habitants, etc., d'une part, le roi, d'autre part).
- 3) Niveau rhétorique des *acteurs*, niveau qui présuppose les deux autres, mais possède une certaine autonomie (le roi est spécifié en *patient influencé*, et les députés en *influenceur*).

Nous allons préciser quelque peu cette formulation, en regrettant de simplifier autant :

1) **Au niveau 1** : On dispose d'un inventaire de rôles fixés par la grammaire et pour un verbe déterminé d'un ensemble de « potentialités » (possibilités théoriques). Ainsi le verbe *demander* (V + Agent (A) + Contre-Agent (CA) + Objet (O) + Instrument (I)) réalisé en surface, par exemple, sous la forme superficielle : *Par ces cahiers* (I), *nous* (A) *demandons* (V) *au roi* (CA) *l'abolition des privilèges* (O).

Les potentialités sont doubles :

- a) syntaxiques (la position des rôles) ;
- b) sémantiques (les potentialités illocutionnaires du verbe).

2) **Au niveau 2** s'opère la mise en rapport du texte-matrice et du texte concret. En l'occurrence, ce sera la situation d'énonciation des *Cahiers de Doléances* dans telles circonstances. La « demande » peut s'y définir selon deux types de potentialité illocutionnaire :

- 1) forte : *demander, prier, solliciter, supplier, requérir, réclamer, exiger*.
- 2) faible : *représenter, déclarer*, etc.

1. *Langages* 23, « Esquisse d'une théorie lexico-sémantique : pour une analyse d'un texte politique », pp. 87-134.

2. *Ibid.*, p. 116.

3. *Langue Française* 9 : L'acte de « demander » dans les « Cahiers de Doléances ».

4. *Ibid.*, p. 73.

5. *Langages* 27, pp. 115 sq.

De même l'univers du discours se concrétise; les « rôles » deviennent des « participants », un lexique politique s'inscrit. L'Agent, défini comme « Participant 1 » est constitué d'un paradigme double (*habitants, paroisse*, etc., et *députés, représentants...*), résorbés éventuellement en un *Nous*, « source illocutionnaire » de la demande; en fait, il y a dédoublement: en tant que *citoyens* les participants 1 constituent leurs *députés* en CA, mais, en tant que *sujets*, ils constituent aussi le *roi* en CA. L'« Objet » est constitué par l'abolition des privilèges.

3) **Au niveau 3:** La structure des rôles détermine les « acteurs », car les réalisations concrètes des rôles déterminent la « rhétorique du discours ». A ce niveau sont décrites des relations que les deux précédents niveaux ne peuvent intégrer :

Agent \Rightarrow participant 1 \Rightarrow « influenceur » (*Nous*)

Contre-Agent \Rightarrow participant 2 \Rightarrow « patient influencé » (*le roi*)

Datif \Rightarrow participant 3 \Rightarrow bénéficiaire (*les malheureux*)

d'où une opposition: a) *les riches*

b) *les pauvres*

objet \Rightarrow les demandes \Rightarrow les abus \simeq les malheurs

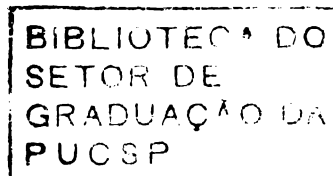
d'où une opposition: a) *les privilèges*

b) *la misère*

C'est ainsi, par exemple, que le procès de *convaincre* amène un discours didactique: description des faits, exemples, etc.; *émouvoir* implique un discours affectif, oscillant entre conseil et séduction. A ce niveau sont décryptables les éloges adressés au roi, la reconnaissance emphatique etc. Ces formules écrivent le « rituel » qui constitue l'Agent en « sujet » du roi. Deux discours s'entrecroisent: discours laudatif (*le bon peuple/le monarque bienfaisant*) et discours polémique contre les riches. « Pris dans ces types de discours, les items lexicaux prennent nécessairement des valeurs connotatives, spécifiques du texte concret, valeurs qui sont à évaluer en fonction de l'opposition générale qui existe entre énoncés polémiques (péjoratifs) et énoncés laudatifs (mélioratifs). »

En résumé, on dira que le niveau 1 se situe au plan de la *compétence spécifique* (théorie de la grammaire), et les deux autres niveaux font fonctionner simultanément cette première « compétence » et la « compétence générale » (fondée sur une théorie des idéologies). A la base de cette réflexion, il y a l'idée, absolument corrélatrice de ce concept de « place », qu'« il devient impossible, en toute rigueur, de séparer connaissance idéologique implicite de l'univers social et connaissance tacite des règles linguistiques » (1).

1. *Art. cité*, p. 112.



CONCLUSION

La problématique de l'énonciation est extrêmement instable: en l'absence d'une théorie du discours digne de ce nom, on est tenté d'y faire entrer tout ce qui relève de l'articulation du discursif et de ses conditions de production. On est ballotté d'une conception restrictive à une conception large de l'énonciation. Si, comme nous l'indiquions au début, l'énonciation se confond de plus en plus avec la « pragmatique », la linguistique a pour sa part de plus en plus de mal à maintenir l'étalement de ses trois compartiments syntaxe/sémantique/pragmatique, et il en va de même pour l'analyse du discours. Peut-on séparer rigoureusement les mécanismes relevant d'une théorie de l'énonciation et ce qui relève d'une sémantique intra-linguistique? Si l'énonciation comble un vide entre « langue » et « parole », tient lieu de « pragmatique », on est amené à y voir « non pas un concept, mais le signe d'un problème » (1). Peut-on espérer articuler « l'énonciation » et des concepts comme celui de « place », d'« emplacement institutionnel »? S'il est certain que l'analyse du discours ne peut être intra-linguistique, il n'est guère aisé de savoir ce qu'elle doit demander à la linguistique et aux autres sciences humaines. L'opposition (2) entre R. Robin (historienne) et L. Guespin (linguiste) est à ce sujet très significative: l'historien a l'impression que le linguiste pense que le discours est lui-même la clé de sa propre intelligibilité, alors que le linguiste préfère penser que « l'histoire ne nous concerne qu'en tant qu'elle nous permet de préciser des conditions de production. Elle ne saurait apparaître dans ce domaine linguistique que comme science d'appoint, et non comme terme ultime (...). Si ce que signifie socialement l'idéologie était hors du champ de la linguistique, il faudrait bien admettre une fois pour toutes que l'analyse du discours est impossible » (3). Si la problématique de l'énonciation permet l'introduction dans la linguistique des éléments jusqu'ici rejetés dans l'« extra-linguistique », elle fait surgir avec encore plus d'acuité les difficultés liées à l'articulation de la linguistique et d'une théorie du discours.

1. R. ROBIN, *op. cit.*, p. 80.

2. L. GUESPIN critique la position de R. Robin (*Langages* 23, pp. 20-21) et R. ROBIN y répond dans *Histoire et linguistique*, p. 50.

3. *Art. cité*, p. 21.

IV. A PROPOS DE LA GRAMMAIRE DE TEXTE

Cette quatrième et dernière partie a un statut ambigu: elle vise seulement à dessiner très grossièrement les contours de certaines perspectives qui, pour être souvent décevantes à l'heure actuelle, n'en sont pas moins riches de promesses. Même si les solutions qu'apportent maints «grammairiens de texte» semblent souvent difficilement acceptables, il n'en est pas moins certain que les problèmes qu'ils soulèvent devaient être soulevés: l'analyse du discours ne peut ignorer plus longtemps que les discours ont une structuration spécifique, même si c'est soulever là des difficultés considérables. On ne verra donc dans les pages qui suivent qu'une volonté de repérer quelques-unes de ces difficultés.

N.B. Nous serons amenés à renvoyer à des travaux qui s'inscrivent absolument en dehors de l'orientation linguistique de «grammaire de texte», *stricto sensu*; nous ne prétendons pas les y faire entrer malgré eux, mais considérons seulement deux choses: 1°) ils partagent avec la grammaire de texte l'espoir de construire des modèles de la structure de textes (qu'il s'agisse d'argumentation ou de narrativité); 2°) la grammaire de texte cherche à intégrer les travaux qui recourent ses perspectives dans un cadre plus global et se fonde sur leurs acquis dans ses élaborations théoriques.

1. UNE LACUNE GRAVE POUR L'ANALYSE DU DISCOURS

Nous étions partis d'une conception du «discours» comme structure transphrastique, et il semble que nous ayons perdu de vue qu'il s'agissait de cela. L'approche lexicologique semble peu se préoccuper de la structure effective des énoncés, la méthode distributionnelle de Harris n'a été exploitée en France qu'au prix d'une destructuration des textes; la méthode d'A.A.D. se donne pour tâche de rompre précisément la «surface discursive», pour retrouver les «familles paraphrastiques». Regretter l'existence d'une telle lacune ne revient évidemment pas à dire que, puisque les discours concrets se présentent comme une suite de phrases, les méthodes d'analyse du discours ne doivent prendre pour objet que les mécanismes d'enchaînement à ces phrases. Si s'éloigner de la «surface» est heuristiquement nécessaire, cela ne doit cependant pas conduire à ignorer cet aspect essentiel du fonctionnement des discours; la spécificité d'un discours s'investit aussi bien dans la structuration de ses enchaînements, de sa «texture» que dans son lexique. La traditionnelle «explication de texte» a été remise en question, mais le terrain qu'elle occupait

est loin d'avoir été entièrement réoccupé par la linguistique. N'oublions pas que le domaine immense (et instable) de la « Rhétorique » traditionnelle ne laissait pas vide l'espace que la réflexion linguistique cherche maintenant à reprendre, après l'avoir balayé au nom des principes fondateurs du structuralisme. L'analyse d'énoncés suivis est inéluctable pour l'analyse du discours, mais, une fois encore, l'absence d'une typologie des discours suffisamment opératoire se fait cruellement sentir: on est singulièrement démuné dans la mesure où l'on connaît très mal les processus de structuration dépassant le cadre de la phrase.

En l'absence d'une théorie des mécanismes transphrastiques, les chercheurs en sont réduits à faire un usage « sauvage » et informel de notions qui leur sont liées, mais sans pouvoir les articuler systématiquement, les intégrer dans un cadre explicatif cohérent. Pourtant tout le monde s'accorde à reconnaître que des effets de sens très complexes et très divers sont à l'œuvre dans ces organisations d'énoncés. Nous ne voulons pas dire que de telles études d'énoncés suivis ne sont pas faites, mais c'est dans le cadre des études sur la narrativité, ou sur l'argumentation (où l'articulation sur les processus linguistiques est le plus souvent superflue ou allusive), ou dans le cadre de travaux ponctuels, portant sur le message publicitaire en particulier.

Un différend significatif

Le différend qui a opposé E. Verón et S. Fisher à l'A.A.D. de M. Pêcheux est très significatif (1): Ces deux auteurs s'en prennent en particulier au caractère qu'ils jugent réducteur (« défigurateur même ») de la décomposition de la surface en énoncés élémentaires canoniques telle que la pratique l'A.A.D.

1) La normalisation purement syntaxique du texte revient à manipuler sémantiquement le texte sans le savoir. Or rien ne prouve que les éléments que cette normalisation transforme ou élimine soient sans importance; suffit-il de conserver intacts les substantifs, verbes et adjectifs?

2) Le texte devient, après la normalisation, une surface uniforme: on rejette dans la première colonne voix — temps — modalité — mode, s'interdisant ainsi par exemple toute étude des relations posé/présumé, toute théorisation du discursif. Or l'idéologie est autant à l'œuvre dans les phénomènes de présupposition que dans le contenu des lexèmes.

3) La structure globale, les lois de développement des textes ne sont pas prises en considération. Il faut donc faire intervenir une étude de l'argumentation, fondée sur le repérage des opérateurs d'enchaînement dans le discours.

1. « Baranne est une crème » (*Communications*, n° 20: *Le linguistique et le sociologique*), 1973.

La conclusion de S. Fisher et E. Verón reflète bien ces préoccupations :

« L'analyse que nous venons de présenter (...) voulait signaler la possibilité d'amorcer un travail sur le discursif consistant dans le repérage d'opérations sémantiques (...), ces opérations sont des opérations *discursives*. Nous ne voyons donc pas de raison de postuler qu'elles ont lieu *dans les limites de la phrase, définie comme unité, soit en surface, soit au niveau profond*. Deuxièmement, un même indicateur en surface (*une, c'est parce que...*, etc.) peut impliquer des opérations différentes et cela dépend, justement, du *contexte argumentatif donné par le discours environnant* (...). Troisièmement, ces opérations ne sont pas indifférentes aux contraintes « externes » ; *il ne s'agit pas d'analyser « du discours » en général, une systématisation des connaissances concernant la nature du (ou le type de) discours dont il est question dans un cas particulier, peut aider largement au repérage même des opérations* » (1) (c'est nous qui soulignons).

LES LIMITES DU STRUCTURALISME

Il est certain que presque tout reste à faire dans ce domaine, aussi doit-on suivre avec le plus grand intérêt les recherches qui, à l'intérieur même de la linguistique générative et transformationnelle, en viennent à remettre en cause certains de ses fondements. Pour de nombreux chercheurs, surtout en Allemagne (2), l'essentiel de cette controverse tourne autour de la problématique phrase/texte, c'est-à-dire que l'on se demande si la limite de fait que la linguistique structurale, puis la linguistique chomskyenne se donnaient doit ou non être la phrase.

Jusqu'à une date récente, la linguistique acceptait une conception de la phrase qu'on peut voir ainsi explicitée dans la définition du père de la linguistique américaine, L. Bloomfield : une phrase est « une forme linguistique indépendante, qui n'est pas incluse en vertu d'une quelconque construction grammaticale dans une quelconque forme linguistique plus grande ». C'est dire que le domaine de la grammaire s'arrête à la phrase puisque l'unité linguistique la plus vaste est la phrase. E. Benveniste, dans un article de 1962, *Les niveaux de l'analyse linguistique* (3), avance une série d'arguments pour justifier cette limitation :

— La phrase peut être segmentée, mais ne peut être intégrée dans une unité plus grande.

— La phrase est avant tout un prédicat.

— La phrase ne constitue pas une classe formelle dont les éléments seraient opposables entre eux.

1. *Art. cité*, p. 181.

2. On peut citer les noms de T. IHWE, H. ISENBERG, W. KUMMER, E. LANG, W. THÜMMEL, J. PETŐFI, H. RIESER, etc. Consulter la bibliographie.

3. *Problèmes de linguistique générale*, pp. 119 sq.

— La proposition ne peut constituer une partie d'une totalité d'un rang, d'un niveau supérieur. Une proposition peut seulement précéder ou suivre une autre proposition, dans un rapport de consécution. Un groupe de propositions ne constitue pas une unité d'un ordre supérieur à la proposition.

— La phrase contient des signes, mais n'est pas elle-même un signe.

— Les phrases (à la différence des morphèmes ou des phonèmes) sont en nombre infini.

Benveniste en conclut que « la phrase, création indéfinie, variété sans limite, est la vie même du langage en action », alors que « la langue (est) un ensemble de signes formels, dégagés par des procédures rigoureuses, étagés en classes, combinés en structure et en systèmes ». Une telle attitude est très caractéristique du « structuralisme » qui travaille essentiellement sur des unités discrètes à l'aide des opérations de segmentation et substitution.

Pourtant, les linguistes rencontrent vite des difficultés considérables à vouloir s'enfermer dans le strict cadre de la phrase. C'est par exemple ce que constate avec lucidité John Lyons, qui, après avoir cité la position classique de Bloomfield, fournit divers cas où elle s'avère problématique, pour conclure finalement : « La phrase est l'unité maximale de l'analyse grammaticale (...). Les exemples ci-dessus, qu'on pourrait multiplier, montrent que *les relations distributionnelles dépassent souvent les frontières des segments d'énoncés qu'on considérerait normalement comme des phrases distinctes*. Il semble qu'il y ait là une contradiction » (1). Pour l'éviter, Lyons va dédoubler la notion de « phrase » et distinguer une « phrase — entité abstraite » rendant compte également des relations interphrastiques et une « phrase — segment » correspondant à la notion superficielle de phrase. Cette distinction lui permet de conclure : « Ayant fait cette remarque, nous continuerons à nous conformer à la pratique normale des linguistes, en disant que les énoncés sont composés de phrases » (2). Comme on peut le voir, il s'agit là d'un moyen de maintenir la pratique habituelle : l'autre solution possible est celle de la « grammaire textuelle » qui vise à mettre précisément au centre de ses préoccupations les régularités interphrastiques, que la linguistique refoulait traditionnellement dans les questions marginales.

Signalons rapidement quelques problèmes qui ont conduit certains linguistes à se demander s'il n'y aurait pas intérêt à prendre en considération des phénomènes dépassant le cadre de la phrase.

● *Le couple question/réponse*: la réponse constitue un énoncé dépendant d'un énoncé antérieur.

Ex. : *C'est à Paul* peut être rapporté à la question *A qui veux-tu parler ?*
mais ne peut être lié à *Pourquoi pars-tu ?*

1. *Linguistique générale* (Larousse), p. 136.

2. *Ibid.*

● *Les anaphoriques* (éléments reprenant un autre segment du discours).

Ex. : *Le facteur est venu hier. Il a apporté une lettre.*

Toute la classe des pronoms (*il, ils, elle, elles, lui, etc.*) est concernée.

A vrai dire, ce type d'anaphores est le plus simple. Dans un énoncé comme *Paul est gentil. Il m'a donné un chat*, le *il* est le substitut de *Paul* dans la mesure où il remplace une deuxième occurrence de *Paul* qui aurait même référent et serait le même morphème que le premier *Paul*. Avec M. Gross (1), on peut dire que ce *il* a pour « référent discursif » *Paul*, unité lexicale antérieure appartenant au même texte. Pourtant, il existe d'autres anaphores par pronom personnel; dans *Jean a acheté un livre, et j'ai volé celui-ci*, *celui-ci* désigne un référent dans le contexte extra-linguistique, tout en constituant cependant une anaphore de *un livre* (*celui-ci* à « référent externe », selon Gross). Deux derniers exemples: (1) *Jean a acheté un livre, et j'en ai volé un* et (2) *Jean a acheté plusieurs livres; j'en ai lu un*; dans ces deux cas, le pronom renvoie au SN précédent sans avoir le même référent, selon M. Gross dans (1), *un livre* est « référent lexical » et dans (2) un « référent inclusif ».

Mentionnons un dernier problème, qui embarrasse beaucoup les linguistes: l'anaphorisation d'un indéfini; dans *Si un chien est attaqué, il hurle*, on ne peut remplacer *il* par *un chien* sans changer le sens de la phrase. Le *il* a plutôt ici une fonction d'identification, d'index.

L'anaphorique peut reprendre des unités linguistiques plus vastes :

Ex. : *Il aime sa sœur à la folie. Cela est déplaisant.*

On parle aussi de « co-référence » pour désigner le fait que, dans le même univers de discours, plusieurs unités linguistiques ont le même référent: les problèmes que soulèvent les anaphores mettent en jeu des phénomènes sémantiques et syntaxiques complexes; on peut en effet anaphoriser un substantif par un autre (voir *infra* l'exemple: *B.B. est seule... L'actrice a quitté sa villa*, où *l'actrice* est une anaphore de *B.B.*), mais aussi reprendre une phrase entière, ou une suite de phrases, par un substantif: ainsi, au lieu de l'anaphorisation par *cela* dans *Il aime sa sœur à la folie. Cela est déplaisant*, on pourrait avoir *cette passion, cette perversion, cette affection*, etc., qui sont autant des coups de force discursifs à l'égard du destinataire que des facteurs de cohésion textuelle. En effet, sous l'apparence d'une simple anaphore, on décèle facilement une proposition masquée: « aimer sa sœur à la folie est une perversion ». La répétition masque le caractère nouveau et nullement évident d'une telle proposition: une fois posée cette anaphore, elle permet d'orienter le texte dans d'autres directions. En effet, si l'on choisit d'anaphoriser par *affection*, la phrase suivante semblera l'expression du bon sens: *Une telle affection, même si elle est parfois excessive, est en soi une bonne chose*; mais cette autre également

1. « On grammatical reference », in *Generative Grammar in Europe* (1971), Edit. F. Kiefer et N. Ruwet.

semblera évidente: *Une telle perversion me surprend de la part d'un garçon qui me semblait équilibré*. Autrement dit, l'anaphorisation induit la possibilité de rendre acceptables telle ou telle affirmation. Il va de soi que ce sont les contraintes discursives qui règlent ce genre de phénomènes: selon le type de discours, selon les choix (politiques, philosophiques, etc.) opérés par le discours, telle anaphorisation sera possible ou non. On peut faire les mêmes remarques au sujet des anaphores de substantif: anaphoriser *le commando palestinien* peut se faire avec *ces assassins* (rejet), *les combattants révolutionnaires* (valeur méliorative), *ce groupuscule d'extrémistes* (rejet modéré), etc. Ainsi la signification de ces anaphores ne peut être correctement dégagée sans une prise en considération du discours dans lequel elles s'insèrent.

Ces phénomènes d'anaphorisation sont multiples et omniprésents dans les relations interphrastiques: ils fournissent pour une grande part la trame cohérente qui assure l'unité des textes.

C'est pourquoi le linguiste allemand Isenberg (1) a construit une liste de « marqueurs référentiels », de « traits » affectés à certains signes du discours pour montrer selon quel mode ils réfèrent dans le texte.

[±n] = c'est la première fois que l'on fait référence dans le texte considéré à l'objet que désigne le signe affecté de ce marqueur.

(Quelque chose d'aussi évident, en apparence, qu'un article fait appel à une prise en considération d'un contexte dépassant le cadre de la phrase. C'est ainsi qu'un indéfini ne peut être employé que s'il s'agit de la première occurrence du substantif dans le discours, alors que l'article dit « défini » ou le démonstratif ne sont possibles qu'une fois le substantif introduit dans le discours.)

[±id] = on a déjà référé à l'objet, mais sous un autre nom.

[±k] = le locuteur suppose que l'interlocuteur connaît l'objet en question.

[±i] = l'objet est identifiable.

[±g] = le terme portant ce marqueur ne réfère pas à un objet déterminé, a une portée générale.

[±c] = contraste entre deux termes (du type *Paul est beau, son ami, par contre, est laid*).

[±d] = l'objet est dans le champ visuel de l'interlocuteur, *directement* identifiable.

De même, au lieu de considérer la récurrence d'un syntagme dans un texte, on peut se pencher sur un autre aspect, non moins fondamental: les relations entre phrases (logiques, temporelles, etc.) apparemment indépendantes (non liées par une conjonction), problème qui rejoint directement la question si complexe des relations entre coordination et subordination.

Isenberg a donné une liste d'une dizaine de relations interphrastiques qui, bien qu'elle comporte des chevauchements et ne soit pas complète, donne un

1. *Überlegungen zur Texttheorie* (1968), *Bibliographie de Langages* 26, A.8.

aperçu de ce problème (nous reproduisons la traduction de J. F. Bourdin et P. Duhem) (1). En voici quelques-unes :

1) Thématisation d'objet : *Dans le garage, il y avait une auto. La voiture était repeinte à neuf.*

2) Liaison causale : *La lampe ne marche pas. Le fil est rompu.*

3) Liaison de motif : *Jean est allé à la cave. Il va chercher du charbon.*

4) Diagnostic : *Il a gelé. Les conduites du chauffage ont éclaté.* Etc.

Il est également possible d'étudier les relations entre subordination et coordination : on peut se demander, en particulier, s'il est possible de ramener les coordinations aux subordinations, et réciproquement et, si oui, s'il y a des limites à cette conversion. Effectivement, bien des correspondances sont envisageables, par exemple :

a) *Bien qu'il soit parti, rien ne va.*

b) *Il a beau être parti, rien ne va.* Etc.

Les quelques problèmes que nous venons de signaler sont loin de recouvrir la totalité des problèmes dont la prise en considération doit amener à dépasser le cadre de la phrase : de nombreux aspects des relations de temps, l'accent de phrase, et plus généralement la prosodie, les relations thème/rhème, la présupposition, la négation, les ambiguïtés, les morphèmes à fonction argumentative, etc., obligent également à prendre en considération des structures transphrastiques.

Par exemple, on ne peut expliquer les conditionnels soulignés dans le texte qui suit dans le seul cadre de la phrase où ils figurent ; il faut remonter au-delà : « Le "rapport Méraud" s'attaque à bien d'autres sujets, tels que la réduction de l'éventail des salaires, la modification du système actuel d'attribution des différentes prestations sociales. Leur montant *serait calculé* en fonction des revenus des bénéficiaires. Il en *irait* de même pour certains impôts. La mise en œuvre de ces propositions suppose que l'on soit parvenu à fixer les éléments à partir desquels *seraient adoptées* des mesures de redistribution et de compensation. » (*Courrier picard*, 8.3.75.)

Très grossièrement, on peut dire que la grammaire chomskyenne avait deux attitudes possibles face au discours : en faire une simple suite de phrases, ou l'ignorer purement et simplement, en renvoyant son étude à une théorie, à venir, de la « performance ». Le plus simple est encore de ne pas poser la redoutable question des limites de la phrase, le problème du « contexte linguistique ». C'est ainsi qu'on trouve sous la plume des générativistes Katz et Fodor une affirmation comme celle-ci : « Les grammaires cherchent à décrire la structure d'une phrase, séparée des positions dans lesquelles elle peut se trouver dans les discours (écrits ou

1. *Langages* 26, p. 61.

oraux) ou dans les contextes non linguistiques (sociaux ou physiques). » [Constatons que les deux exclusions vont de pair.] La grammaire de texte vise partiellement à se poser les questions éludées auparavant.

Pour le « grammairien de texte » W. Kummer, par exemple, dont la position est significative, la grammaire d'une langue doit remplir les conditions suivantes.

- 1) Enumérer toutes les phrases bien formées possibles dans une langue et fixer les types de déviance des phrases mal formées.
- 2) Assigner à chaque phrase une description structurale.
- 3) Indiquer les interprétations possibles d'une phrase donnée.

En plus de ces buts, une grammaire générative de discours doit :

- 1) Analyser toute phrase de la langue et lui assigner des interprétations possibles.
- 2) Expliquer les connexions entre phrases dans un discours donné.
- 3) Permettre de définir un texte cohérent d'un langage L et un processus de génération de textes cohérents dans L.

Dans l'économie globale de sa « grammaire de discours » [texte], il prévoit (1) un ensemble de « règles de cohérence » qui spécifient « les relations anaphoriques ou les autres relations entre phrases ou parties de phrases liées. Dans le processus de génération d'un discours cohérent, ces règles fonctionnent comme des indicateurs des conditions que doit nécessairement remplir une phrase qui suit ou une phrase qui précède pour qu'un texte soit cohérent » (2).

COHÉRENCE TEXTUELLE

Ce problème de la « cohérence » est évidemment au centre de toute la réflexion sur le texte: la cohérence ne serait-elle pas pour le texte le concept équivalent de celui de « grammaticalité » pour la phrase? On parle alors de « texte bien formé », comme de « phrase bien formée ». Pour beaucoup, cette identification ne fait pas problème: « Le terme « textualité » est l'analogue du terme « grammatical » dans une grammaire de phrase, c'est donc un concept linguistique » (3).

Ce problème de la « cohérence » textuelle est abordé, par exemple, par I. Bellert (4). Un texte « cohérent » y est défini ainsi:

« une séquence de phrase S_1, S_2, \dots, S_n , telle que l'interprétation sémantique de chaque phrase S_i (pour $2 \leq i \leq n$) dépend de l'interprétation de la séquence S_1, \dots, S_{i-1} , c'est-à-dire plus simplement que l'interprétation correcte d'une phrase d'un discours dépend du contexte précédent.

1. *Poetics* n° 5, pp. 29-30.

2. *Art. cité*, p. 31.

3. Janos S. PETŐFI, *Folia linguistica* V, p. 284 (1971).

4. « On a condition for the coherence of texts », *Semiotica* II, 4, 1970.

I. Bellert parle ici d'un texte idéalisé, c'est-à-dire sans digressions, ayant un fil continu, etc. L'« interprétation sémantique » d'une phrase y est définie comme l'ensemble des inférences (= conséquences) qui peuvent être tirées de cette phrase. Ces inférences peuvent se faire par les règles de la langue, mais aussi en fonction d'une certaine connaissance du monde (au sens le plus large) que le récepteur possède.

Une condition nécessaire (mais non suffisante) à la cohérence de textes réside, schématiquement, dans le fait de la répétition : la structure logico-sémantique de chaque phrase est telle qu'*au moins un item lexical contenu en elle, ou au moins une proposition qui peut en être inférée, se trouve également à l'intérieur des phrases précédentes*; ces inférences doivent être considérées comme des liens assurant l'interprétation d'un texte cohérent.

I. Bellert prend l'exemple suivant :

(1) *Le fils le plus âgé d'Anne a quitté Varsovie pour étudier à la Sorbonne.*

L'auditeur peut en tirer un ensemble de conclusions, par exemple :

- a) Anne a un fils.
- b) Anne a plus de deux enfants.
- c) Le fils le plus âgé était à Varsovie auparavant.
- d) Le fils le plus âgé est allé en France.
- e) Le fils le plus âgé est étudiant, chercheur scientifique, ou artiste.
- f) Le fils le plus âgé a achevé ses études secondaires, etc.

On s'aperçoit qu'un premier type de règles d'inférence peut être inclus dans la description de la langue et les conclusions seraient tirées par déduction (rigoureuse), par exemple a) ou b). L'autre type repose sur une connaissance du monde, et sur un raisonnement inductif, et ne pourrait être inclus dans la description de la langue, d) et c). Les deux types cependant ont un rôle analogue pour fonder la cohérence d'un texte.

Pour inférer f) de (1), nous sommes obligés de poser une prémisse supplémentaire, qui relève de notre connaissance du monde et constitue une généralisation par raisonnement inductif : « Si quelqu'un est étudiant d'université, il a terminé ses études secondaires. » De ce fait, l'interprétation de certains textes, garantie par la connaissance du monde, n'est pas accessible aux récepteurs ne possédant pas du monde la connaissance que leur suppose le locuteur (l'auteur). Un manque de connaissance pourra donc faire croire, à tort, à la non-cohérence du texte. Inversement, si l'auditeur a une connaissance du monde plus large que le locuteur, il peut tirer plus de conclusions d'une phrase que ce qu'a cru y mettre le locuteur. Inversement : *Pierre aime beaucoup la Sorbonne. La France recèle des richesses architecturales* n'est cohérent qui si le récepteur pose la prémisse, peut-être nouvelle pour lui, que la Sorbonne est en France.

En résumé, les conclusions du premier type (déductives) constituent l'interprétation sémantique d'une phrase, en dehors de tout contexte, alors que celles du deuxième type relèvent de l'interprétation sémantique incluant une connaissance du monde.

Autre exemple: (1) *Brigitte Bardot est seule. L'actrice a quitté sa villa.*
et:

(2) *Le fils de Pierre est fou. Le gosse s'est jeté par la fenêtre.*

En (2) la connaissance de la langue suffit à identifier *le gosse* comme *le fils de Pierre* puisque le lexème *fils* implique qu'un fils soit un enfant ou un homme; en revanche (1) relève de la connaissance du monde, *B.B. est actrice*. Cela n'empêche pas que (1) et (2) fonctionnent de manière analogue pour établir la cohérence.

En ce qui concerne l'interprétation des textes, il est facile de comprendre que la condition de cohérence peut être satisfaite de plusieurs manières, et que plusieurs interprétations sont souvent possibles, si l'on se fonde sur la répétition de propositions différentes comme liens de cohérence. Pour les textes anciens, la connaissance du monde correspondante faisant défaut, l'établissement de ces liens est souvent hypothétique. On rejoint ce que disait J.-B. Marcellesi (1) en se servant du concept de « culture », relative à un type de situation de communication déterminé: ainsi la croyance que Jaurès était un agent de Guillaume II faisait partie d'une « culture » politique des années d'avant-guerre. La cohérence textuelle n'est donc pas à considérer comme une donnée interne au texte, mais le résultat instable d'un ajustement permanent d'un locuteur et d'un auditoire à travers une « culture » variable.

Pour reprendre le même exemple, celui qui ne sait pas que B.B. est actrice peut le deviner parce qu'il manque un intermédiaire pour que le texte soit cohérent, à savoir *B.B. est actrice*; ce qui présuppose que le récepteur pense que le texte est cohérent. (Notons également que l'usage d'un nom propre, d'une description définie obligent le récepteur à présupposer non seulement que ce syntagme nominal réfère à un objet, mais encore que ce référent est unique dans le discours considéré.) Un énoncé n'a de cohérence que si l'on fait intervenir la totalité du contexte discursif à travers une connaissance du monde.

Nous avons, un peu plus haut, lié ce problème à celui du type de discours ainsi qu'à ses options idéologiques. Ainsi un discours tenu entre linguistes permet une anaphore comme celle-ci: **La relative et les affixes posent de graves problèmes. Les transformations sont trop souvent ad hoc...**; seuls les gens familiarisés avec ces questions savent qu'affixes et relatives font l'objet de transformations en grammaire générative; un lecteur « innocent » pourrait penser qu'il s'agit de deux choses disjointes. Dans un discours de linguistes à non-linguistes (vulgarisation), cette

1. *Langages* 23, p. 25.

anaphorisation serait impossible: c'est là une contrainte imposée par le type de discours.

Certains discours peuvent se présenter comme un jeu sur l'anaphore lexicale, en usant de périphrases, descriptions définies, dont la clarté est plus ou moins grande selon la familiarité du destinataire avec le discours concerné et l'univers auquel ce dernier renvoie. Tout le monde n'est pas à même de savoir que les descriptions définies *l'ermite de Croisset*, *le père du naturalisme* sont des anaphoriques possibles de G. Flaubert; le plus souvent les effets sont plus nuancés, mais seule une connaissance d'un contexte culturel et une prise de position peuvent rendre co-référentiels *F. Mitterrand* et *le leader de l'opposition* à telle époque et dans tel périodique (en fonction de ses options politiques).

Certains linguistes posent l'existence d'une *présupposition d'identification co-référentielle*: autrement dit, à la différence de la présupposition existentielle qui postule qu'il existe un référent correspondant au nom, cette présupposition postulerait l'identité du référent de deux syntagmes nominaux.

Plus généralement, les descriptions définies sont un facteur de cohérence textuelle important, et de multiples façons. Le cas de la nominalisation est particulièrement simple: « Nous ne tolérerons pas que *les X se rendent*. *La reddition des X* signifierait la fin de nos espoirs »; les épithètes présentent également beaucoup d'intérêt: « Nous ne fabriquons nos crèmes qu'avec des plantes de montagne... *ces produits aux essences naturelles* préservent l'équilibre des tissus... »; ou encore: « Les policiers ont repéré deux individus suspects: l'un parle français avec un fort accent étranger... *l'homme à l'accent étranger* semble... »

UN NIVEAU « MACRO-STRUCTUREL »?

S'il ne s'agit pas d'une modification qualitative décisive du modèle syntaxique quand il est question de relations interphrastiques immédiates et relativement simples, les choses changent notablement quand on fait intervenir, par exemple, des phénomènes liés à l'argumentation (1). Dans ce cas, on définit en réalité une unité globale d'un niveau supérieur, un *Texte* qui est autre chose que les relations interphrastiques *stricto sensu*. Ce sont là deux choses très différentes: les régularités syntaxiques qu'essaient de mettre en valeur par exemple ceux qui étudient l'anaphorisation exigent d'être mises en relation avec un contexte plus large que la phrase pour qu'il en soit rendu compte, mais « on peut poser l'existence de relations entre phrases sans appeler « Texte » l'entité supérieure dont ces relations seraient éléments constitutifs » (2), comme l'écrit le linguiste allemand E. Lang.

1. Par exemple, W. THÜMMEL: « Verüberlegungen zu einer Textgrammatik: koordinaton und subordination » (1970), partiellement reproduit dans *Langages* 26, p. 69.

2. E. LANG, *art. cité*, p. 76.

Cet auteur donne diverses raisons qui lui semblent pourtant démontrer la nécessité de la construction d'une « grammaire de texte », ce texte étant pensé comme « résultat d'opérations d'intégration » (1).

Plus précisément, il cite les propriétés suivantes des textes :

- désambiguïsation des phrases ;
- le texte contient d'autres présupposés et implications que ceux des phrases le composant ;
- le texte a d'autres possibilités de paraphrase que la phrase (problème des résumés, en particulier).

Il existe ainsi, dans la « compétence » du locuteur, les opérations correspondantes intervenant dans la construction de la signification du texte :

- intégration dans une « superstructure sémantique » des interprétations sémantiques des phrases particulières,
- établissement des conditions de compatibilité entre les présupposés et les posés d'un texte et ceux des phrases isolées,
- établissement de relations d'équivalence (entre autres) entre des fragments de longueur variable, jusqu'à la compréhension de la cohérence du texte.

Le texte est donc dès lors considéré comme une unité spécifique, d'un niveau supérieur à celui de la phrase.

En poussant plus avant dans ce sens, on rejoint les processus de « macro-structuration », selon l'expression de T. Van Dijk : la cohérence textuelle n'est pas déterminée seulement au niveau de relations interphrastiques « linéaires » (comme l'anaphorisation), mais on peut soutenir l'hypothèse selon laquelle la cohérence textuelle est définie aussi à un niveau macro-structurel, en considérant « globalement » le texte. C'est là, on le voit, sortir de la problématique strictement syntaxique des relations interphrastiques et se placer à un point d'articulation entre la linguistique et les autres sciences humaines. L'important est de ne pas mêler sans contrôle ces différents points de vue. Il n'est malheureusement guère aisé de différencier ces aspects et de les articuler.

C'est vers les facteurs de structuration globale des textes que se porte spontanément l'intérêt de l'analyse du discours : ces facteurs sont multiples et les mettre à jour est le corrélat obligé de toute construction d'une typologie des discours. Parmi ces facteurs, il en est deux qui correspondent à des modes omniprésents d'organisation textuelle, la narrativité et l'argumentation. Il s'agit là d'un jeu à la fois rigoureux et souple de contraintes qui retient tout particulièrement l'attention des chercheurs. C'est à eux que nous nous intéresserons (très rapidement)

1. *Art. cité*, p. 78.

dans les pages qui suivent. Ce qui ne signifie pas que les relations interprastiques se limitent là, ni que l'étude de la structure des textes puisse se permettre de négliger les aspects plus directement linguistiques des préoccupations de la grammaire de texte. Ce qui intéresse l'analyse du discours, ce n'est pas seulement de construire un modèle de la « compétence textuelle » (si une telle compétence existe), mais aussi de voir comment les ressources du système de la langue sont exploitées dans tel discours, tel type de discours, eu égard à ses conditions de production.

2. L'ARGUMENTATION

Le champ de l'antique rhétorique éveille aujourd'hui un regain d'intérêt. Cet intérêt se concentre en particulier sur deux aspects de cette rhétorique: ce qui a trait à la théorie des *tropes* (les figures) d'une part, et ce qui relève de l'argumentation, d'autre part. C'est ce deuxième aspect qui nous retiendra dans ces quelques pages.

L'argumentation constitue, comme la narrativité, un facteur de cohérence discursive très remarquable: une argumentation se définit comme une action complexe finalisée; cette fin coïncide avec l'adhésion de l'auditoire à une thèse présentée par le locuteur et donnant lieu à un enchaînement structuré d'arguments. Ce but est donc atteint à travers une série de « sous-buts » que sont les différents arguments, liés par une « stratégie » globale. Une hiérarchisation des arguments est fréquente: tel argument contribue à en établir un autre, situé à un niveau supérieur, et ainsi de suite. En outre, les relations entre les diverses propositions obéissent à des mécanismes en nombre fini, depuis longtemps étudiés, qu'il s'agisse d'un système formel (avec axiomes et règles de déduction) ou qu'il s'agisse de liaisons beaucoup moins rigoureuses se mouvant dans le cadre du simple vraisemblable (comme c'est le cas dans la plupart des argumentations).

Or on retrouve au niveau de l'analyse du discours le même danger qu'au niveau des relations difficiles qu'entretiennent logique et langage: le danger « réductionniste ». Une perspective réductionniste consiste à penser que le noyau, l'essence profonde du langage constituent un langage logique simple: dans une telle perspective, tout ce qui dans le langage ne s'y ramènerait pas relèverait donc des caprices de l'usage, de phénomènes superficiels, etc. Une telle attitude a très mauvaise presse chez les linguistes, prompts à dénoncer tout « parallélisme logico-grammatical ». Cela ne doit pas cependant conduire à tomber dans l'excès opposé: on dira donc, en suivant la formule d'O. Ducrot, que *la* fonction

fondamentale de la langue n'est certainement pas d'ordre logique, mais que la langue a néanmoins *une* fonction logique. (Nous simplifions outrageusement en parlant de « la » logique, puisqu'en réalité il existe une multitude de systèmes logiques.)

La confrontation entre langue naturelle et langage logique permet de saisir l'irréductibilité du langage à une logique: c'est ainsi, pour prendre un exemple élémentaire, qu'on constate que le connecteur propositionnel \wedge (conjonction) est commutatif (peu importe que l'on ait $A \wedge B$ ou $B \wedge A$ puisque A et B doivent être simultanément « vrais »): cependant, dans la langue, la conjonction *et* prend souvent une valeur chronologique, qui interdit la commutativité. On peut de même s'attaquer à l'expression de la notion de « condition suffisante », ou à la notion de causalité (1). De toute manière, le résultat est toujours le même: une notion logique univoque et simple semble se dissoudre progressivement dans la complexité du fonctionnement de la langue. Celle-ci ne peut en particulier user de prémisses fausses et obtenir des arguments valides, de même qu'elle ne peut lier par un connecteur des propositions qui n'ont pas une proximité sémantique suffisante.

Inversement, il est indubitable qu'il y a une fonction argumentative dans le langage, fonction visant par exemple à conduire l'interlocuteur à tirer telle ou telle conclusion. Autrement dit, certains morphèmes, tours, etc., font plus que transmettre un contenu sémantique, ils ont un rôle argumentatif: O. Ducrot parle même d'un « acte illocutoire d'argumentation » (2) et en étudie quelques aspects; citons rapidement ce qu'il dit de *puisque* et *mais*: « pour décrire la conjonction *puisque*, on doit signaler qu'en disant *A puisque B*, je ne me contente pas d'informer le destinataire que le contenu *A* est nécessairement impliqué par le contenu *B*. Mais, prenant acte du fait qu'il admet *B*, et me référant à l'implication de *A* par *B*, je le somme d'admettre *A*. Il est donc insuffisant de dire que *puisque*, vu sa signification, peut être utilisé pour accomplir l'acte d'argumenter. En réalité sa signification est de servir à accomplir cet acte (c'est même là sa spécificité par rapport à *si* ou à *parce que*). De même, on ne saurait comprendre le rôle de la conjonction *mais*, si on dit seulement qu'elle signale l'opposition des deux propositions qu'elle conjoint. Pour cette raison, nous avons proposé de décrire *A mais B* comme *A, tu as tendance à tirer de A une certaine conclusion r; il ne le faut pas, car B, aussi vrai que A, suggère la conclusion non-r*. Ainsi, l'énoncé *A mais B* suppose que, dans l'esprit des interlocuteurs, il y a au moins une proposition *r*, pour laquelle *A* est un argument, et *B*, un contre-argument. Autrement dit, l'énoncé contient en lui-même une allusion à une caractérisation argumentative des propositions qui le constituent » (3).

1. Comme le fait O. DUCROT, par exemple, dans *La Preuve et le dire* (J.-P. Delarge éd., Mame), 1973, chap. V.

2 et 3. *Ibidem*, p. 226.

Il est bien évident que les ressources argumentatives du français ne se limitent pas à *puisque* et *mais* : nous ne faisons que donner le sens d'une démarche qui concerne une multitude de phénomènes linguistiques traditionnellement considérés comme « marginaux », dans la mesure où l'on ne s'intéressait qu'à la valeur purement informative de leur contenu.

Si nous nous plaçons maintenant sur le plan du discours, les choses apparaissent à la fois plus simples et plus complexes. Plus simples, parce que le contexte réduit la polyvalence des éléments ayant une fonction argumentative, mais plus complexes aussi parce que l'argumentation n'est qu'un des réseaux constitutifs du discours et sa structure, ses particularités ne prennent sens que dans leur confrontation avec les autres réseaux et, au-delà, les conditions de production.

Si l'on adopte une démarche heuristique allant de la logique aux discours, ou aux types de discours, on rencontre des difficultés très révélatrices. C'est ainsi, par exemple, qu'une bonne illustration de la différence entre variété des structures linguistiques et simplicité des structures logiques nous est fournie par l'étude réalisée à des fins pédagogiques par Y. Blum et J. Brisson (1) sur la relation d'implication dans le discours publicitaire. Ils ne relèvent pas moins d'une dizaine de tours différents :

- | | |
|----------------------------|--|
| 1. Si... alors | (très rare) |
| 2. Tout A... est B | <i>Tout ce qui est opérationnel est nôtre.</i> |
| 3. Il suffit de A pour B | <i>Pour faire glacer Danino, il suffit de le mettre au freezer.</i> |
| 4. Impératif + proposition | <i>Exigez la marque Société et vous aurez un très bon roquefort.</i> |
| 5. N et (Proposition) | <i>Ariel et la fumée devient fraîcheur.</i> |
| 6. Un simple (N) | <i>Un simple shampooing Récital peut faire vivre le châtain de vos cheveux.</i> |
| 7. Avec N (Prop.) | <i>Avec la publicité, vous êtes informé.</i>
<i>Avec Déodoril, on ne sent plus le temps passer.</i> |
| 8. (Inf) c'est (Inf) | <i>L'ouvrir, c'est entrer dans la mode.</i> |
| 9. (Inf) ou (Inf) | <i>Vivre à 3000 m ou boire Evian.</i> |
| 10. N... (groupe nominal) | <i>Banania... du ressort pour la journée.</i> |
| 11. N (photo) | <i>After-shave X (photo d'un athlète).</i> |

On constate d'abord qu'il y a glissement constant de la condition suffisante (*si vous achetez tel produit, vous obtiendrez tel résultat*) à la condition nécessaire (*si vous voulez tel résultat, alors il faut tel produit*). Les auteurs y voient une loi générale du discours : le destinataire a tendance à croire qu'on lui communique l'information maximale et fait de *si* un *si* et seulement *si*.

1. *Langue Française* 12, p. 83.

En fait, il est impossible de dissocier le tour syntaxique utilisé du contenu même de chaque message publicitaire. Comparons par exemple 2) et 6) qui s'opposent très nettement, même en l'absence de contexte plus étoffé. L'adjectif qualificatif *opérationnel*, avec ce qu'il suppose d'efficacité « scientifique », renvoie à la figure discursive d'un énonciateur infaillible et efficace: d'où un message lapidaire, univoque, qui ne laisse pas place au doute (*Tout X est Y*). En revanche, dans 6), l'on voit aisément que *simple* est polyvalent: il a une fonction logique, celle d'exprimer la condition suffisante (il suffit de Récital pour...), mais conserve sa valeur sémantique (simplicité) et toute la charge euphorique qui s'y attache (naturel, pureté, etc.); en outre, *un simple* + Nom (cf. *un simple soldat*, *un simple particulier*, etc.), selon le Dictionnaire du français contemporain signifie: « qui est seulement ce que le nom indique », contraste entre cette simplicité et l'ampleur du résultat (*faire vivre le châtain*). Il y a donc, simultanément et indissolublement, valeur logique, euphorie sémantique (liée à la relation codée simplicité/vie) et argument d'efficacité; cette mise en place d'un énonciateur modeste, effacé, qui s'exclut du message pour ne laisser subsister que deux réalités, *vous* (ou plutôt *vos cheveux*) et *Récital*, à l'opposé de 2), qui excluait *vous* du message pour mettre agressivement en avant l'énonciateur. Il n'est pas difficile de dégager une organisation logique dans le discours publicitaire (à savoir une banale implication), mais ce trait spécifique, et fondamental, reste en deçà du fonctionnement effectif du message publicitaire, dans lequel la fonction purement référentielle, informative est aussi indispensable que secondaire.

Si, à l'inverse, on part d'un discours particulier et que l'on cherche à en dégager la structure argumentative, on rencontre des difficultés identiques. M. J. Borel et G. Vignaux parlent de « traverser la surface linguistique vers l'organisation des contenus » (organisation argumentative — D.M.) (1); cette formule pose problème dès lors qu'il s'agit d'analyse du discours. Elle est parfaitement justifiée quand on étudie en elle-même la structure du raisonnement naturel, mais elle est équivoque quand on étudie un discours particulier. Il ne suffit pas de construire une armature logique, il faut étudier sa fonction dans le discours. Autrement dit, l'analyse logique ne permet pas d'atteindre une mythique « essence » du discours qu'occulterait la variété superficielle des structures linguistiques: ce n'est qu'un niveau d'analyse, intégré dans une explication « globalisante ».

Considérons par exemple l'analyse que font M.-J. Borel et G. Vignaux de ce très bref texte de G. Pompidou: « Cette histoire est insupportable. J'ai été six ans Premier ministre et je n'ai jamais rencontré un truand à qui j'aie remis une carte de policier »; ce texte est censé

1. *Langue Française* 12, p. 68.

réfuter la proposition : « il existe une police parallèle » ; une fois transcrite dans le formalisme de la « logique naturelle » (1), cette argumentation ne contient pas moins de 21 lignes : prémisses, position de l'alternative, démonstration ; nous ne la reproduisons pas car son explicitation serait trop longue. Une telle analyse transforme ce texte elliptique en une déduction totalement explicitée et cohérente. Cette reconstruction du discours est satisfaisante pour une mise à l'épreuve d'un mécanisme logique mais ne peut suffire dans une perspective d'analyse du discours : la perfection formelle masque en réalité ce qui fait la spécificité de ce discours. Autrement dit, la mise à jour de l'argumentation n'est qu'un préalable indispensable qui permet de se poser des questions beaucoup plus élaborées sur le fonctionnement de ce discours : quelles sont les prémisses ? Sont-elles explicites ? Sur quoi sont-elles fondées (autorité de l'énonciateur, faits, idées reçues...) ? Sur quoi repose la valeur persuasive des arguments ? Quelle relation y a-t-il entre la structure de l'argumentation, l'auditoire auquel s'adresse le locuteur, l'ordre superficiel de l'énoncé... ? Etc.

Chaque discours permet de poser tel et tel type de questions, en fonction des préoccupations de l'analyste. Considérons un autre exemple :

En analysant la seconde *Provinciale* de Pascal, O. Ducrot est confronté à un discours apparemment inverse de celui dont nous venons de parler : il ne s'agit nullement d'un discours superficiellement peu structuré et dont la relation à la structure argumentative serait très indirecte ; au contraire, le raisonnement mis en œuvre est totalement explicite, parfaitement rigoureux et obéit sans la moindre difficulté aux règles du plus ordinaire calcul des prédicats. Il semble bien qu'on ait atteint l'« essence » du texte, puisqu'on ne l'a nullement déstructuré et qu'il se donne volontairement une forme logique rigoureuse pour être irréfutable. L'analyse du discours n'acceptera pourtant pas la loi que lui impose ainsi le discours : ce qui pose problème, ce qu'il faut « travailler », c'est précisément cette rassurante perfection logique, au lieu de s'en satisfaire (en invoquant le « génie de Pascal » géomètre de génie qui éclaircit des questions embrouillées par l'ignorance de maladroits théologiens).

O. Ducrot repère en effet une faille : « Pascal, dans cette discussion, prend le mot *suffisant* au sens technique des mathématiciens — sens qui n'est guère celui du langage ordinaire » (2). Il en va de même pour l'adjectif *nécessaire* ; Pascal fait donc « glisser » le sens de ces adjectifs, et c'est par ce glissement qu'il parvient à résoudre un problème qui, posé en ses termes habituels, n'est pas soluble à l'intérieur d'une déduction de type mathématique. O. Ducrot est donc amené à conclure que Pascal « illustre l'attitude *réductionniste* ».

1. C'est le formalisme logique qu'à mis au point J. B. GRIZE, après d'autres, en adaptant la logique classique aux procédés naturels de raisonnement.

2. *Langue Française* 12, p. 90.

Certes, mais pour l'analyse du discours, il est nécessaire de rendre compte de ce phénomène par une prise en considération des conditions de production: le « coup de force » discursif que constitue le déplacement du problème de la grâce divine vers une formulation logique renvoie à la figure de l'énonciateur, du récepteur, à l'idéologie qui la sous-tend, etc. La méconnaissance des règles propres au discours théologique (paradoxes, jeux de mots, ambiguïtés...) est liée à l'apparition d'un discours rationaliste conquérant, mais aussi à la figure de l'« honnête homme » non spécialiste s'adressant aux honnêtes gens par le canal d'un langage classique totalement transparent, qui analyse parfaitement la représentation. C'est parce que le « bon sens » est la chose du monde la mieux partagée que le discours sur la grâce peut se déplacer vers l'aire mondaine. Le glissement de sens qu'a repéré Ducrot n'est en réalité que le symptôme d'un changement global de « régime discursif » et non pas l'altération de quelques signifiés (l'analyse d'O. Ducrot est d'ailleurs quelque peu simplificatrice en ce qu'elle compare le discours des *Provinciales* au langage ordinaire sans faire intervenir cette instance déterminante qu'est le discours théologique).

L'argumentation constitue donc un niveau d'analyse privilégié, mais qui ne peut en aucune façon être dissocié du fonctionnement global du discours et de ses conditions de possibilité: un syllogisme peut être à l'œuvre aussi bien dans un message publicitaire que dans un discours philosophique, avec une incidence totalement différente dans les deux cas.

Au seul plan descriptif, il est impossible de faire abstraction du fait que le discours argumentatif est « en situation » et supporté par un sujet d'énonciation: l'argumentation « fait intervenir l'activité du sujet et celle de l'auditoire dans la construction même du discours » (1); « être en situation pour le discours signifie que le locuteur intègre dans son énonciation non seulement un certain nombre d'éléments situationnels qu'il lui paraît nécessaire de rappeler au titre de prémisses mais encore traite sous forme d'acquis présumé ceux qu'il estime connus de son interlocuteur » (2). Nous pouvons également renvoyer ici aux « formations imaginaires » de M. Pêcheux, et aux « places » qu'elles supposent.

Rhétorique et situation

Or la Rhétorique aristotélicienne ainsi que ses développements récents (C. Perelman) insistent beaucoup sur ces problèmes liés à la situation. C'est ainsi que Perelman distingue différents statuts dans les prémisses auxquelles se réfère l'argumentation. En établissant une telle liste, C. Perelman met en valeur le fait que le locuteur, pour construire son argumentation, part d'une « base », d'une sorte de terrain d'accord qu'il suppose avoir en commun avec l'auditoire:

1. G. VIGNAUX et M.-J. BOREL, *art. cité*, p. 72.

2. *Ibid.*, p. 77.

<i>Les faits :</i>	ce sont les objets d'accord universel, reconnus par l'auditoire. Pour Perelman, il n'est aucun critère « qui nous permette, en toutes circonstances, et indépendamment de l'attitude des auditeurs, d'affirmer que quelque chose est un fait ».
<i>Vérités :</i>	systèmes plus complexes relatifs à des liaisons entre faits (théorie religieuse, etc.).
<i>Présomptions :</i>	choses admises par l'auditoire, liées au normal, au vraisemblable, mais dont il convient de renforcer la validité.
<i>Valeurs :</i>	objet, être idéal dont on se sert pour inciter à l'action (la justice, etc.).
<i>Hierarchies de valeurs</i>	hiérarchies reconnues entre valeurs (l'Homme est supérieur à l'animal...).
<i>Lieux :</i>	prémises très générales, rubriques vides, moules à produire des arguments concrets pour des discours déterminés; soit par exemple « le lieu de la quantité » : quelque chose vaut mieux que telle autre pour des raisons quantitatives. Ce lieu s'oppose souvent au « lieu de la qualité » : telle chose vaut mieux que telle autre pour des raisons qualitatives. Ainsi, aux élections présidentielles de 1974, les vainqueurs tenaient pour la quantité (« nous sommes la majorité »), alors que les vaincus rétorquaient par la qualité (« nous représentons la France active, jeune... »).

Il convient surtout de voir dans ce classement que l'argumentation est parfaitement indissociable de la situation d'énonciation, c'est-à-dire du statut du locuteur et de l'auditoire, mais aussi des croyances de cet auditoire, des valeurs en usage dans la communauté en question, etc. Les « lieux » ont tendance à se figer, à produire toujours les mêmes contenus; ces « lieux communs » varient en fonction des époques, des auditoires, des types de discours concernés. Qu'on songe au stéréotype de la vertu des vieux Romains opposée à la décadence du temps présent! Il s'agit de morceaux détachables, comme les citations figées, matériaux signifiants dont l'efficacité est éprouvée.

L'argumentation se meut le plus souvent dans le vraisemblable, l'*endoxal* selon Aristote (c'est-à-dire ce qui est conforme à la *doxa*, l'opinion commune) et use ainsi de liaisons spécifiques, telle l'analogie (A est à B ce que C est à D) ou des liaisons moins caractérisées. Il existe des arguments d'un type particulier, terrain de choix pour l'analyse du discours: *l'exemple*, *l'illustration*, *le modèle* (terminologie due à C. Perelman).

● La généralisation à partir d'un *exemple* est un type d'argument courant : la narration s'insère dans l'argumentation, sous forme d'anecdote. Il peut s'agir d'exemples historiques fictifs, de souvenirs personnels, etc. L'exemple, pour être vraisemblable, cherche à prendre pour protagoniste un personnage reconnu par la communauté.

● L'*illustration* ne vise pas à établir une règle par généralisation mais à renforcer une règle en montrant son intérêt par la variété de ses applications: « *Depuis que je suis élu, tout va bien*: (illustration):

- 1) *il y a des crèches*,
- 2) *les vieillards sont chauffés* », etc.

● Le *modèle* constitue un paradigme pour l'auditoire, qui reconnaît que ce modèle est une incitation impérative à l'imiter: c'est ainsi que Caton ou Brutus, pendant la Révolution, étaient modèles du républicanisme le plus pur, alors que César passait pour l'*anti-modèle* correspondant.

La «dispositio»

A un niveau « macro-structurel », on ne peut ignorer qu'il existe des règles présidant à l'organisation globale de l'argumentation. La «dispositio» en rhétorique classique distribuait ces grandes parties du discours. On en distinguait traditionnellement quatre:

- a) *exorde*: appel aux sentiments de bienveillance de l'auditoire, annonce du plan;
- b) *narratio*: récit des faits engagés dans la cause;
- c) *confirmatio*: exposé des arguments;
- d) *épilogue*: résumé et appel aux sentiments.

Nous ne prétendons pas que cet ordonnancement soit pertinent pour toutes les argumentations, mais signalons seulement ce problème: il existe pour tous les types de discours une distribution des parties spécifiques que l'analyse du discours doit mettre à jour (n'oublions pas que notre culture occidentale est imprégnée en profondeur des lois de la Rhétorique et qu'il est bon de ne pas les ignorer quand on aborde des textes « anciens »).

L'étude d'un corpus de textes publicitaires vantant différentes crèmes de beauté nous a permis, par exemple, de dégager le schéma de «dispositio» suivant: 1°/ Tableau des agressions que la vie moderne et les intempéries font subir à la peau. 2°/ Apparition et description d'une crème capable d'y remédier. 3°/ Comment cette crème agit sur la peau. 4°/ Tableau des résultats du traitement sur la peau. Ce schéma se retrouve avec des variations superficielles dans beaucoup de textes, qui développent plus ou moins telle partie. Mais il existe d'autres «dispositio» pour vanter le même produit: il convient de ne pas chercher à trouver «la dispositio des dispositio» pour l'appliquer mécaniquement à tous les textes de ce type, passés, présents et à venir: la «dispositio» n'est qu'un des aspects du fonctionnement global du texte publicitaire et on ne peut l'étudier qu'à l'intérieur de ce fonctionnement. Il n'y a pas d'« argument en soi », et l'efficacité d'un argument ne vaut que dans un contexte nettement défini.

En ce qui concerne l'exposé des arguments, divers ordres sont possibles : du plus faible au plus fort, du plus fort au plus faible, le plus faible au milieu ; ordre chronologique, ordre d'exaltation de l'orateur... Aristote fait de l'« exemple » un pis-aller dans l'argumentation ; étant pure induction, c'est un argument faible : il ne sera donc efficace que placé à bon escient : si on place l'exemple avant les déductions, celles-ci en seront discréditées, alors que, placé après, il semblera un « témoignage ». Mais si, pour convaincre, on n'a que des « exemples », il faut en assembler plusieurs pour simuler une généralisation, impossible de toutes manières. Cette « syntaxe » des arguments ne peut être dissociée arbitrairement des conditions de production du discours. Pour prendre un exemple simple, le degré de complexité des enchaînements d'arguments est lié à la capacité réceptive de l'auditoire (ce qu'Aristote énonçait ainsi : « la fonction de la rhétorique est de traiter de sujets... devant *des auditeurs qui n'ont pas la faculté d'inférer par de nombreux degrés et de suivre un raisonnement depuis un point éloigné* », 1357 a 1). L'organisation de l'argumentation renvoie à une hypothèse sur l'auditoire.

Le même Aristote établit par exemple une relation entre le recours à la « maxime » (type de discours), le statut du locuteur et celui de l'auditoire : user de maximes serait inefficace si le locuteur était jeune, ou l'auditoire (ou les deux). En effet, l'idéologie prête l'expérience aux vieillards et l'ardeur aux jeunes gens : il convient de ne pas s'opposer aux contraintes idéologiques de la communauté visée. Il y a donc relation entre la « formation imaginaire » liée aux protagonistes et la typologie des discours.

Il ne suffit donc pas de dégager une structuration argumentative dans un texte pour prétendre en avoir dégagé l'« essence » : l'usage des procédés de l'argumentation renvoie à de multiples fonctions, selon le statut du discours considéré.

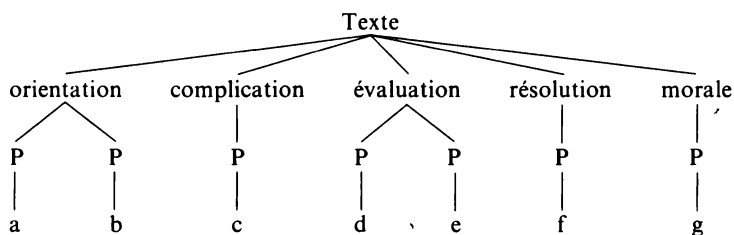
3. STRUCTURES NARRATIVES

Un autre facteur de cohérence textuelle lui aussi très étudié et non moins important est constitué par les problèmes de « narrativité ». En effet, la narrativité est loin de concerner seulement l'histoire ou les romans, elle définit également un ensemble de textes non littéraires et quotidiens. Toute la difficulté consiste précisément à articuler l'une sur l'autre grammaire narrative et grammaire textuelle.

Nous supposons connues les principales recherches qui se sont développées à la suite de l'ouvrage de Propp, *Morphologie du Conte*. Rappelons seulement que, dans ces travaux, on essaie de considérer un corpus de récits posé comme homogène (Le *Decameron*, tels contes merveilleux,

tel type de conte merveilleux, etc.) comme autant de réalisations superficielles d'une sorte de modèle invariant, pensé comme une séquence d'« unités narratives élémentaires », que Propp nomme « fonctions » et qu'il définit comme des actions (Départ, Récompense...) (1). Le modèle de Propp, a été considérablement assoupli (2), mais il n'en reste pas moins cette hypothèse fondamentale que les possibilités narratives sont limitées dans l'absolu et le sont d'autant plus que la typologie concernée est plus fine ; comme pour l'étude de la langue, se révèle dans l'univers narratif un jeu de contraintes.

On ne s'étonnera pas que H. Isenberg, après avoir étudié ce qu'il nomme des « textes d'une seule phrase », en vienne à étudier des textes de plusieurs phrases en se servant de « fonction narratives » (3). Il ne se réfère pas aux travaux de Propp, mais à des suggestions de sociolinguistes américains, Labov-William-Waletzky, qui avaient, assez informellement, distingué cinq « fonctions » enchaînées dans les récits oraux d'aventures personnelles faits par des locuteurs peu cultivés : l'orientation, la complication, l'évaluation, la résolution et la morale. Isenberg cherche à intégrer ces fonctions dans la grammaire de texte, en tant qu'unités définissant un niveau de cohérence discursive supérieur à celui des phrases isolées, suivant en cela l'idée qu'il s'agit de facteurs déterminant la structuration globale d'un texte : « Il s'agit d'éléments de la communication qui ne font pas directement partie de la structure proprement sémantique des phrases de surface, mais qui apparaissent comme des nœuds les dominant » (4). La manière d'intégrer ces « fonctions » est très élémentaire mais, intuitivement, satisfait bien à l'idée qu'il s'agit d'unités d'un niveau supérieur : soit un texte (T) obéissant à l'ordre canonique des cinq fonctions, on aurait l'arbre suivant, où les lettres minuscules représentent des phrases isolées :



1. Trad. française, coll. *Points*.

2. Voir en particulier les critiques de C. BRÉMOND dans *Communications* 8, 1966.

3. *Der begriff « Text » in der Sprachtheorie*, 1970 (cité dans *Langages* 26, p. 73).

4. *Langages* 26, p. 73.

Un tel arbre pourrait correspondre à cette rédaction d'écuyer qu'analyse Isenberg :

Orientation :

- a. Il y a 3 ans, je suis allé me promener avec mon frère.
- b. Nous flânions dans les rues de Leipzig et nous ne faisons pas très attention à la circulation.

Complication :

- c. Soudain mon frère m'a tiré sur le côté.

Evaluation :

- d. A un carrefour, nous avons voulu traverser sans faire attention,
- e. le feu était au vert.

– *Résolution :*

- f. Mon frère et moi sommes arrivés tout de même à temps de l'autre côté de la rue.

– *Morale :*

- g. Depuis ce jour, je ne traverse plus la rue quand le feu est au vert.

Pour l'analyse du discours, il s'agit là d'un phénomène essentiel : comme l'argumentation, la narration se présente comme un enchaînement d'actes finalisé, dont les articulations entretiennent des relations élémentaires codées. Autrement dit, cette macro-structuration narrative organise les micro-structures linguistiques. Des difficultés surgissent : quelles règles relient ces deux niveaux d'organisation ? Comment penser les relations entre cette « grammaire narrative » et les grammaires linguistiques (y compris les grammaires « textuelles ») ? On parle en effet communément de « syntaxe narrative », de « proposition narrative », d'« actants »... L'homologie entre les deux grammaires est encore plus nette quand il s'agit d'une grammaire linguistique syntactico-sémantique du type de celle de Fillmore ; on sait qu'A. J. Greimas a emprunté à la syntaxe pour sa théorie narrative le concept d'« actants » ; de même, la grammaire des cas use de « rôles », comme la grammaire narrative (les rôles d'« agent », de « bénéficiaire » par exemple, sont communs aux deux théories). Un travail considérable serait donc à exécuter pour étudier l'interaction structurelle des concepts de la linguistique et de la grammaire narrative.

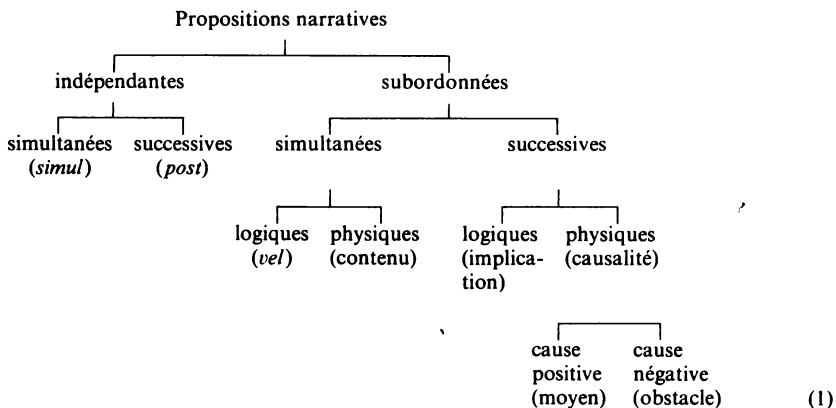
Considérons par exemple la grammaire narrative de Cl. Brémont. Ce travail présente l'avantage d'apparaître comme une entreprise systématique, même si ses perspectives sont loin d'être partagées par tous les chercheurs. La grille que cette approche permet de construire constitue un niveau de structuration globale. Ainsi la « proposition narrative », qui joue le rôle de la « phrase minimale » de la linguistique aurait la structure suivante (1) :

1. *Logique du récit*, p. 310.

lien syntaxique	processus	phase du processus	volition	nom des personnes	
				agent	patient
		éventuel en acte effectif	volontaire involontaire		

Ce schéma est très abstrait, car « agent » et « patient » sont spécifiables en une liste structurée et finie de « rôles narratifs » élémentaires universels. Ainsi les « patients », qui sont ceux qui sont affectés par des processus modificateurs ou conservateurs, se décomposent en patient influencé, bénéficiaire, victime; les agents en agent influenceur, améliorateur, dégradateur, protecteur, frustrateur; à son tour, l'influenceur peut être spécifié en informateur, dissimulateur, séducteur, intimidateur, obligateur, etc. L'analyse des rôles narratifs permet de dégager une cinquantaine de « processus » corrélatifs, puisque le « rôle » n'existe que dans et pour un récit. Une organisation rationnelle de ces processus est rendue possible par une métaphysique des facultés de l'être humain (pouvoir d'initiative, mérite et démérite, etc.); par exemple, si on attribue au devenir du sujet-patient une valeur, la modification est spécifiée en amélioration/dégradation, la conservation en protection/frustration.

En outre, à ces « propositions narratives » il faut adjoindre des relations « interphrastiques », que Brémond dessine de la manière suivante :



1. *Ibid.*, p. 321.

Les propositions indépendantes sont celles qui ne peuvent être ordonnées que chronologiquement. Le rapport de subordination a un caractère « logique » (quand, par exemple, une proposition en implique une autre) ou « physique » (quand un événement est cause d'un autre, par exemple). Pour la causalité, la cause peut être, pour le personnage, moyen de servir une fin (l'effet), ou comme obstacle à réaliser cette fin (l'échec est l'effet). Il est impossible d'entrer dans le détail; donnons seulement un exemple (1): il s'agit de la fable de La Fontaine *Phébus et Borée* (VI, 3).

	syntaxe	processus	phrase	volition	agent	patient
Propo- sition 1	—	dégradation	act.	vol.	Borée	voyageur
	obstacle					
	dégradation:	protection	act.	vol.	voyageur	voyageur

	terme					
	protection:	protection	eff	vol.	voyageur	voyageur
	effet					
	protection:	dégradation	eff	vol.	Borée	voyageur

L'agent (Borée) entreprend d'infliger à autrui (le voyageur) une dégradation de son sort (proposition 1). Borée se heurte à l'obstruction d'autrui (obstacle) qui entreprend de se protéger et réussit à se protéger; Borée échoue (eff) ainsi involontairement (vol) dans cette entreprise de dégradation. On a donc bien affaire à un lexique et à une syntaxe, syntaxe à double niveau (celui de la proposition élémentaire et celui des relations entre propositions).

Les réflexions sur la grammaire de texte et la grammaire narrative sont étroitement liées, aussi est-ce dans le même cadre, celui de la grammaire générative, que certains auteurs cherchent à les articuler entre elles. L'enjeu de cette recherche est de définir une homogénéité dans la formalisation de ces grammaires. Ainsi grammaire de texte, grammaire narrative se fonderaient sur le même appareil formel, avec tous les avantages que cela implique. Cela n'a rien d'étonnant: les recherches sémiotiques, en général, sont tributaires de la linguistique, à laquelle elles empruntent concepts et méthodes (d'où l'accusation d'« impérialisme linguistique » quand ces emprunts gagnent la totalité du champ des sciences humaines). La grammaire narrative a donc connu une sorte de stade « structuraliste », et fait maintenant un usage abondant des concepts de la grammaire générative et transformationnelle; c'est ainsi qu'après avoir

1. *Ibid.*, p. 318.

introduit la notion de « proposition narrative » (1), T. Todorov a introduit celle de « transformation narrative » (2). C'est ainsi que de nombreux théoriciens de la grammaire de texte sont en même temps des tenants d'une « grammaire narrative générative », le plus prolixe étant certainement T. Van Dijk, auteur, en particulier, d'un copieux article au titre significatif de « grammaires textuelles et structures narratives » dont l'idée générale est la suivante: « définir à l'aide d'un système formel les structures narratives possibles et projeter de telles structures sur des structures engendrées par des grammaires et des logiques textuelles ».

Il faut cependant se demander ce qu'on atteint en pratiquant un tel décodage en termes de syntaxe, de « fonctions ». Cette structuration fondamentale ne donne qu'une couche très ténue, le plus souvent, du contenu du « texte narratif » pris dans sa totalité: comme la structure de l'argumentation, la couche de narrativité constitue, au même titre que la langue proprement dite, un jeu rigoureux de contraintes *a priori* à partir desquelles, ou plutôt à travers lesquelles le texte peut construire ses significations propres. Le texte narratif constitue bien, selon les termes de Brémond « un entrelacs de codes parmi lesquels celui des rôles est sans doute le plus pauvre (à la fois le plus contraignant et le plus aisément déchiffrable » (3). L'analyse de discours, comme dans le cas de l'argumentation, possède là un élément explicatif essentiel puisque l'analyse opère sur des contraintes déjà significatives, recouvrant et structurant la texture entière. Par le récit on atteint à une « logique » narrative; on peut ainsi étudier les silences d'un texte (absence de telle fonction nécessaire à la cohérence narrative), un jeu de transformations (comparer par exemple: « X veut protéger Y », « Y est l'éventuel bénéficiaire d'une entreprise de protection de X », il existe un « processus visant à protéger dont X est l'agent volontaire et Y l'éventuel bénéficiaire »). De même, on peut considérer quelle importance le code des rôles narratifs joue dans le système d'interactions des codes à l'œuvre dans un texte donné, s'il y a des « enclaves non narratives », quel est leur statut, etc. Si la théorie narrative détermine un niveau de structuration globale, l'analyse du discours ne peut s'y fixer et ne doit considérer que son fonctionnement dans un univers discursif particulier. Il ne sera cependant guère aisé d'articuler entre eux ces divers codes ni de répondre à la question: par lequel commencer? Pour C. Brémond, la couche narrative doit être dégagée en priorité dans un texte; « justement parce qu'il est le plus contraignant et le plus aisément déchiffrable, son analyse nous paraît être le préalable requis à la mise en place d'une interrogation

1. *Grammaire du Décaméron*, 1969, Mouton.

2. *Les transformations narratives, Poétique* 3, (Seuil) 1970.

3. *Op. cit.*, p. 323.

méthodique des significations livrées par les autres codes (...). Infrastructure du message narratif, il ne *contient* pas, mais il porte les significations plus labiles qui motivent l'exégèse » (1). C'est là un problème de stratégie heuristique qui ne peut être résolu en dehors de la prise en considération du type de discours concerné.

Nous voudrions insister sur un point important, et qui va dans ce sens : dans le texte argumenté, il est fréquent que l'on use d'un récit à titre d'argument ; autrement dit, les mêmes unités textuelles fonctionnent simultanément sur ces deux plans, argumenté et narratif, l'un étant subordonné à l'autre. Mais les choses peuvent s'inverser ; ainsi, l'argumentation peut n'être que le moyen utilisé par un influenceur cherchant à parvenir à ses fins dans un récit. Dans le cas de textes un peu complexes, les relations entre ces deux processus de structuration globale peuvent même être extrêmement subtils.

4. SUR LA «GRAMMAIRE DE TEXTE» : QUELQUES REMARQUES CRITIQUES

Il n'est guère pensable de développer ici les programmes, les recherches, auxquels donne lieu la « grammaire de texte ». Outre que nous n'en avons pas la place, leur exposition pose d'énormes difficultés : ces travaux se présentent en général sous deux formes extrêmes : le projet vague (pour ne pas dire utopique) et des mises au point de formalismes d'une énorme complexité, choses difficiles à exposer, pour des raisons inverses. Nous voudrions seulement insister sur deux notions omniprésentes chez les « grammairiens de texte » (*stricto sensu*), soucieux de construire une grammaire générative de texte, celles de *compétence textuelle* et de *structure profonde textuelle*. On verra qu'elles ne sont pas innocentes et s'éloignent dangereusement des nécessités d'une véritable analyse du discours.

1. *Ibidem*.

Une compétence textuelle

Nous avons déjà signalé l'apparition de notions comme celle de « compétence textuelle » dans la grammaire de texte. Si l'on en croit T. Van Dijk, une telle compétence (ainsi que le « locuteur idéal » qu'elle suppose) pourrait se multiplier en fonction de la pluralité des types de textes : le fait qu'un locuteur sache distinguer un poème d'un manuel de maths (*sic*), différencier les divers types de textes relève de sa compétence textuelle, elle-même exprimable par une « grammaire générative de texte » (1). Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'il existe aussi, par exemple, une « compétence narrative ». Dans un autre article (2), T. Van Dijk ajoute qu'« une théorie narrative (partielle) s'insère dans une linguistique (grammaire textuelle); d'une telle grammaire elle ne constituera qu'un sous-ensemble de textes linguistiques, c'est-à-dire un type » (3), lui-même fondé sur le principe que « la narrativité est une des facultés cognitives, et plus spécialement sémiotiques et linguistiques, de l'homme, ..., compétence narrative ». On retrouve chez Jens Ihwe des termes comparables : une grammaire générative transformationnelle transphrastique engendrera « l'ensemble infini des structures textuelles bien formées (T_i) qui sont linguistiquement descriptibles (...); la théorie narrative aura, alors, à spécifier les conditions non linguistiques que n'importe quelle structure textuelle sélectionnée doit satisfaire. Ces conditions seront organisées dans une structure hiérarchique spécifiée par les règles de la théorie narrative » (4), ceci étant supporté, ici encore, par le principe d'une « compétence narrative », faculté de l'homme.

Götz Wienold pousse ces idées à l'extrême, proposant de « développer un modèle de texte particulier en spécifiant des traits d'un modèle général d'analyse du discours de telle manière que les propriétés de l'ensemble de textes choisis seront caractérisées par des contraintes sur des traits du modèle général » (5); ainsi la narrativité serait « dérivée » d'un modèle universel de Texte, spécifié par « un mécanisme formel de dérivation de modèles de différentes espèces de discours à partir d'un modèle d'analyse du discours » (6); l'idéal serait de dériver tous les types de textes « de termes primitifs valables pour toutes sortes de textes et de règles de formation opérant sur les termes primitifs ».

Tout se passe comme si la remise en cause par la « grammaire de texte » de la linguistique de la phrase, ne servait qu'à renforcer le statut du

1. « Foundations for typologies of texts », *Semiotica* 4, 1972 VI, p. 297 sq.

2. *Essais de sémiotique narrative...*, p. 184.

3. *Op. cit.*, p. 191.

4. « Sur les fondements d'une théorie générale de la structure narrative », *Poetics* 3, (1972), p. 10.

5. « On deriving models of narrative analysis from models of discourse analysis », *Poetics* 3, p. 15.

6. *Ibid.*, p. 16.

« locuteur idéal » : la seule différence, c'est que la compétence semble se multiplier en une pluralité de compétences dérivées d'une « méta-compétence » universelle textuelle d'un sujet humain lui-même universel. Cette architecture idéale (et idéaliste) serait parfaitement homogène du fait de l'usage exclusif, pour sa construction, des concepts de la théorie générative. L'arrière-plan idéologique de telles constructions est évidemment incompatible avec l'analyse du discours.

Pour ne pas s'enfermer dans un système aussi parfait qu'inexploitable, les grammairiens recourent par exemple à une opposition compétence narrative/performance narrative : une fois définie la compétence narrative, on pourra, « dans un deuxième temps, se mettre à élaborer la théorie de la performance narrative » (1). L'homologie entre cette théorie et la théorie générative sera complète quand la théorie narrative sera complétée par une « situation de communication idéalisée » qui permettra d'intégrer tout ce qu'il n'a pas encore été possible d'intégrer, c'est-à-dire « le destinataire, le destinataire, le moment, l'endroit et le champ perceptuel de l'énoncé, etc. » (2), autrement dit une « pragmatique » serait adjointe à la théorie narrative (?).

Une « structure profonde » textuelle

Symétrique de cet espoir de dériver tous les textes possibles d'un système totalement abstrait, par une sorte de génération idéale, on trouve l'espoir de construire pour chaque texte une sorte de « structure profonde » à partir de laquelle on pourrait engendrer la totalité du texte.

J. Petöfi (1973), par exemple : ...il faut « un type de grammaire qui interprète comme la structure profonde des textes une structure (Base de texte) dans laquelle un composant structural (je l'appelle « représentation sémantique du texte ») peut être distingué de l'information déterminant l'arrangement linéaire du texte donné (...) » ; la « représentation sémantique du texte contient toutes les unités sémantiques de base à partir desquelles le texte considéré est construit, sans, de toute manière, déterminer l'ordre final des phrases du texte » (3). Et Van Dijk, qualifiant cette « structure profonde » textuelle de « niveau macro-structurel » définissant la cohérence d'un texte : « Les lexèmes et les structures sémantiques qu'ils représentent sont interprétés dans des relations plus globales caractérisant le texte entier » (4) ; un ensemble de règles transformationnelles est censé relier structure profonde et surface. « Ces macro-structures, déclare-t-il ailleurs, peuvent être identifiées avec les représentations sémantiques globales ou la structure profonde des textes. Elles sont sous-jacentes et déterminent transformationnellement la cohérence linéaire superficielle des phrases subséquentes du texte (...) »

1. Jens Ihwe; *art. cité*, p. 8.

2. *Ibid.*, p. 11.

3. « Text grammars, text theory and the theory of literature » (*Poetics* 7), 1973.

4. « Grammaires textuelles et structures narratives », p. 189.

Pour certains « la forme des structures profondes textuelles est semblable à la structure interne des propositions dans une logique des prédicats modale : catégories performatives, catégories modales (toutes deux accompagnées par des opérateurs pragmatiques de temps et de lieu), suivies par une proposition-noyau formée d'un prédicat et d'un ensemble ordonné d'arguments » (1).

Cette hypothèse se fonde en particulier sur une comparaison de ces macro-structures avec un « programme » d'ordinateur, un « plan ». Ainsi S. J. Schmidt, après avoir postulé la nécessité de cette « structure profonde », propose de « décrire la production du texte comme un processus de décisions dont les étapes individuelles sont réglées par l'intention dominante de communication de la production d'un effet (l'intention du locuteur ») (2) et pose que la « structure profonde du texte » doit être pensée comme « le schéma abstrait, thématique, de l'intention de communication » (*ibid*), cette structure fonctionnant « comme principe générateur (pour ainsi dire, comme un programme pour ordinateur) du choix et de la mise en forme de constituants textuels de la structure profonde » (3).

Mettre en relation systématique les surfaces discursives avec ces schémas globaux sous-jacents semble pour le moment chimérique, en dehors d'études portant sur des textes très particuliers. En outre, il est à craindre que postuler une telle structure sous-jacente n'amène des déviations graves : on risque d'être tenté d'y voir la « clé » du texte, son essence stable, dont la surface ne serait que la réalisation contingente, comme si les conditions de production n'étaient que des éléments accessoires, des contraintes extérieures intervenant au moment où les jeux sont déjà faits.

Compétence textuelle et structure profonde textuelle sont des notions peu compatibles avec l'analyse du discours : d'un côté il s'agit d'un sujet idéal servant de support à un système de règles coupé de toute historicité, de l'autre, on retrouve l'essence du texte sous la forme d'une intention fondamentale, d'un « plan ». De toute façon, il semble bien que ne soit pas mis en cause le postulat que le sens est transparent, donnée fixe préalable à tout emploi dans un discours déterminé.

1. *Semiotica* 4 (1972), p. 307.

2. *Essais de sémiotique narrative et textuelle* : « Théorie et pratique d'une étude scientifique de la narrativité littéraire », p. 146.

3. *Ibid.*, p. 147.

CONCLUSION

Alors que le dépassement des limites de la phrase devrait amener une tentative d'articulation des structures transphrastiques sur les conditions de production du discours, il semble bien que la « grammaire de texte », succombant à la fascination qu'exerce le formalisme, risque d'enfermer la discursivité dans une véritable tour d'ivoire logiciste et de tourner à vide. Ce n'est évidemment pas en ajoutant une « performance » à la « compétence textuelle » qu'on peut espérer résoudre les difficultés de l'analyse du discours. Ce n'est là que reconduire une fois encore l'opposition entre ce qui relève du système, de la nécessité, et ce qui est contingent, historique, rhétorique, etc. Ces perspectives permettent de mettre en valeur certains aspects proprement linguistiques de la textualité (cohérence, co-référence, etc.), ce qui constitue déjà un apport important. On ne peut en effet ignorer les règles de fonctionnement d'un discours (aux niveaux macro-structurel et micro-structurel); vouloir étudier la constitution de la signification dans un discours sans une théorie de la dépendance contextuelle reste une impasse. La lourdeur et le caractère « ad hoc » de l'appareil formel déployé pour construire ces « grammaires textuelles » ne doivent pas provoquer en retour une confiance immodérée dans les vertus d'un pragmatisme éclectique, qui n'est jamais qu'un pis-aller.

La linguistique se trouve en ce moment dans une phase très confuse, puisque le tracé de ses limites est contesté: la frontière entre syntaxe et sémantique est remise en cause (par la « sémantique générative » en particulier) (1), la frontière entre situation de communication et énoncé est bouleversée par le récent développement de « pragmatiques » (2), la frontière entre « phrase » et « discours » étant aussi, on l'a vu très discutée.

Cette remise en cause des partages traditionnels s'accompagne d'un écartèlement de la recherche linguistique entre plusieurs tendances:

1) une tendance formaliste, celle de la grammaire générative (avec ses variantes: sémantique interprétative et générative); c'est de cette tendance que participe la « grammaire de texte », comme on a pu s'en rendre compte.

1. On rappelle que c'est le nom donné à un ensemble de propositions théoriques qui, à partir de 1967, ont remis en cause le modèle chomskyen, propositions auxquelles on peut lier les noms de MacCawley, Lakoff, Bach, P. Postal, etc.: refus de l'autonomie de la syntaxe, rejet de la notion de « structure profonde », structure syntactico-sémantique sous-jacentes qui ne contiennent pas d'items lexicaux, mais des éléments sémantiques primitifs sur lesquelles opèrent les transformations, seul type de règles admis.

2. Voir à ce sujet le copieux article de Dieter WUNDERLICH, « Pragmatique, situation d'énonciation et deixis » (*Langages* 26): « la pragmatique contient, outre les conditions de bonne formation que doivent remplir les chaînes de signaux linguistiques, certaines conditions d'adéquation auxquelles doit satisfaire la production de tels signaux dans des situations d'énonciation données pour qu'ils soient effectivement compris » (p. 34).

2) Une tendance essentiellement préoccupée de pragmatique (l'énonciation), illustrée par les noms de Searle, Ducrot, etc.

3) Une tendance sociolinguistique qui cherche à penser la variation linguistique (cette tendance en pleine expansion aux U.S.A. est illustrée par W. Labov, en particulier) (1).

Tout se passe comme si l'on cherchait à mettre en relation le système de la langue, l'activité des sujets parlants, la société, sans pouvoir réellement les articuler : contradiction qui mine de l'intérieur l'analyse du discours, puisque cette dernière a besoin, précisément, de recourir aux trois et de les faire intervenir simultanément. Si bien que l'analyse du discours répète à son niveau cette contradiction : tendance formaliste (la « grammaire de texte » et l'analyse harrisienne), tendance « pragmatique » (actes de langage, intérêt pour l'argumentation, modalités, etc.), tendance « sociologique » (types de discours, situation de communication, conditions de production, etc.), alors qu'en réalité elles sont indissociables, comme nous avons essayé de le montrer.

L'analyse de discours est donc dans l'impossibilité, actuellement, de clarifier ses relations avec la linguistique, tout en étant à même de l'aider à penser ses contradictions. En affrontant directement la structuration de discours, la linguistique est amenée à mesurer ses possibilités dans ce domaine, permettant ainsi à l'analyse de discours de savoir ce que cette dernière peut attendre d'elle et, par conséquent, ce qu'il lui faudra demander aux autres sciences humaines et donc élaborer elle-même.

1. On peut consulter à ce sujet l'ouvrage de J.-B. MARCELLESI et B. GARDIN, *Introduction à la sociolinguistique*, Larousse 1974.

CONCLUSION

Chaque discours, chaque type de discours pose des problèmes spécifiques, fait appel à des éléments empruntés à telle ou telle discipline et, vu le statut de « carrefour » qu'assume l'analyse de discours dans le champ des sciences humaines, il est actuellement vain d'espérer construire un édifice théorique cohérent. On se trouve pour le moment dans une situation instable; la plupart des travaux portent sur des textes particuliers, abordés grâce à des méthodes « bricolées » à partir de la linguistique. Aussi est-il difficile de généraliser en se fondant sur des études réalisées sur des corpus posant des problèmes particuliers, et avec un souci de rigueur conceptuelle extrêmement variable: certaines études ne sont au fond qu'une exégèse traditionnelle sur laquelle on déploie quelques concepts linguistiques, alors que d'autres, en revanche, cherchent avant tout à tester ou construire des appareils méthodologiques.

Notre parcours, au lieu de nous faire rencontrer des méthodes s'exerçant mécaniquement dans des domaines constitués, n'a guère suscité que des interrogations, sans même nous permettre de circonscrire exactement le champ de l'analyse du discours. L'un des paradoxes de l'analyse du discours tient dans la relative facilité qu'il y a à la prendre pour objet de réflexions théoriques et dans la non moins grande facilité qu'elle offre pour des analyses « sauvages », un « bricolage » empirique (heureusement productif): entre les deux réside un vide relatif, à combler progressivement.

Pour certains, la réflexion sur les possibilités de l'actuelle analyse du discours peut aboutir à un scepticisme corrosif: l'attitude de J.-C. Gardin (1) en est un exemple.

Sa critique fondamentale pourrait s'énoncer ainsi: la plupart des analyses de textes appliquent à un corpus une méthode jugée « scientifique » (linguistique ou autre), obtiennent des « résultats », mais ne se demandent pas:

- 1) Pourquoi appliquer cette méthode au corpus?
- 2) Que peut-on dire des résultats, au-delà du fait qu'ils sont le produit de (telle) méthode appliquée à (tel corpus)? (2).

1. *Les Analyses de discours* (Delachaux et Niestlé, 1974).

2. *Ibid.*, p. 18.

Autrement dit, leur exploitation scientifique est très difficile puisque la vérification est impossible. En réalité, « l'objectif ne devrait pas être seulement la construction d'une théorie capable de « rendre compte de certains faits », sans autre exigence, mais d'acquérir au moyen de cette théorie un pouvoir de prédiction sur les faits en question, sans lequel la valeur de la construction est proprement indécidable » (1).

Ou bien l'analyse de discours construit des objets sans aucun appareil méthodologique, ou bien elle se subordonne à une technique et ne s'occupe pas de vérification (pragmatisme efficace et formalisme inopérant). La linguistique sert de caution scientifique à ces analyses, alors qu'elle n'est parfois qu'un placebo et ne mène qu'à des truismes. Pour ne pas être pure « littérature », ces analyses devraient se plier aux règles du discours scientifique et quitter cet entre-deux superflu. Et « à tout prendre, selon J.-C. Gardin, mieux vaut une exégèse éprouvée, mais dont on ne voit pas trop par quelles opérations logico-linguistiques elle a été induite des textes, qu'une interprétation rigoureusement déduite, mais qui ne donne aucune prise à la connaissance expérimentale de ceux-ci » (2).

En revanche, les propositions théoriques sur l'analyse du discours s'attachent habituellement à circonscrire les insuffisances des théories linguistiques actuelles, insuffisances qui leur permettent ensuite d'esquisser les contours d'une linguistique du discours capable d'intégrer la situation, les locuteurs, l'intertexte, etc. Par contre, sur le plan des études concrètes, nous sommes confrontés à des analyses d'un éclectisme remarquable qui dégagent des éléments intéressants, mais sans que soit réellement posée la question de l'adéquation des méthodes à l'objet, et donc de la validité des conclusions. Il ne suffit donc pas d'appliquer un certain nombre d'outils méthodologiques, encore faut-il organiser la méthodologie en fonction d'hypothèses explicites sur la structuration du discours en question.

L'analyse du discours a une situation ingrate vis-à-vis de la linguistique, même si la linguistique cherche de plus en plus à intégrer à ses problématiques les questions que lui pose l'analyse du discours. Pour le moment, et certainement pour longtemps encore, l'analyse du discours est obligée de toucher un peu à tous les domaines de la linguistique sans pouvoir le faire avec une rigueur suffisante et bien souvent en jouant à l'apprenti sorcier.

L'idéal serait de ne plus partir du mot, ni même de la phrase, mais de considérer le processus d'intégration que constitue le discours. Mais ici encore il ne faut pas trop se leurrer. La « grammaire de texte » ne peut en aucune manière se passer d'une articulation sur l'histoire, la théorie des idéologies, etc. Une telle grammaire risque fort de tourner à vide.

Le concept clé est celui d'« articulation » ; les perspectives d'Althusser ont heureusement évacué la problématique du reflet, de l'homologie, etc.

1. *Ibid.*, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 56.

Malheureusement, « si une théorie de l'articulation de la pratique discursive à l'ensemble de la formation sociale est nécessaire, disons-le tout net, à ce jour une *telle théorie n'existe pas* » (R. Robin). Comme cette lacune empêche d'articuler la linguistique sur les autres sciences humaines, les linguistes auraient facilement tendance à se méfier des incursions d'autres disciplines dans leur domaine, alors que les non-linguistes veraient volontiers dans l'analyse du discours une méthode à fabriquer automatiquement des preuves pour justifier des hypothèses construites indépendamment de la prise en considération du discursif.

On a déploré l'absence d'une typologie effective des discours ; c'est là un point crucial, qui commande bien des choses. Pour le moment, l'analyse du discours est prise entre le fonctionnement récursif des mécanismes de la langue et l'unicité de tel discours particulier, cherchant à combler ce vide par le recours à une typologie hâtive, superficielle, fragmentaire : une typologie permettrait d'assigner des réseaux de contraintes intermédiaires entre ces contraintes universelles de la langue et le caractère unique de chaque corpus.

Tout se passe malheureusement trop comme si *la* linguistique constituait pour certains une entité parfaitement définie à laquelle il suffirait d'emprunter des « méthodes », elles-mêmes parfaitement efficaces. Que les discours soient faits de mots n'est pas un argument suffisant pour fonder la nécessité de recourir à *la* linguistique : le problème consiste en effet à se demander quelle part revient à la linguistique (et à quelle linguistique) dans l'étude de tel ou tel type de discours. Doit-on, en effet, enrichir indéfiniment le domaine de la linguistique pour la rendre capable d'analyser tous les types de texte, ou faut-il au contraire laisser se constituer différentes sciences du discours (science du récit, du discours théologique, philosophique, etc.) indépendantes de la linguistique ? Une telle alternative est compliquée par la confusion fréquente entre l'usage de la linguistique en tant que telle et l'usage de la linguistique comme « modèle » (à vrai dire, une telle confusion est pour le moment difficilement maîtrisable, dans la mesure où, signe des temps, la linguistique est décrétée « science-pilote » d'un univers des sciences humaines, « où tout est devenu langage »).

L'analyse du discours est ainsi rejetée vers deux extrêmes : d'une part il y a ceux qui cherchent à élargir le cadre de la linguistique pour lui permettre d'intégrer ce qui relève pour le moment de l'analyse du discours, d'autre part il y a ceux qui, sans revenir à la dichotomie linguistique/extra-linguistique devenue trop suspecte, renverraient aux calendes grecques la constitution d'une théorie du discours. Nous ne dirons pas que la vérité est entre les deux, mais avec M. Pêcheux que « si la linguistique est sollicitée sur tels ou tels points extérieurs à son domaine, c'est parce que, à l'intérieur même de son domaine, la linguistique rencontre d'une certaine façon ces questions, sous la forme de questions la concernant », ce qui ne signifie pas que ce soit à elle seule d'y répondre.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie très succincte se veut avant tout utilisable et mentionne essentiellement des ouvrages et articles aisément accessibles, en français la plupart du temps. C'est là un instrument de travail élémentaire, mais efficace, souhaitons-le. Le classement est fait par matière, et non par auteurs, pour rendre la recherche plus aisée.

L'ANALYSE LEXICOMÉTRIQUE

a) E.N.S. Saint-Cloud

L'ouvrage de référence:

Des tracts en Mai 1968, mesures de vocabulaire et de contenu, Armand Colin, 1975.

Un aperçu dans « Quelques groupes politiques en Mai 1968: recherches lexicométriques », in J. CHARLOT, *Les Partis politiques*, Armand Colin, 1971.

Plus particulièrement:

—Sur les co-occurrences:

« Analyse lexicométrique des co-occurrences et formalisation », in *Les Applications de l'informatique aux textes philosophiques*—Documentation CNRS, pp. 8–23 (colloque 1970), A. GEFFROY, M. TOURNIER, P. LAFON.

—Sur les corrélations:

Le Vocabulaire des Pétitions ouvrières en 1848: Études des parentages statistiques, par M. TOURNIER, in R. ROBIN, pp. 261 sq.

—Sur la programmation (traitement des données):

P. LAFON, « Un programme d'indexation pour mini-ordinateur », in *Informatique et sciences humaines*, n° 8, octobre 1970.

b) Sur l'analyse factorielle

J. C. BENZECRI, *Analyse des données*, Dunod, 1973.

A. PROST, *Vocabulaire des proclamations électorales de 1881–1885–1889*, P.U.F., 1974.

LEXICOLOGIE

H. BREKLE, *Sémantique*, Armand Colin, 1974.

S. DELESALLE et L. VALENSI, « Le mot nègre dans les dictionnaires français d'Ancien régime; histoire et lexicographie », *Langue Française* 15.

J. DUBOIS, *Le Vocabulaire social et politique en France de 1869 à 1872*, Larousse, 1962.

A. J. GREIMAS, *Sémantique structurale*, Larousse, 1966.

J. LYONS, *Linguistique générale*, Larousse, 1970.

G. MOUNIN, *Clefs pour la sémantique*, Seghers, 1972.

R. ROBIN, « Histoire et linguistique, premiers jalons », *Langue Française* 9.

A. REY, *La Lexicologie*, Klincksieck, 1970.

Revue

Langages 1, numéro dirigé par T. TODOROV: « Recherches sémantiques ».

Langue Française 2, dirigé par L. GUILBERT: « Le Lexique ».

Langue Française 4, dirigé par A. REY: « La sémantique ».

La revue *Cahiers de lexicologie*, dirigée par B. QUEMADA et qui paraît depuis 1959, contient de nombreux articles sur les problèmes de lexicologie appliquée à des discours.

L'ANALYSE HARRISIENNE**a) De Z. Harris, sur l'analyse du discours:**

Discourse analysis, trad. franç. par F. DUBOIS-CHARLIER, dans *Langages* 13.

Discourse analysis reprints, 1963 ("Papers on Formal Linguistics" 2), p. 20.

Les pages consacrées au discours dans *Mathematical structures of language* (1967), trad. franç. par C. FUCHS, Dunod, 1971, pp. 165-170.

b) Sur le distributionnalisme et la théorie transformationnelle:

From morpheme to utterance (1956), *Language* 22, (trad. dans *Langages* 9).

Distributional structure (1954), *Word* 10 (trad. dans *Langages* 20).

Structures mathématiques du langage (1968), trad. franç. Dunod, 1971.

c) Présentation de cette méthode en France:

R. ROBIN, *Histoire et linguistique*, pp. 159-184.

N. RUWET, *Introduction à la grammaire générative*, pp. 233-246.

G. PROVOST-CHAUVEAU, « Problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours », in *Langue Française* 9, pp. 12-17.

J. DUBOIS, « Lexicologie et Analyse d'énoncé », *Cahiers de lexicologie* n°15, 1969, II.

J. DUBOIS, « L'analyse du discours », avant-propos au livre de J.-B. MARCELLESI, *Le Congrès de Tours*, éd. Le Pavillon, 1971.

d) Quelques travaux français réalisés dans cette perspective:

D. MALDIDIER, *Analyse linguistique du vocabulaire politique de la guerre d'Algérie d'après six quotidiens parisiens*, thèse de 3^e cycle, Nanterre, 1971 (dactylographié).

G. PROVOST-CHAUVEAU, « Approche du discours politique, « socialisme » et « socialiste » chez Jaurès », *Langages* 13, mars 1969.

Une thèse de 3^e cycle sur le discours politique de Jaurès a été soutenue à Paris-X en 1974: *Analyse du discours jaurésien*.

J.-B. MARCELLESI, *Le Congrès de Tours* (déc. 1920, études sociolinguistiques) Paris, Le Pavillon, 1971.

J. DUBOIS et J. SUMPF, « Un modèle d'enseignement du français: analyse linguistique des rapports d'agrégation et du C.A.P.E.S. », *Langue Française* 5, février 1970.

R. ROBIN et D. MALDIDIER, *Langage et idéologies*, Editions ouvrières, 1974: « Polémique, idéologique et affrontement discursif en 1776: les grands édits de Turgot et les remontrances du Parlement de Paris ».

L'ANALYSE AUTOMATIQUE DU DISCOURS

a) Ouvrages théoriques :

- M. PÊCHEUX, *Analyse automatique du discours*, Dunod, 1969.
CL. HAROCHE, P. HENRY, M. PÊCHEUX, « La sémantique et la coupure saussurienne », article paru dans *Langages* 24, 1971.
M. PÊCHEUX et alii, « Analyse du discours (Langue et idéologies) », *Langages* 37, mars 1975.
M. PÊCHEUX, *Les Vérités de La Palice ; linguistique, sémantique, philosophie*, Maspero, 1975.

b) Manuel :

- « Manuel pour l'utilisation de la méthode A.A.D. », revue *T.A. Informations* 1972-I, pp. 13-59.

c) Quelques études réalisées

- G. GAYOT et M. PÊCHEUX, « Recherches sur le discours illuministe au XVIII^e siècle : Claude de Saint-Martin et les circonstances », *Annales E.S.C.* (mai-août 1971), pp. 681-704.
M. PÊCHEUX, « Étude expérimentale de conditions déterminant la plausibilité d'une théorie psychologique », *Bulletin de Psychologie*, 1971-1972, XXV, pp. 102-118.
M. PÊCHEUX et J. WESSELIUS, « A propos du mouvement étudiant et des luttes de la classe ouvrière : trois organisations étudiantes en 1968 », in R. ROBIN, *Histoire et linguistique*, pp. 245-260.
G. GAYOT, « Discours fraternel et discours polémique », *ibidem*, pp. 229-244.

L'ÉNONCIATION

- J. L. AUSTIN, trad. franç., *Quand dire c'est faire*, Seuil, 1970.
CH. BALLY, *Linguistique générale, linguistique française*, Francke, 1932. « Syntaxe de la modalité explicite », *Cahiers F. de Saussure*, 1942.
E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale I*, Gallimard, 1966. « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages* 17, mars 1970.
P. CHARAUDEAU, « Réflexion pour une typologie des discours », *Études de linguistique appliquée*, juillet 1973.
L. COURDESSES, « Blum et Thorez en mai 1936 ; analyses d'énoncés », *Langue Française* 9, pp. 22-34.
J. DUBOIS, « Énoncé et énonciation », *Langages* 13, mars 1969.
O. DUCROT, *Dire et ne pas dire*, Hermann, 1972.
O. DUCROT, « De Saussure à la philosophie du langage », préface aux *Actes de Langage* de J. R. SEARLE, Hermann, 1972.
CH. J. FILLMORE, « Verbes de jugement », *Langages* 17.
D. GORDON, G. LAKOV, « Postulats de conversation », *Langages* 30, 1973.
P. KUENTZ, « Parole/Discours », *Langue Française* 15.
R. JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, Collection « Points ».

- A. MEUNIER, « Modalités et communication », *Langue Française* 21.
 « L'illocutoire », *Linguistique et Sémiologie*, Lyon II, 1977.
- J. PINCHON, « L'homme dans la langue; l'expression du temps », *Langue Française* 2.
- J. R. SEARLE, *Les Actes de langage*, Hermann, 1972.
- J. SIMONIN-GRUMBACH, « Pour une typologie des discours », in *Langue, discours, société*, Seuil, 1975 (recueil d'articles).
- D. SLAKTA, « L'acte de demander dans les Cahiers de Doléances », *Langue Française* 9.
 « Esquisse d'une théorie lexico-sémantique pour une analyse de texte politique », *Langages* 23.
 « Essai pour Austin », *Langue Française* 21.
- P. F. STRAWSON, « Phrase et acte de parole », *Langages* 17.
- T. TODOROV, « Problèmes de l'énonciation », *Langages* 17.
- Z. VENDLER, « Les performatifs en perspective », *Langages* 17.
- D. WUNDERLICH, « Pragmatique, situation d'énonciation et deixis », *Langages* 26.

LA « GRAMMAIRE DE TEXTE »

- J. M. ADAM, « La mise en relief dans le discours narratif », *Le français moderne*, 1976, 4.
 « Imparfait/passé simple », *Pratiques* 10, 1976.
- I. BELLERT, « On a condition of the coherence of texts », *Semiotica*, 1970, II, 4.
- J. F. BOURDIN et P. DUHEM, « La grammaire de texte en pays de langue allemande », *Langages* 26, 1972.
- M. CHAROLLES, « Grammaire de texte. Théorie du discours. Narrativité », *Pratiques* 11/12, 1976.
 « Introduction aux problèmes de la cohérence des textes », *Langue Française* 38.
- B. COMBETTES, « Thématisation et progression thématique dans les récits d'enfants », *Langue Française* 38.
- F. DANĚŠ, « Functional sentence perspective and the organization of the text », *Papers on functional sentence perspective*, Mouton, La Haye, 1974.
- W. KUMMER, « Outlines of a model for a grammar of discourse », *Poetics* 3, 1972.
- E. LANG, « Quand une " grammaire de texte " est-elle plus adéquate qu'une " grammaire de phrase " ? », *Langages* 26, 1972.
- J. S. PETŐFI, « The syntactico-semantic organization of text-structures », *Poetics* 3, 1972.
 « Generativity and text-grammar », *Folia linguistica* 5, 1972.
- J. S. PETŐFI et H. RIESER (Éditeurs), *Studies in text grammar*, Reidel Publishing Company, Dordrecht, 1973.
- J. SIMONIN-GRUMBACH, « Linguistique textuelle et étude des textes littéraires », *Pratiques* 13, 1977.
- D. SLAKTA, « L'ordre du texte », *Études de linguistique appliquée* 19, 1975.
- T. VAN DIJK, *Some aspects of text grammars*, Mouton, La Haye, 1972.
 « Grammaires textuelles et structures narratives », in *Sémiotique narrative et textuelle*, Larousse, 1973.

- T. VAN DIJK, J. IHWE, J. S. PETÖFI et H. RIESER, « Two texts grammatical models », *Foundations of language* 8, 4, 1972.
T. VAN DIJK et W. KINTSCH, « Comment on se rappelle et on résume des histoires », *Langages* 40, 1975.

L'ARGUMENTATION

- ARISTOTE, *Topiques, Rhétorique*.
R. BARTHES, « L'ancienne Rhétorique », *Communications* 16.
Y. BLUM et J. BRISSON, « Implication et publicité », *Langue Française* 12.
M. J. BOREL et G. VIGNAUX, « Stratégies discursives et aspects logiques de l'argumentation », *Langue Française* 12.
O. DUCROT, *La Preuve et le dire*, Jean-Pierre DELARGE éd., Mame, 1973.
O. DUCROT, « A propos de la deuxième Provinciale », *Langue Française* 12.
O. DUCROT et J. C. ANSCOMBRE, « L'argumentation dans la langue », *Langages* 42.
O. DUCROT et J. DEPESLE, « Analyse logique d'un texte de Montesquieu sur l'esclavage », *Langue Française* 12.
J.-B. GRIZE, *Logique*, I, II, Gauthier-Villars, 1969.
C. PERELMAN, OLBRECHTS-TYTECA, *La Nouvelle Rhétorique*, P.U.F., 1958.
G. VIGNAUX, *L'Argumentation : essais d'une logique discursive*, Droz, 1976.

ANALYSE DU RÉCIT

- J. M. ADAM, « La cohésion des séquences de propositions dans la macrostructure narrative », *Langue Française* 38.
R. BARTHES, « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications* 8.
C. BREMOND, *Logique du récit*, Seuil, 1973.
A. J. GREIMAS, *Sémantique structurale*, Larousse, 1966. *Du sens*, Seuil, 1970.
P. LARIVAILLE, « L'analyse (morpho)logique du récit », *Poétique* 19.
L. MARTIN et C. CHABROL, « Sémiotiques narratives, récits bibliques », *Langages* 22.
W. PROPP, *Morphologie du conte*, Seuil, 1970.
T. TODOROV, *Grammaire du Décaméron*, Mouton, 1969.
« Les Transformations narratives », *Poétique* 3, Seuil.
Sémiotique narrative et textuelle, recueil d'articles présenté par C. CHABROL, Larousse, 1973, (Barthes, Brémond, Greimas, Van Dijk...).

OUVRAGES SUR L'ANALYSE DU DISCOURS

- J.-C. GARDIN, *Les Analyses de discours*, Delachaux et Niestlé, 1974.
R. ROBIN, *Histoire et Linguistique*, Armand Colin, 1973.
Langages 23, « Le discours politique », sept. 1971.
Langages 13, « L'Analyse du discours », mars 1969.
Langages 41, « Typologie du discours politique », mars 1976.
Langages 52, « Analyse linguistique du discours jaurésien », déc. 1978.
Langue Française 9, « Linguistique et société », févr. 1971.
Langue Française 15, « Langage et histoire », sept. 1972.
Langue Française 28, « Textes et discours non littéraires », déc. 1975.
Langue Française 38, « Enseignement du récit et cohérence du texte », juin 1978.

INDEX

- A**
- acte (de langage) 128 sq
 - affinité (lexicale) 27
 - amplitude (d'un voisinage) 30
 - (générale) 30
 - analyse automatique (du discours) 83 sq
 - analyse de contenu 8
 - analyse factorielle (des correspondances) 36 sq
 - analyse sémique 59
 - anaphorique 155, 156
 - antonymie 56
 - archiséme 62
 - argumentation 145, 163 sq
 - associations 57
 - attrance 29
- B**
- bouclage 30
- C**
- cas (grammaire des —) 147, 148, 149
 - champ (sémantique) 47, 48
 - circonstances de communication 131, 139
 - citation 123, 124, 125, 126, 127
 - classe d'équivalence 67
 - coefficients (de répétition) 25
 - coefficient (de voisinage) 28
 - cofréquence (observée) 28
 - cofréquence (théorique) 29
 - cohérence textuelle 76, 136, 158, 159, 160, 162
 - cohésion (indice de —) 27
 - compétence/performance 10, 101, 158
 - compétence (textuelle) 175, 178
 - conative (fonction —) 108
 - conditions de production 13, 83, 139
 - conformité (lexicale) 35
 - connivence 139, 141
 - connotation/dénotation 49, 50, 51
 - constellations 56
 - co-occurrence 24, 28
 - coréférence 155
 - cyclage 30
- D**
- dénotation 49, 50, 51
 - dénotative (fonction —) 108
 - description définie 137, 161
 - diachronique (interférence —) 122
 - diaphasique (interférence —) 122
 - diastatique (interférence —) 122
 - diatopique (interférence —) 122
 - discours 5, 6, 7, 11 sq, 19, 20, 66, 83, 104, 105
 - discours direct 123, 124
 - discours indirect 123, 124
 - dislocation 114, 115
 - disponibilité contextuelle 33
 - dispositio 170, 171
 - distance 119, 125, 126
 - distributionnalisme 10, 55, 65 sq
 - domaine 85, 92
- E**
- écarts réduits (procédure des —) 26
 - émotive (fonction —) 108
 - emploi 47
 - énoncé 12, 15
 - énoncé élémentaire 87
 - énonciation 7, 11, 12, 20, 99 sq, 150
- F**
- facteur 37
 - fonctions (du langage) 107, 108, 109
 - fonctions (narratives) 171 sq
 - formation discursive 15, 83
 - formation idéologique 83
 - formation imaginaire 143, 144
 - fréquence 23, 43
- G**
- grammaire générative 10, 73, 100, 101, 158
 - grammaire narrative (*voir* narrativité)
- H**
- histoire/discours 104, 105, 106
 - homonymie 57
 - hyperdomaine 96
 - hyponymie 56
 - hypothèse nulle 23
- I**
- identités 57
 - illocutionnaire (acte —) 129 sq, 164
 - implication 164, 165, 166, 167
 - implicite 135 sq
 - indiciel (aspect —) 102
 - indice de particularité 26
 - indirect (discours —) 123, 124
 - interférence lexicale 121
 - intertexte 16, 17, 53, 54, 123, 124, 125
 - item 22
- L**
- langue/parole/discours 5, 6, 16, 19, 51, 101
 - lemmatisation 23
 - lexicogramme 29
 - lexicologie 46 sq
 - lexicométrie p. 22 à 45
 - lieu (rhétorique) 169

locutionnaire (acte —)	130
longueur	35

M

macro-structural (niveau —)	161, 162
masquage	139, 140
métalinguistique (fonction —)	109
modalisation	110, 119
modalité énonciative	142
modalité (d'énonciation)	102, 111
modalité (d'énoncé)	102, 111, 112
modalité (appréciative)	112
modalité (logique)	112
modalité (de message)	102, 111, 113

N

narrativité	6, 171 sq, 178
néologisme	130
norme intrinsèque	22, 23
noyau sémique	61

O

occurrence liée	68
opacité	120
opposition	56
original (vocabulaire —)	26

P

parole (langue/discours)	5, 6, 8, 11, 14, 101						
participant	149						
passivation	115, 116, 117						
performatif	120, 128						
perlocutionnaire (acte —)	130						
personnes (du verbe)	102, 103						
phatique (fonction —)	108						
phrase/texte	19, 20, 152, 153, 154, 155, 156, 157						
phrase de base	78, 80						
phrase noyau	72						
poétique (fonction —)	109						
place	139 sq						
point de connexion	30						
pôle	28						
pôle d'agglutination	33						
position (idéologique)	<table> <tr> <td>{pragmatique</td> <td>99</td> </tr> <tr> <td>{pratique</td> <td></td> </tr> <tr> <td>{discursive</td> <td>142</td> </tr> </table>	{pragmatique	99	{pratique		{discursive	142
{pragmatique	99						
{pratique							
{discursive	142						

processus discursif	84, 85
présupposition	133 sq, 144
proximité (indice de —)	28
puits	30

Q

quasi-transformation	75
----------------------	----

R

récit	104, 171 sq
règles (normatives/constitutives)	131
rejet (marques de —)	125, 126
répétitivité	35
rhème	114
rhétorique	144, 145, 164, 169, 170
rôle	147, 148, 174

S

sème	60, 61, 62, 63
sème contextuel	61
sémème	60, 62
sens	12, 13
signification	12, 13
simulation	139, 140
sommet pendant	30
spécifique (forme —)	
statistique (lexicale)	pp. 22 à 45
structuralisme	9, 65, 100, 101, 153
structure profonde (textuelle)	179, 180
symétrique (substitution —)	92, 93
synonymie	57

T

temps (verbaux)	103 sq, 157
tension	120
texte (grammaire de —)	151 sq
texte	9, 15, 64, 81
thème/rhème	114
transformation	69, 72, 73, 74, 114, 115, 116, 117, 118, 176
transparence	120
typologie (des discours)	54, 105, 109

V

valeur	46, 47, 169
virtualité	62
vocabulaire	26

